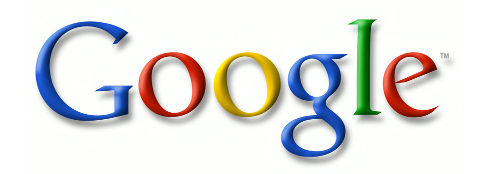
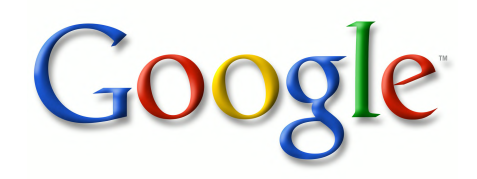







TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

à monsieur Rousseau,
de la part de M. Ducos.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

1814-1826.

How rich, how poor, how abject, how august,
How complicate, how wonderful 's Great-Britain !



TOME PREMIER.



PARIS.
IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

1834.

A mes Amis.

J'ai fait deux excursions dans la Grande-Bretagne. La première a eu lieu en 1814, peu de tems après la rentrée des Bourbons en France. Alors l'Angleterre avait vaincu un ennemi redoutable. Elle échappait au plus grand danger q 'elle ait jamais couru. Ses soldats revenaient couverts de lau ers. Tout entière à sa gloire, elle s'inquiétait peu d'en être s redevable à la valeur de ses troupes, qu'à l'or dont el soudoyé l'Europe ; et rien ne semblait devoir arrêter le rs de ses prospérités. — Je la visitai pour la seconde fois en 1826. Ses jours d'allégresse s'étaient évanouis. L'abus de son crédit, l'exagération de son commerce et de son industrie la

réduisaient au désespoir. Les ateliers se fermaient. Les magasins ne se vidaient plus. Les émeutes de la classe ouvrière avaient déjà été réprimées par la force des armes. Le sang des révoltés qui demandaient du pain avait coulé, et leurs plaintes retentissaient encore. La banqueroute tarissait les sources de la fortune publique et privée. L'Irlande réclamait énergiquement son émancipation. Le peuple exigeait la réforme parlementaire. Enfin l'édifice social s'ébranlait sur sa base ; et le gouvernement, enlacé dans les embarras d'une crise violente, avait pour ainsi dire abandonné la politique extérieure aux congrès et aux menées de ses anciens alliés, pour travailler uniquement à conjurer la tempête qui menaçait d'engloutir le vaisseau de l'état.

C'est en présence et sous la double inspiration de ces faits mémorables, que cet ouvrage est écrit. Il faudra vous reporter aux époques où ils se passaient, pour apprécier la justesse de mes observations et des conséquences que j'en ai déduites. Ne vous attendez pas à l'examen de toutes les questions que renferme un sujet si vaste. La portée de mon esprit et l'étendue de mes lumières m'eussent-elles permis de m'y livrer, j'aurais craint d'abuser de votre attention, fatiguée comme la mienne sans doute, par la controverse d'économie politique, qui a envahi la littérature contemporaine. Je me suis borné à de simples aperçus, à des esquisses rapides, à exprimer des craintes, à concevoir des espérances, à placer dans l'avenir des jalons dont je ne refuse pas de changer la direction, si je

découvre que je leur en avais donné une mauvaise. Déjà quelques plaies que je croyais incurables, paraissent se cicatriser : mais le remède qui y a été appliqué, est-il héroïque ou seulement palliatif? je doute que personne puisse le dire.

Dans un pays d'affaires comme la Grande-Bretagne, il était difficile de ne pas se laisser induire à parler sans cesse de ce qui l'occupe presque exclusivement. J'espère avoir réussi à me défendre de cet entraînement. Des routes faciles, unies, sinueuses et sablées comme les allées d'un parc, nous conduiront à travers des campagnes fertiles où la culture déploie sa science et ses richesses, au sein de riantes prairies couvertes de troupeaux, dans lesquelles paissent et s'élèvent de belles races de vaches et de cavales. Quelquefois les longues lignes d'un canal habilement nivelé se dessinant dans la plaine, franchiront les rivières et les vallées sur des ponts et des aqueducs, et parviendront jusqu'au sommet des coteaux, à l'aide d'écluses combinées avec art; et les voiles et les flammes des bateaux qui voguent à leur surface, se détacheront sur les moissons et parmi les feuillages des bois. Ailleurs des chariots enchaînés l'un à l'autre, suivront l'ornière de fer qui leur est tracée, tirés par une puissance invisible et comme s'ils marchaient d'eux-mêmes. Puis nous traverserons des fleuves, des bras de mer, sur des plates-formes aériennes, suspendues à un système d'attaches dont la grâce dissimule la force. Dans les villes, dans les villages, dans les hameaux, vous serez frappés des soins minutieux d'édilité qui président à l'alignement,

à la propreté, à la salubrité des maisons, et de la recherche que chacun met à embellir sa demeure. Ici une ferme ornée attire les regards. On y entre par une petite barrière peinte en vert ou en blanc. Au-devant s'étend un tapis du gazon le plus fin, coupé par un sentier bordé de fleurs. L'extérieur est simple, la distribution commode et l'ameublement modeste. Le verger, le parterre, le potager, se confondent et offrent un heureux mélange de fruits, d'arbustes fleuris et de légumes. Le ménage qui l'habite, y trouve à la fois des travaux utiles et d'agréables loisirs, des jours tranquilles et de douces nuits : comme moi, vous borneriez vos désirs à la propriété de ce champêtre asile. Plus loin au milieu d'une immense pelouse, sur laquelle sont épars des ormes, des chênes, des hêtres séculaires, un noble manoir apparaît, superbe, crénelé, muni de tourelles, incrusté d'armoiries. Des grilles somptueuses s'ouvrent. Nous parcourons des avenues imposantes. Dans la cour d'honneur, au pied du perron, un nombreux domestique en grande livrée nous accueille respectueusement : c'est la demeure d'un membre de l'aristocratie souveraine qui possède les richesses et le pouvoir du pays. Quel luxe va se déployer! quels meubles précieux! combien d'objets d'art, d'antiquités rares! Celui-ci cherche à faire revivre la mode des siècles écoulés : celui-là suit le goût moderne. Que de vanité dans l'étalage des titres et des généalogies de la famille! quelle pompe dans les mausolées de la chapelle seigneuriale! Mais dois-je ainsi anticiper? Ces descriptions viendront à leur place ; et je m'appliquerai à ne point vous en importuner.

Les villes manufacturières nous arrêteront long-tems. Il nous arrivera même de nous détourner pour les visiter. Combien de communications y conduisent! Les fleuves, les grandes routes ne suffisaient pas à la rapidité des échanges, à la facilité des débouchés. On eut d'abord recours à la canalisation dont les progrès et les résultats ne tardèrent pas à dépasser les espérances qu'on en avait conçues. Cependant l'esprit humain créa bientôt de nouvelles voies. Aux premières qui étaient d'un entretien dispendieux, et qui rendaient la circulation plus ou moins difficile, plus ou moins coûteuse, ont succédé les chemins de fer qui ne présentaient presque aucun obstacle, et que la vapeur en a entièrement affranchis.

Malgré le mystère qui enveloppe la plupart des industries, quelques fabricans, moins jaloux du secret qu'ils exploitent, permettent que l'on pénètre dans leurs ateliers. Là, nous examinerons la dextérité surprenante des machines. Douées d'une vie et d'une ame de création humaine, elles n'ont besoin, pour remplacer la main de l'homme, que de femmes ou d'enfans prêts à suppléer au peu d'intelligence qui leur manque. Des prodiges vont s'opérer sous nos yeux. Un génie fécond se révèle dans le moindre engrenage, dans le moindre ressort, dans les moindres mouvemens que nous étudions avec curiosité. Puis quittant ces ouvriers muets, actifs, occupés sans relâche, nous rencontrerons dans les rues, ceux dont ils ont pris la place, taciturnes, irrités, méditant l'émeute, luttant encore contre l'humiliation de la misère après avoir connu

l'aisance, se décidant enfin, pour nourrir leurs enfans, à tendre la main à la paroisse, jusqu'à ce qu'ils subissent l'émigration, ressource dernière, dont les illusions leur promettent un avenir fortuné, trop souvent démenti par les plus tristes réalités. Cependant les magasins regorgent d'étoffes de soie, de lin ou de coton, de produits industriels de tous genres. Les yeux sont éblouis de la finesse des tissus, de l'assortiment des couleurs, de l'élégance des dessins. La perfection et la commodité de mille objets manufacturés d'un usage journalier vous séduisent. Vous avez peine à combattre la tentation ; et le bas prix triomphe de votre résistance.

De tems en tems, nous côtoierons le rivage des mers. Que de villes y sont répandues! Je vous en montrerai plusieurs. Combien l'art a su ajouter à la nature, pour seconder la marine militaire et les expéditions lointaines? Ici de nombreux vaisseaux de haut-bord, des arsenaux formidables, des approvisionnemens immenses pour le gréement et l'armement des escadres, des matelots exercés et des officiers expérimentés, attendent que la guerre les réclame. Là, des rades, des hâvres naturels, des bassins factices, des quais spacieux, de vastes entrepôts servent à l'exploitation du commerce le plus considérable qu'aucune nation ait jamais fait. Partout des fanaux placés en avant, parmi les écueils ou à l'entrée des ports, protègent les arrivages et les départs qui se succèdent presque sans interruption. De fortes jetées offrent un abri contre la tempête ; et des balises indiquent aux pilotes les

passes variables des fleuves. Si quelque anse à peine fermée n'est habitée que par des pêcheurs, un autre spectacle excitera notre intérêt. Ce sont des scènes d'intérieur où l'habitude des naufrages a donné celle d'un courage stoïque. Le ciel est-il pur au moment d'aller tendre ou lever des filets? tout le ménage est joyeux; et le plus jeune des enfans demande à suivre son père à la mer. Le vent souffle-t-il? les flots sont-ils émus? la vague se brise-t-elle avec fracas au pied des falaises et sur les galets du rivage? chacun est grave, sérieux, et jette un regard inquiet, tantôt sur l'onde amère, tantôt sur celui qui se dispose à en affronter les fureurs. Le patron seul, impassible, vêtu de ses plus rudes habits, prend congé, s'embarque avec un ou deux hommes qui composent son équipage, hisse sa voile qui s'enfle à l'instant, et disparaît bientôt aux yeux de ceux qui déjà le rappellent de leurs vœux. Au retour, car il reviendra, de quels empressemens ne sera-t-il pas l'objet! que de travaux lui seront épargnés! Il n'aura qu'à jouir de son bonheur domestique; et peut-être en serons-nous témoins.

Je vous guiderai parmi les ruines féodales et les forteresses écroulées, à travers les anciens champs de bataille qui se trouveront sur notre passage. Nous chercherons dans l'histoire, les causes ou les prétextes des guerres intestines et religieuses dont ils furent le théâtre. Évoqués par nous, les braves qui les illustrèrent nous raconteront leurs exploits. Nous croirons assister à leurs combats, à leurs victoires, à leurs dé-

faites; et nous déplorerons que tant de sang généreux ait été répandu pour soutenir des prétentions souvent criminelles; pour établir de vaines théories sociales ou des croyances abstraites, fort indifférentes certes à la fortune et au bonheur des peuples. A la vue des monumens publics, nous discuterons les droits de ceux en l'honneur desquels on les érigea. Enfin les temples anciens nous offriront dans leurs mutilations, les traces du plus aveugle fanatisme; et vous vous étonnerez avec moi qu'il faille les reprocher aux apôtres et aux sectateurs d'une religion raisonnable.

Le midi de l'Écosse ressemble à l'Angleterre, par son industrie et par son commerce, et aussi par la culture de ses champs. Édimbourg et Glasgow ne le cèdent point à Londres et à Liverpool, sauf la différence de leurs populations et de leurs situations respectives. Peut-être l'esprit plus méditatif de la nation écossaise a-t-il porté à un plus haut degré l'étude des sciences et le perfectionnement des arts. Mais nous pénétrerons au-delà de cette dernière zône de la civilisation britannique. Ici, commence, pour ne plus s'arrêter qu'à la Mer du Nord, je ne dirai pas la barbarie, mais une sorte de vie sauvage. Le pays est coupé par plusieurs chaînes de montagnes. Des lacs nombreux alimentent les rivières, les ruisseaux qui baignent le fond des vallées dont la fertilité diminue à mesure que le sol s'élève. Au-dessus s'étendent de vastes bruyères parsemées de troupeaux, et où quelques châlets apparaissent de distance en distance. Quelquefois, sur un plateau escarpé,

gisent les restes d'un antique château, résidence pittoresque du chef d'une ancienne tribu, monument glorieux auquel se rattachent des actions éclatantes dont l'histoire se souvient à peine, et qui ne se trouvent que dans les chants des poètes nationaux. Ailleurs des volcans éteints ont laissé des traces de leurs éruptions : tantôt la terre est semée de débris calcinés ; tantôt pointent à sa surface, des colonnades basaltiques qu'on prendrait pour des péristyles, des portiques, des temples à moitié renversés. Enfin viennent les pics ardus et stériles, dont la cime se perd dans les nuages. Telles sont les hautes terres de l'Écosse ou les *high-lands*. Leurs habitans, qu'on nomme les Highlandais ou les Montagnards, résistèrent aux Romains qui crurent devoir se séparer d'eux par une muraille. Ni la dynastie des Stuarts à laquelle ils furent si longtems dévoués, ni l'accession de Jacques VI au trône d'Élisabeth, ni l'acte d'union, ni le règne paternel et quelquefois heureux de la maison de Hanôvre, n'ont pu altérer sensiblement le caractère de leur nationalité originelle. Ils sont demeurés fidèles à leurs mœurs primitives, à la plupart de leurs premiers usages, à la langue de leurs aïeux. Les productions grossières du sol ingrat qu'ils ne cessent de solliciter, suffisent à leur nourriture. Au long de leurs côtes orageuses, ils vivent de la chasse, de la pêche, peut-être encore de fraude et de piraterie. Leur éducation se borne en général, aux élémens de l'instruction primaire ; et plus tard l'abus du whisky obscurcit les lumières de leur raison déjà si peu éclairée. Néanmoins un sentiment religieux les anime. Leur cœur bat

au récit des hauts faits d'armes attribués aux clans et aux chefs valeureux qui les commandaient. Chacun sait et répète les vers des bardes et des ménestrels qui célébraient l'amour de la gloire et de la patrie. Je tâcherai de vous les rappeler; et les fables ossianiques nous montreront dans les nuages du ciel, l'image fantastique des guerriers morts en combattant. Enfin nous mêlerons à ces souvenirs héroïques, celui des plaintes de quelque amante abandonnée. Vous serez touchés de la grâce et de la naïvete de ces petits poèmes, de leur style à la fois simple et passionné; et nous regretterons ensemble que ce genre soit presque inconnu de nos littérateurs modernes, qui, pensant se l'approprier ou l'imiter, n'ont produit pour la plupart que des essais informés et barbares.

Telle est l'analyse de cet ouvrage. Je vous le dédie. Daignez l'accueillir avec votre indulgence accoutumée. J'aurais pu lui donner pour épigraphe, ces deux mots: *Vérité et variété*. Vous y retrouverez, je l'espère, la franchise et l'indépendance de mon caractère. Des erreurs me seront échappées: corrigez-les, et pardonnez-les moi. Peut-être dois-je m'excuser aussi du peu de sympathie que je témoigne de tems en tems pour les Anglais, nos nouveaux alliés. Que voulez-vous? je suis vieux. C'est l'âge où reviennent surtout et presque seules, les impressions de la jeunesse. Nous fûmes élevés dans des principes qui ne sont plus de cette époque, ou, si vous le préférez, on nous inculqua d'injustes préjugés. Je me reproche de ne savoir pas m'y soustraire complètement. La

haine de l'Angleterre nous fut plus d'une fois fatale : puisse son amitié nous devenir profitable ! Nul ne le verra, je le jure, avec plus de bonheur que moi, et n'en sera plus reconnaissant. N'allez pas croire au reste, que je me sois permis de nier son droit d'aînesse dans l'ère de la liberté, les nobles qualités qui la distinguent, l'habileté de ses hommes d'état, la bravoure de ses soldats, les miracles de son industrie, les savantes combinaisons de son commerce, et l'esprit d'entreprise qui a accumulé dans son sein tant de richesses. Au contraire, j'en parle souvent avec admiration ; et s'il nous est donné de la voir soutenir avec dévouement et fidélité, les épreuves auxquelles notre alliance peut un jour la soumettre, jamais elle ne sera aussi puissante, aussi prospère et aussi glorieuse que je le désire.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

DÉPART DE BAINS.
COLLÉGE DE SAINT-ACHEUL. — SÉMINAIRE D'AMIENS.
AMIENS. — ENVIRONS D'AMIENS. — COUVENT DE TRAPPISTES.
ABBEVILLE.

Abbeville, le 25 juin 1826.

Accompagné de ma fille et d'un ami qui m'est bien cher, j'entreprends de visiter l'Angleterre et l'Écosse. Nous nous aiderons réciproquement à adoucir les peines de l'absence. De quels vœux n'appelions-nous pas le jour du départ! le voici : et déjà peut-être, sans nous le dire, commençons-nous à désirer celui du retour; tant l'avenir a de charmes, malgré ses déceptions et ses mécomptes! Vaine impatience! Hélas! il viendra en son tems sans y manquer,

et passera de même. Ce n'est pas la peine de le hâter. Nous vieillirons assez tôt. Ne songeons donc qu'aux plaisirs du présent. On annonce qu'il faut partir. Adieu, mes bois, mes prés, mes livres, mes jardins et mes fleurs! Adieu, délicieux loisirs de ma vie champêtre! C'est dans toute l'effusion de mon ame que je répète avec Horace :

> O rus! quando ego te adspiciam? quandoque licebit,
> Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ [1]?

Les relais se succèdent avec rapidité. Nous passons devant Saint-Acheul, établissement de jésuites naguère clandestin et timide, maintenant public et effronté. A l'abri du nom mensonger de petit séminaire, et abusant de la tolérance si ce n'est de la protection d'un gouvernement inexpérimenté, quelques séides de

[1] HORACE, sat. 6, liv. II.

> O ma chère patrie, ô tranquilles demeures!
> Quand pourrai-je, au sommeil donnant de douces heures,
> Ou trouvant dans l'étude un utile plaisir,
> Parmi ces enchanteurs, charme de mon loisir,
> Au sein de la paresse et d'une paix profonde,
> Goûter l'heureux oubli des orages du monde?
>
> (*Trad. de* DARU.)

Loyola s'y rangèrent d'abord dans un petit espace et presque sous le chaume, dirigés par un chef habile et entreprenant. Bientôt l'essaim devint plus nombreux : la ruche s'agrandit. Ni les dons, ni les aumônes, ni les legs ne manquèrent à l'exécution du plan vaste qui avait été conçu. En même tems, les missionnaires de la maison sollicitaient des pensionnaires, promettant que la jeunesse élevée par leurs soins ferait renaître de ses ruines l'ancien régime dans toute sa pureté. Quelques adeptes de la vieille monarchie confièrent leurs fils à ce collége naissant. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'en lui donnant la préférence, on était certain d'obtenir des places et les faveurs de la cour. Aussitôt cette avenue de l'ambition se trouva encombrée ; dans la plupart des villages de la France, il n'y eut plus de hobereau qui n'essayât d'y pénétrer, comptant arriver par là aux honneurs et à la fortune. Pour les attirer tous, il suffisait d'en favoriser un seul : celui-ci ne manquerait pas de remorquer les autres jusque dans les antichambres de la Couronne. Ce n'est pas tout : afin de justifier la dénomination de séminaire qu'on avait prise, et de capter aussi, s'il en était besoin, la protection

de l'évêque, on présenta aux habitans des campagnes, pour leurs enfans, l'appât des cures de village. L'art de stimuler les vocations fut mis en œuvre, et le besoin fit le reste. Un manœuvre, un pauvre cultivateur avait-il dans sa famille un fils timide, sournois, au regard faux, à l'humble maintien, paresseux ou faible, il l'offrait au recruteur de la troupe hypocrite, et n'en était jamais refusé. Ainsi se peuplèrent les classes et les dortoirs de Saint-Acheul. Les leçons de quelques arts d'agrément accompagnaient des études bornées. Aux retraites mystiques, aux processions, aux pompes religieuses, et à toutes les pratiques extérieures du culte catholique, se mêlaient les jeux de la scène, les luttes oratoires, et les concours où la faconde des maîtres cachait la médiocrité des élèves. Peu de travail et de nombreuses distractions conciliaient merveilleusement à cette école peu instructive, les jeunes étudians qui en suivaient les cours. L'enseignement de la religion y était dégagé des scrupules de la conscience, et l'on n'y tenait compte que des momeries du bigotisme. Quant à la morale, la délation en faisait la base. Flétri d'une médaille accusatrice, pour quelque manquement à la

règle de la maison, celui à qui elle avait été imposée ne pouvait s'en débarrasser, qu'en découvrant et dénonçant un autre coupable. Alors absous par cette ignoble expiation de sa faute, il reprenait son rang parmi les innocens, s'exerçant ainsi à s'élever aux dépens de celui qu'il abaissait. Aussi avons-nous vu cette génération encore imberbe, lancée prématurément dans la carrière publique, y pratiquer tout ce qu'elle avait appris; et, après avoir rampé, se dresser, siffler; grandir à vue d'œil, s'élancer, étendre son vol, tourbillonner, bourdonner, éclater, et blesser à mort comme la calomnie de Beaumarchais; puis, se glisser furtivement dans tous les emplois dont elle avait dépouillé les anciens et honnêtes titulaires; enfin par des paroles fallacieuses essayer de corrompre la population, et en mettre une grande partie dans sa dépendance. Certes, de tels succès, obtenus en si peu de tems, prouvent bien la crédulité humaine, et la facilité d'en abuser imperceptiblement. Ils accusent aussi les rois, assez insensés pour ne pas craindre, au milieu des progrès d'une civilisation sans cesse croissante, de laisser usurper par la tartuferie, les droits de la vertu et du talent, et d'avilir les peuples dont

l'honneur est remis à leur garde et à leur protection. Mais ce qui en ressort avec une plus grande évidence, c'est l'habileté parfaite des chefs de cette institution à demi monacale, rusés, patelins, adroits à se cacher ou à se montrer suivant l'occasion, et multipliant, tantôt à la clarté du jour, tantôt dans les ténèbres, les argumens propres à adoucir les rigueurs de la religion, à ériger la dissimulation en principe, à favoriser le pouvoir absolu, à enseigner l'obéissance passive, et par suite à accréditer la toute-puissance de la cour de Rome. A leurs yeux la fin justifie les moyens; et ils l'ont bien prouvé, car le sort des couronnes, la durée des empires, la guerre, les fléaux ou le bonheur des nations leur sont indifférens, pourvu que la tiare règne au prix même des principes sociaux les plus sacrés, et que la limite de l'autorité pontificale demeure si équivoque et si voilée, qu'ils puissent la déplacer à leur gré, la reculer insensiblement, et l'enlever avec une telle adresse, qu'on ne s'en aperçoive que lorsqu'elle aura disparu. Cette lutte dans laquelle ils ont déjà remporté tant de victoires, se prolongera-t-elle beaucoup? Leur triomphe sera-t-il complet? Ou bien la raison publique, déjà si

révoltée de tant de menées sourdes et de piéges trompeurs, s'élèvera-t-elle enfin contre ces prêtres étrangers à toute patrie? Qui pourrait ne pas souhaiter leur ruine, et la proscription de ceux qui les ont rétablis?

Tout auprès du collége de Saint-Acheul, est le séminaire du diocèse d'Amiens, vaste caserne tant soit peu solitaire, malgré les soins que, depuis la restauration, deux évêques consécutifs se sont donnés pour la peupler. Peu de prosélytes y ont été amenés par le premier, connu précédemment dans la carrière militaire et dans celle de la diplomatie. Quant au dernier qui, avec une modestie fort bien entendue, convoite et recueille tous les honneurs dus à sa fidélité monarchique, j'ignore si ses exhortations mielleuses seront plus efficaces. C'est lui qui cultive maintenant cette vigne du Seigneur : il ne paraît pas que ses labours et ses sueurs l'aient beaucoup fécondée.

Nous venons d'entrer dans Amiens, qui vit naître et mourir le spirituel auteur de *Vert-Vert* et du *Méchant*, et que signalent de loin la toiture élevée et la flèche de sa cathédrale. Le nom de cette ville est inscrit dans les fastes de l'histoire de tous les tems. Durant l'invasion

des Romains, elle eut part aux alternatives de succès et de revers qu'éprouvèrent les Gaulois. Au retour de sa seconde expédition d'Angleterre, César y convoqua les états de la Gaule. Clodion en fit le siége de l'empire français. En 1264, Saint Louis y tint une assemblée dans laquelle, en qualité d'arbitre entre Henri III et les barons d'Angleterre, il prononça pour le droit divin contre celui des communes. Dans les premiers jours de l'an 1423, les ducs de Bedford, de Bourgogne et de Bretagne y signèrent un traité d'alliance contre le roi de France. Surprise en 1597 par les Espagnols, Henri IV s'en empara bientôt après, et y fit bâtir une citadelle. Sous le règne de Louis XIV, plusieurs manufactures s'y établirent et occupèrent une grande partie de sa population. C'est dans ses murs enfin, que de nos jours les Anglais signèrent une fausse paix avec le vainqueur du Continent.

Pendant plusieurs années, j'ai rempli dans cette ville, la fonction la plus éminente de l'administration financière. J'avais su obtenir la confiance des négocians avec qui les devoirs de ma place me donnaient des relations continuelles. Les dépositaires de l'autorité m'accor-

daient tous de l'estime et plusieurs avaient de l'amitié pour moi. J'espérais que nul ne me portait envie. Il ne m'était pas venu à la pensée, que le ministère déplorable sous lequel nous vivions, voulût des consciences faciles, et préférât à des services irréprochables, un dévouement stupide et humiliant. Je me trompais. Des élèves de Saint-Acheul convoitaient aussi ma dépouille. Dégoûts, ennuis, calomnies, rien ne me fut épargné; et après m'être débattu vainement contre des atteintes dont l'auteur s'enveloppait d'un mystère impénétrable, je cédai. Loin de m'en plaindre aujourd'hui, je m'en glorifie ; et je jouis d'autant plus de mon indépendance, qu'elle est devenue, grâce au ciel, un titre et même un droit à la considération publique.

Pour sortir d'Amiens, il faut traverser l'un de ses quartiers les plus populeux. Après les boutiques, dont la lumière est ménagée avec art pour favoriser le reflet des tissus de laine et de coton qui composent presque toute l'industrie du pays, viennent les ateliers bas et obscurs où sont placés les métiers à tisser. En passant, on entend de tous côtés le bruit des navettes et des battans. Dans les rues, des courtières oolportent

de magasin en magasin, les pièces d'étoffe qu'elles ont recueillies dans les faubourgs et jusque dans la campagne. Au cliquetis continu des métiers, à cette activité commerciale, succède bientôt la culture paisible et intelligente des jardins qui approvisionnent les marchés de la ville. Des terres fertiles promettent d'abondantes moissons. Les céréales de toute espèce en occupent la plus grande partie. Le moindre souffle de vent y produit des ondes verdoyantes, dont la souplesse et la mobilité représentent les flots d'une mer agitée. De distance en distance, des champs de plantes oléagineuses y sont entremêlés. Ici, la fleur du colza colore leur surface de ses pétales dorés. Là, l'œillette au feuillage d'un vert pâle nuancé de bleu, élève sa corolle diaprée de blanc, de pourpre et de noir. Plus loin, d'humides prairies émaillées de fleurs, attendent que la faulx ait tranché leur riche dépouille, pour se couvrir ensuite de troupeaux. Au milieu, coule rapidement la Somme aux eaux d'émeraude, bordée de saules et de hauts peupliers. Elle anime ces tableaux agrestes jusqu'à Picquigny, où on la passe sur un pont près duquel se trouve l'embranchement du canal d'Amiens. Dès lors le voyageur ne quitte

plus la belle vallée de cette rivière qui n'est pas encore digne du nom de fleuve.

Sur la rive gauche, on voit un édifice qui appartint jadis à l'abbaye du Gard. Abandonné pendant les orages révolutionnaires, il a été, depuis la restauration, concédé à des trappistes qui s'y sont établis. Quelques arpens d'une terre crayeuse et stérile en dépendent. Durant les courts intervalles de la prière, les nouveaux possesseurs sollicitent de ce sol ingrat quelques pommes de terre et des légumes grossiers qu'il ne leur accorde qu'avec avarice. Mais les aumônes des ames pieuses pourvoient à leurs modestes besoins. Dans le principe, elles furent si abondantes qu'il paraissait impossible de les épuiser. Les chefs de ce monastère ne songeaient pas que les jésuites leurs voisins, exerçant dans le pays une plus grande influence, entreraient bientôt en partage des sommes qui leur étaient prodiguées, et sauraient, pour se les approprier exclusivement, employer d'autres moyens que le spectacle d'une vie austère. Tentés par les secours pécuniaires qui se renouvelaient dans leurs troncs, ils entreprirent la construction d'une église un peu trop vaste, et surtout trop somptueuse pour la règle sévère de leur com-

munauté. On distingue de loin sa toiture élégante et la croix qui en couronne le fronton. Le zèle de la charité publique s'étant refroidi, il y restait beaucoup à faire lorsque je la visitai pour la première fois; et sa nudité était, pour le cénobite qui me la montrait, le sujet des plus tristes doléances. L'intérieur du couvent me parut misérable. Le dortoir surtout avait un aspect repoussant. La natte qui sert de matelas et la couverture de chaque lit, auraient pu être aussi peu favorables à la mollesse, sans inspirer par leur saleté autant de répugnance. Quand les planches sur lesquelles elles étaient étendues eussent été moins brutes, elles n'auraient pas prêté davantage à la sensualité. Les rideaux surtout, de couleurs différentes et flétries, de toute sorte d'étoffes et tombant en lambeaux, pouvaient être uniformes, propres et entiers, sans offrir un voile moins épais à la pudeur. Les rigueurs de la dévotion excluent-elles donc l'esprit d'ordre et d'arrangement, sans lequel il n'y a point d'économie ni de salubrité?

Poursuivons : le sol de la Picardie continue de prodiguer ses dons. Dans le fond de la vallée, le chanvre déploie sa surface d'un vert foncé, inégale et serrée, et le vent porte à l'en-

tour l'odeur âcre qui s'en exhale. A mi-côte, sur des terres plus légères mais aussi fécondes, se dressent les tiges grêles et flexibles du lin, surmontées de ses petites fleurs d'un gris azuré. Puis s'étendent de vastes plaines, des coteaux faiblement inclinés, semés de blé, de seigle, d'avoine, et abrités par des bois qui embellissent le paysage et augmentent la richesse de la contrée.

Arrêtons-nous à Abbeville, cité populeuse, manufacturière, et qui unit Amiens à la mer, à l'aide du petit port de Saint-Valery avec lequel elle communique par la Somme. Il nous faudra descendre à l'*hôtel de l'Europe*. Tout y rappelle le voyageur qui s'y est arrêté une fois : gîte excellent, chère exquise, hospitalité affectueuse et empressée. Il n'existe point d'auberge plus confortable, sans que pour cela les prix en soient immodérés. En attendant que les apprêts de notre ménage passager soient finis, nous irons jeter un coup d'œil sur la cathédrale antique et enfumée où l'office divin vient d'attirer la population. Je ne vous ferai point le conte de l'énorme lézard dont la dépouille est suspendue à la voûte de cette église, et qui retiré, dit-on, entre les murs du clocher, était devenu la ter-

reur des habitans. De mauvais tableaux, emblèmes des vœux formés par des matelots durant la tempête, couvrent les murs des chapelles de quelques saints. Si l'heure était moins avancée, nous pourrions visiter la manufacture de Van-Robais, créée en 1665 sous la protection de Colbert, dirigée aujourd'hui par des négocians habiles, et dont les anciens maîtres seraient bien surpris, s'ils pouvaient voir quelles machines simples et économiques ont remplacé le mécanisme compliqué de leur tems, et combien peu d'hommes sont nécessaires, pour obtenir des résultats beaucoup plus considérables que ceux qu'ils produisaient avec de nombreux collaborateurs.

LA ROUTE DE CALAIS.

NAMPONT. — MONTREUIL-SUR-MER. — BOULOGNE-SUR-MER.

SOUVENIRS HISTORIQUES. — VIMEREUX.

AMBLETEUSE. — LE HAUT-BUISSON. — CALAIS.

Calais, le 26 juin 1826.

Nous voici sur la route la plus fréquentée de France. Depuis 1814, l'Angleterre en fatigue les relais. Les courriers et les voyageurs se croisent incessamment dans tous les sens. Il est rare de ne point attendre aux postes, le retour des chevaux et des postillons qui sont presque toujours en course : aussi les maîtres et les valets ont-ils pris une importance qu'il serait permis de nommer autrement. Si les petites filles du village de Nampont ne sont ni aux champs ni à l'école, elles se réunissent autour de la voiture qui s'est arrêtée pour changer d'attelage, et, chantant à l'unisson, elles figurent de vives contredanses avec une prétention et une gravité risibles : c'est leur façon de mendier, qui, sans nuire à la pitié qu'elles veulent émouvoir, ne la rend du moins nullement pénible.

Le nom des hameaux et des villages que nous traversons, amène le souvenir du passage de Sterne dans ces mêmes lieux. Qui n'a gardé la mémoire des spirituelles railleries et des réflexions profondes que lui inspirent les moindres rencontres? Une locution vulgaire; le choix d'un domestique; la contenance, le son de voix ou le silence des pauvres qui l'entourent à son départ, lui donnent l'occasion d'esquisser quelques traits du caractère français, de critiquer sa suffisance, d'analyser les diverses influences de la pauvreté sur le cœur humain. Combien d'idées en peu de paroles! encore ne dit-il pas tout ce qu'il pense. Vous le commenterez à votre guise. N'aimez-vous point les livres qui vous laissent le désir et le soin de les étendre et de les compléter?

Montreuil est bâti sur le sommet d'un coteau assez escarpé. Du haut de ses remparts la vue embrasse un espace immense : par un tems serein, on aperçoit distinctement les dunes et la mer. Cette ville compte de nombreuses tanneries, des brasseries, des raffineries de sucre. Aux exhalaisons fétides de ces usines, se joint l'odeur de la tourbe et du charbon de terre dont les habitans se chauffent communément.

Le concours des voyageurs y a fait établir plusieurs auberges qui se recommandent par quelque luxe et une chère assez recherchée.

Désormais nous descendons vers les dunes. L'atmosphère devient vive et piquante. Il s'y mêle des émanations légèrement salées, qui rafraîchissent le sang, donnent aux poumons de l'élasticité, et causent un léger frisson que l'on aime à ressentir. Le voisinage de la mer est bientôt plus prochain. On le reconnaît aux arbres plantés sur les sites élevés ou même sur le bord de la route, et dont les tiges ne dépassent pas les abris naturels qui les préservent des atteintes de la tempête. La plupart, fatigués par l'impétuosité des vents, n'offrent plus, du côté de l'ouest, aucun signe de végétation. Un feuillage rare et flétri garnit à peine quelques branches noueuses, tendues vers l'orient, et dont l'extrémité se déchire à mesure que de nouveaux bourgeons s'y développent. Cependant les vallons n'en sont que plus verts et plus frais. Des ombrages délicieux les embellissent, et une riche nature les couvre de moissons. Au centre coule une petite rivière, la Liane, qui va se jeter dans l'Océan, après avoir partagé la ville basse de Boulogne. Déjà nous découvrons

à droite, sur le coteau, la ville haute et ses boulevarts, et les arbres étêtés qui l'environnent. Au-dessous, à gauche, s'ouvre une grande rue qui aboutit au port. En la parcourant, qui pourrait se croire en France? l'éclat des boutiques, l'affluence des Anglais, leur langue qu'on entend parler de tous côtés, la forme des maisons, les couleurs variées dont elles sont peintes, leurs petites portes garnies d'un marteau brillant, et d'une plaque de cuivre où sont inscrits le nom et la profession de chaque habitant; tout contribue à lui donner une physionomie étrangère.

Depuis la paix, Boulogne a été envahi par la classe moyenne des citoyens de la Grande-Bretagne. Après y avoir introduit leurs usages et leurs goûts, espérons qu'ils n'y laisseront ni les recherches de parcimonie minutieuse qui les caractérisent, ni le dédain qu'ils affectent pour toutes les bienséances. Un Anglais de bon ton renie cette colonie britannique. Il relègue dans le dernier rang des parvenus, ceux de ses compatriotes qui y sont attirés par le dégoût de leur pays, ou le bon marché des objets de première nécessité, et quelquefois par des motifs moins irréprochables. Quoi qu'il en soit,

cette population exotique a doublé celle de la ville. Elle en fait fleurir le commerce, et y répand une aisance qu'augmente la fréquence des communications avec la côte opposée de l'Angleterre. Durant l'été, des baigneurs français se rendent aussi à Boulogne. Une plage du sable le plus fin, leur permet de quitter le bord, sans effort comme sans danger. Dès que la marée commence à la découvrir, elle se peuple de promeneurs à pied, à cheval, en voiture. A l'heure du départ et de l'arrivée des passagers et des pêcheurs, la foule se porte vers l'extrémité de la jetée, pour suivre des yeux la course rapide du paquebot dont les roues ailées battent les flots, et la barque qui, après avoir pris le vent, s'éloigne et ne tarde pas à disparaître : d'autres, à travers une longue lunette, s'amusent à chercher à l'horizon le nuage de fumée que laissent après eux les bateaux à vapeur qui reviennent de Douvres, et le mât de quelque marin du port qui est allé tendre au loin ses filets, ou qui ramène les produits de sa pêche.

Le mauvais tems, la fatigue font-ils désirer un abri, un lieu de repos; sur le rivage même s'élève un édifice en charpente, décoré de colonnes et d'ornemens d'une élégante architec-

ture. Il est adossé à un jardin coupé de chemins charmans, et garni de fleurs que l'on renouvelle à mesure qu'elles se fanent. En avant, une terrasse terminée par deux rampes qui descendent jusque sur la grève, domine toute l'étendue de la mer. L'intérieur est partagé en plusieurs grandes salles de banquet, de bal, de lecture, de musique, de jeu, meublées avec goût, et où s'offrent les plaisirs de la société, sans imposer presqu'aucun de ses devoirs. La soirée surtout y réunit les étrangers et quelques nationaux. De nombreuses gazettes satisfont la curiosité des politiques. On donne des fêtes et des concerts, pendant lesquels la morgue britannique s'évanouit à la lueur azurée du rum enflammé. Là, ceux qui se plaisent aux tristes émotions que causent les orages, peuvent y assister en sûreté; voir les vagues s'émouvoir par degrés, s'irriter, se heurter avec fracas; entendre siffler les mouettes qui se balancent mollement, et semblent s'exciter à fendre l'air et à lutter contre la tourmente : peut-être aussi distingueront-ils sur les flots, les débris de quelque naufrage, affreux dénouement d'une scène horrible et pourtant attrayante. Mais si, par une tiède nuit d'été, le ciel est serein; si la mer est calme, et

qu'un beau clair de lune se réfléchisse à sa surface à peine ridée par une brise légère; quelle volupté n'est-ce point d'échapper à la foule bruyante qui vous entoure, de se réfugier dans un angle de salon où la lumière des bougies soit moins vive, pour contempler, seul ou dans un doux tête-à-tête d'amour ou d'amitié, le spectacle de la nature en repos, pour s'entretenir des douceurs d'une vie tranquille, et se livrer à une agréable causerie!

Aux amateurs des souvenirs historiques, Boulogne et ses environs présentent encore une mine féconde à exploiter. Si l'antiquité a de l'attrait pour eux, ils chercheront les traces du séjour que Jules-César fit sur ces bords, en l'année 55 avant Jésus-Christ. L'Angleterre n'avait encore été visitée que par quelques marchands; et l'on n'en connaissait que le rivage opposé à celui de la Gaule. César résolut d'y porter les armes et les aigles de la république. Boulogne fut le rendez-vous de ses soldats. Tous les vaisseaux de la côte et ceux qui lui avaient servi contre Vannes, avaient ordre de l'y rejoindre. Ainsi sur cette plage, la gloire de Rome s'associait à celle d'un général qui plus tard devait la confondre avec la sienne propre.

Jetez-vous un regard sur le port; vous n'y pouvez trouver aucun mouillage favorable, qui n'ait vu flotter les banderoles consulaires; aucune falaise qui n'ait retenti des clameurs des Romains, de leurs cris de guerre ou de victoire. Quelque part que vous portiez vos pas, dans la plaine ou sur les hauteurs, vous marchez dans le camp de César. Pour lui, il occupait le point le plus élevé. C'est là qu'il méditait son grand dessein; qu'il réunissait ses lieutenans, recueillait leurs avis, et les balançait par la puissance de son génie, en attendant que Volusénus, l'un de ses officiers détaché par lui pour observer les abords de la Grande-Bretagne, vînt le fixer sur le lieu le plus propre au débarquement. Tout à l'entour étaient placées les tentes de ses soldats. Ici, ils étudiaient l'art des évolutions militaires. Là, ils s'exerçaient à la lutte, à la course, à tous les jeux qui favorisent le développement et la souplesse du corps, qui entretiennent les élans du courage et l'ardeur d'une noble émulation. On peut reconnaître quelques-uns des remparts qui les défendaient contre toute surprise : le mouvement des terres les indique. Quel spectacle lorsque l'heure du départ fut fixée! j'aime à m'en reproduire l'image;

il me semble y assister. Chacun se saisit de ses armes, salue ses pénates dont peut-être il se sépare pour jamais, s'avance à son rang vers le rivage, et prend sa place sur le vaisseau qui lui est assigné. A la voix du chef, l'ancre est levée, les rameurs déploient leurs avirons, et les phalanges invincibles voguent vers la victoire. Avant l'hiver elles rentrèrent dans leur camp, couvertes de lauriers. Le printems les vit reprendre la mer et la suite de leurs conquêtes. Chaque fois, les orages et les combats leur avaient opposé des obstacles qui eussent été insurmontables pour d'autres que pour elles, commandées qu'elles étaient par le futur maître du monde.

Faut-il donc remonter si haut, pour rappeler une époque glorieuse, de vastes projets, un héros et de braves soldats? De nos jours, le port et la ville de Boulogne et ses campagnes, n'ont-ils pas vu nos aigles triomphantes, nos légions redoutables, nos marins avides de se signaler comme elles par des actions d'éclat, menacer l'Angleterre, notre ennemie de tous les tems? Les murs écroulés de briques et de plâtre, qui décrivent sur le terrain des compartimens symétriques, indiquent la distribution et l'empla-

cement des baraques dans lesquelles vécut, pendant quelques mois, une division considérable de l'armée de la grande nation. Vous pouvez recomposer les rues également espacées de cette cité guerrière. Toutes se dirigeaient vers un coteau situé à la droite du port. Sur cette hauteur, étaient le logement du général en chef, ceux de l'état-major, et la tour d'ordre qui servait à la fois pour l'observation et la surveillance. De longues avenues bordées de gazon, garnies de barrières, et éclairées la nuit par des réverbères très-rapprochés, y conduisaient par des pentes douces. Les sentinelles qui veillaient à la sûreté de ce poste important, se touchaient presque. Soult commandait, mais sous les ordres immédiats de Napoléon. Absent, présent, le premier consul, devenu depuis peu empereur, pourvoyait à tout. Jamais son activité toute-puissante ne s'était signalée avec tant d'énergie. Nettoyer la rade, l'agrandir, creuser un immense bassin, le soumettre à une écluse de chasse, construire un chemin de halage et une jetée, ne furent presque qu'un seul acte de sa volonté, tant ces divers ouvrages s'exécutaient promptement. A l'instar des soldats romains dont les loisirs n'étaient qu'une occupation dif-

férente, les nôtres travaillaient avec autant d'enthousiasme qu'ils en montraient sur les champs de bataille. Ils ne posaient les armes que pour prendre la pioche ou traîner la brouette. La liberté de l'atelier les distrayait des rigueurs de la subordination; et une haute-paie ajoutait à leur bien-être et à leurs plaisirs.

Ce n'est pas tout : le campement d'une armée de terre et les apprêts d'une expédition navale, exigeaient des approvisionnemens de toute espèce, des ateliers pour les manipuler, des magasins pour les contenir et les conserver. Sur tous les quais, de petits vaisseaux de guerre étaient en construction. Il n'y avait pas de jour que plusieurs ne fussent mis à l'eau. Chaque cale était à peine vide, qu'une autre quille remplaçait celle qui venait de la sillonner. Ici, se développait une corderie; là, des voiles étaient taillées et cousues; plus loin, une fonderie fournissait aux artilleurs des projectiles sans nombre et les bouches à feu qui devaient les lancer. Ailleurs, on ne cessait de fabriquer du biscuit. Enfin les routes amenaient de toutes parts, des convois de bestiaux, de vin, d'eau-de-vie et de vinaigre. En même tems, des hangars se construisaient; des enclos se fermaient de murs et

se couvraient comme par enchantement; et l'on y déposait, dans un ordre et un arrangement admirables, tous ces produits d'industries diverses. Quel mouvement! quelle vie! tout marchait de front. Chacun devançait en quelque sorte l'impulsion qu'il avait reçue : nulle part elle ne s'affaiblissait quoiqu'elle partît de si haut, tant l'orgueil national et la haine de l'Angleterre exerçaient d'empire sur toutes les ames; on y reconnaissait la vigueur et la jeunesse du génie qui ne vieillissait pas. Qui se serait inquiété de l'existence politique ou de la fortune qu'il avait acquises? ce n'était point par la délation ou par de vaines simagrées d'hypocrisie qu'on eût pu les défendre. On s'en reposait aveuglément sur celui qui les protégeait, et qui n'y manqua jamais, car il était connaisseur en savoir, en talens, en vertus, en dons de la nature ou de l'étude, en tout ce qui constitue la capacité et l'utilité de chaque individu. Après avoir obtenu sa confiance, on craignait peu de la perdre. Il n'y avait pas près de lui, des jésuites pour calomnier à petit bruit une réputation, la miner en cachette, la détruire peu à peu, et s'y substituer astucieusement, afin d'en mésuser ensuite. Aussi, quels prodiges n'enfanta point cette sé-

curité, bien plus féconde en dévouemens de toute espèce, que ne le sont de prétendus principes de gouvernement, fondés sur d'autres bases que l'amour de la patrie et la supériorité intellectuelle du chef.

Et pourtant, dans sa vive sollicitude pour l'honneur national, Napoléon surveillait-il encore l'accomplissement de l'entreprise qu'il avait conçue. Il n'eût pas été satisfait, si, après avoir expliqué ses plans et donné ses ordres, il ne fût venu lui-même à l'improviste, les voir exécuter. Combien de fois, soit de Compiègne, soit de Saint-Cloud, ne partait-il pas au milieu de la nuit, dès que les affaires courantes de la France et de l'Italie étaient réglées! A peine arrivé au Pont-de-Brique, petite maison de campagne située près de Boulogne sur la route de Paris, il montait à cheval, passait les troupes en revue, écoutait le dernier soldat comme le premier de ses lieutenans, volait dans les divers ateliers, s'assurait des progrès de chaque ouvrage, stimulait le zèle de chacun par un regard amical, un signe de satisfaction ou des éloges répartis avec équité. Il comptait les chaloupes de sa flottille, et en lançait à la mer de petites escadres, qui firent quelquefois reculer des vaisseaux en-

nemis. La fin du jour le surprenait avant qu'il eût songé au repos. Alors Soult, Bruix, Sganzin, tous les chefs d'administration le suivaient au Pont-de-Brique, s'asseyaient à sa table, et entraient avec lui dans les divers détails dont ils étaient chargés. Là, se levaient tous les obstacles, s'aplanissaient toutes les difficultés, se réunissaient comme à un centre commun, les parties de cet ensemble immense. Telle était la promptitude de ces inspections réitérées, qu'on soupçonnait à peine que l'Empereur se fût absenté, quand il reparaissait au milieu de ses conseillers, et y continuait la discussion des intérêts généraux dont l'examen leur avait été prescrit.

Dans les courts momens de relâche accordés aux soldats, leurs jeux se ressentaient des différentes occupations qui partageaient leur tems. Guidés par un instinct de gloire qui ne les abandonnait jamais, ils s'amusaient à élever des monumens de terre et de gazon, préludant ainsi à ceux où la reconnaissance publique inscrirait un jour leurs hauts faits, sur le marbre ou sur le bronze. Ce pressentiment ne tarda pas à se réaliser au milieu même de leur camp. Jusque-là, les actions d'éclat avaient été récompensées par des armes décernées au nom de la patrie :

l'empire naissant voulut des distinctions monarchiques auxquelles tous les services eussent des droits. Une loi avait institué la Légion-d'Honneur; et Boulogne fut choisi pour assister à une des premières solennités de cet ordre.

L'armée occupait le littoral entier depuis Utrecht jusqu'à l'embouchure de la Somme. Il eût été trop coûteux de la déplacer. On n'appela que les troupes cantonnées entre Étaples et Ostende, celles qui étaient plus particulièrement désignées pour la descente en Angleterre. Une brillante revue eut lieu ; l'appel des plus braves fut fait; et l'Empereur, après leur avoir donné, au bruit des fanfares, à l'ombre des drapeaux et en présence des aigles, les décorations qu'ils avaient méritées, posa la première pierre d'une colonne qui devait immortaliser cette époque de son règne, et qui, dix ans plus tard, reçut une autre consécration. Elle est maintenant terminée. En passant à Boulogne, il est rare que le voyageur néglige de la visiter; et chacun y porte sans doute ses souvenirs et ses superstitions. On monte par un escalier intérieur à la galerie qui la couronne. Quel que soit le motif qui y conduise, on ne tarde pas à en être distrait par la perspective magnifique

qui se déploie à l'entour, et dont l'horizon semble n'avoir pas de bornes. D'un côté, une mer immense où pointent quelques voiles; de l'autre, la ville, les villages des environs, les champs, des maisons isolées, composent ce vaste panorama. A l'orient n'apercevez-vous point des arbres touffus, dont les masses irrégulières se prolongent en décrivant de nombreuses sinuosités, et aboutissent au rivage? ce sont les ombrages de la vallée d'Oudenacre. Un petit ruisseau la baigne; et après l'avoir parcourue, il se précipite en forme de cascade, du haut d'une falaise dans l'Océan. Cette vallée est un diminutif de celles de la Suisse. On y trouve, en miniature, les accidens de rochers, de montagnes, de prairies et de vergers, qui donnent tant de charme aux paysages helvétiques. Quelques moulins en égayent la solitude. Les promeneurs y manquent rarement; et après l'avoir visitée une fois, l'on aime à y revenir.

Pénétrons de nouveau dans les lignes de ce camp naguère si redoutable, et qui n'offre plus que quelques ruines. Approchons de ce bassin devenu désert, sur les bords duquel gisent quelques membrures éparses de petits vaisseaux. Voilà tout ce qui reste de cette formidable entre-

prise, qui même alors rencontra tant d'incrédules et de railleurs. Est-il donc vrai que la descente projetée présentât une impossibilité si évidente, qu'il ne fût pas raisonnable d'y croire? En Angleterre on traitait cette question plus sérieusement. Les bruits les plus sinistres s'y succédaient sans interruption. La Banque était gênée dans ses mouvemens. Les manufactures languissaient. Une sorte de discrédit se manifestait au dedans et au dehors. En Hollande, en Belgique, les lettres de Londres annonçaient les plus vives alarmes; et le gouvernement anglais les partageait. Sans cela, pourquoi eût-il organisé tant de moyens de résistance? on n'osait plus dire avec Campbell :

> Britannia needs no bulwark,
> No towers along the steep;
> Her march is over the mountain waves,
> Her home is on the deep[1].

De Brighton aux dunes, toute la côte était fortifiée. Les batteries s'y touchaient presque, et se croisaient dans toutes les directions. Derrière ces remparts menaçans, les hommes en état de

[1] Au long de son rivage escarpé, la Grande-Bretagne n'a besoin ni de boulevarts ni de forteresses : c'est au sommet des vagues qu'elle triomphe, et les mers sont sa patrie.

porter les armes apprenaient à les manier, et se disposaient à repousser vaillamment l'invasion. Jamais la marine anglaise n'avait montré plus d'activité, ni exercé une telle surveillance. La Manche était couverte de ses vaisseaux ; elle bloquait étroitement nos ports ; et chaque jour quelque tentative était faite pour contrarier nos plans de campagne. Sir Sidney-Smith n'essaya-t-il pas vainement d'empêcher la jonction de la flottille d'Ostende avec celle de Flessingue composée de cinquante-neuf voiles [1] ? Il montait la frégate l'*Antélope*, et commandait quelques sloops de guerre. On a prétendu que la marée descendante le força de gagner le large ; mais, après un vif engagement, il avait perdu sans succès cinquante hommes tués ou blessés. La canonnade hors de portée du capitaine Owen, sur l'escadrille de Boulogne, n'avait non plus servi à rien [2]. A la même époque, le bombardement du Hâvre par le capitaine Ollivier, se réduisit à l'explosion de quelques bombes dans la ville. Tant d'apprêts et de tentatives inutiles, loin de calmer l'alarme du pays, ne faisaient

[1] 16 mai 1805.

[2] Août 1805,

que l'augmenter. Toutes les têtes fermentaient. Chacun rêvait aux moyens de détruire Boulogne, et ses péniches et ses canonnières tant dédaignées. Les projets les plus absurdes comme les plus violens se succédaient, la plupart aussitôt abandonnés que conçus. Enfin il s'en présenta un dont le succès paraissait moins équivoque; et le ministère l'adopta. Il consistait à lancer des brûlots dans le port, et à profiter du désordre qu'ils causeraient, pour y introduire des espèces de petites barques en cuivre, de forme oblongue, chargées de matières inflammables, et disposées pour éclater dans un tems donné, à l'aide d'une horloge. Un homme porté par un radeau imperceptible et plongé dans l'eau jusqu'au menton, devait diriger ces machines infernales, et les accrocher au-dessous de la quille de nos vaisseaux. Puis, au milieu de l'incendie, lord Keith, chef de cette expédition, eût avec une escadre imposante consommé la ruine des armemens que nous avions faits. Le 2 octobre 1804, cent cinquante de nos chaloupes étaient mouillées dans la baie de Boulogne. L'amiral anglais jeta l'ancre à une lieue et demie nord-ouest du port, et tout fut préparé pour attaquer dans la nuit. La foule des curieux se

pressait sur les hauteurs des côtes d'Angleterre. Pitt lui-même et plusieurs de ses collègues s'étaient placés sur les remparts du château de Walmer, pour assister à cette scène d'une destruction ardemment souhaitée. A neuf heures un quart, un premier détachement de brûlots s'avance sous le feu de nos forts. La flottille s'ouvre pour leur donner passage; et telles furent la promptitude et l'habileté des manœuvres, qu'ils ne produisirent aucun effet. La première explosion eut lieu à dix heures et demie, sans atteindre ni les chaloupes ni les batteries. Plusieurs autres suivirent et ne causèrent pas plus de dommage. Vers quatre heures du matin, cet appareil terrible s'éloigna; et les espérances qu'on en avait conçues, s'évanouirent comme la fumée d'un feu d'artifice.

Ce n'était pas seulement à des plans incendiaires, que le gouvernement anglais abandonnait son salut. Tandis que des émissaires s'introduisaient furtivement en France, avec des desseins dont nos tribunaux firent justice, ses ambassadeurs, l'or à la main et la guerre dans l'ame, ne harcelaient-ils pas les puissances du continent, pour les pousser à rompre la paix qui serait devenue fatale à leur patrie? Les argumens

captieux de la diplomatie insulaire n'étaient-ils pas prodigués, pour démontrer que la cause de l'Angleterre était aussi celle de l'Europe? S'épargnait-on même les ressources de la corruption? L'Autriche céda la première, pour son malheur; ou plutôt elle se laissa prendre à l'appât des subsides : la couronne flétrie des Césars avait de plus ses humiliations à venger. Sans le vainqueur de Marengo et ses armées, les alliés de la France ne pouvaient rien. Il était facile de violer leur territoire, impunément peut-être, avant qu'ils pussent être secourus. La Bavière fut brusquement attaquée, pendant que Napoléon demandait encore des explications sur le rassemblement des troupes qui avaient commencé les hostilités. Lever le camp de Boulogne, faire volte-face; se mettre en marche, à pied, en chariot, en poste; recueillir en Alsace un matériel formé à la hâte, et courir à l'ennemi, furent l'ouvrage de quelques jours. Les premiers momens se passent en reconnaissances à peine disputées, en combats partiels, en manœuvres qui, éloignant le théâtre des batailles, le rapprochent de l'agresseur. Aussitôt des rencontres plus importantes amènent de plus grands résultats. Soult s'empare de Memmingen; l'archiduc

Ferdinand abandonne Ulm, qui tombe en notre pouvoir; le général Mack capitule; toutes les places qui protègent le chemin de Vienne sont enlevées; et nous entrons dans la capitale de l'Autriche. Tel fut le début prodigieux d'une campagne commencée à l'improviste[1], qui, dans l'espace de six semaines, planta nos aigles au sein de l'Autriche[2], et que la victoire d'Austerlitz couronna dix-sept jours après[3]. Jadis il n'en eût pas fallu autant, pour immortaliser un capitaine; et cependant ce n'est qu'un épisode de la vie trop courte de Napoléon.

Toutefois les Anglais respiraient. La terreur de nos armes qui les obsédait, ils l'avaient refoulée sur le continent. A la vérité, le sang autrichien réclamait le prix que l'on y avait mis : mais le commerce, l'industrie, et la domination des mers se prêtaient un appui mutuel; et rien n'était facile comme de réaliser des emprunts. Soit intérêt mercantile, soit esprit national, toutes les imaginations changeaient la dette publique en une mine inépuisable. C'eût été mé-

[1] 1er octobre 1805.
[2] 15 novembre 1805.
[3] 2 décembre 1805.

connaître l'utilité du crédit que d'en redouter l'abus. En dépit de son habileté financière, Pitt lui-même ne tenait aucun compte de ce danger; il ne soupçonnait pas que les leviers dont il se servait avec tant d'adresse pour soutenir la puissance de son pays, pussent plier un jour sous le fardeau dont il augmentait aveuglément le poids. Qu'importait à quel prix la sûreté du présent fût achetée? c'était à l'avenir, quand il viendrait, d'apporter avec lui ses conseils et ses ressources. Les revers si prompts et si terribles d'un allié soldé, pouvaient-ils entrer en balance avec la sécurité qui remplaçait l'épouvante générale? Comment en effet l'Angleterre n'eût-elle pas redouté la menace à laquelle elle venait d'échapper? Ses rivages ne sont point vierges de l'occupation étrangère. Sans parler des tems antérieurs au onzième siècle, ni des attaques plus ou moins heureusement effectuées contre l'Irlande et l'Écosse, sur quarante-six descentes tentées contre la Grande-Bretagne, depuis Guillaume-le-Conquérant [1] jusqu'à l'an VI de la république française [2], deux seulement furent

[1] 1066.
[2] 1797.

empêchées par la tempête, vingt-quatre occasionèrent dans le pays de plus ou moins grands ravages; douze autres disposèrent de la couronne, ou changèrent la dynastie régnante[1]; sept seulement n'eurent aucun succès.

Pourquoi la nôtre n'eût-elle pas réussi? Les mêmes circonstances qui l'eussent favorisée, nuisaient à tout système de défense. Une nuit obscure et un vent propice, suffisaient à la justice de notre cause qu'avaient embrassée le génie et la valeur. Il ne s'agissait point d'aller protéger des partis qui se disputaient le trône et que la présence de l'ennemi aurait pu réunir, ni de soutenir des usurpations, ni d'assouvir une vaine ardeur de pillage et de conquêtes, ainsi que nous le montre l'histoire de la plupart des invasions de la Grande-Bretagne. Nous n'avions pas non plus, comme Philippe II, à venger l'envahissement de quelque province de l'empire français, l'atteinte portée par la réforme à l'autorité de la cour de Rome, et l'assassinat d'une reine que les catholiques se promettaient d'inscrire dans leur martyrologe. Nos motifs étaient

[1] Voir la carte des descentes en Angleterre et les indications qu'elle donne.

plus nobles et plus sacrés aux yeux des nations. La politique la plus juste les approuvait. Après avoir pacifié le continent, ne convenait-il pas d'assurer la liberté des mers; de les ouvrir à notre industrie naissante, à notre commerce déjà florissant? Fallait-il laisser entretenir le foyer de discorde allumé par la guerre d'Amérique, et qui, depuis le commencement de notre révolution, n'avait cessé de lancer sur la France et sur l'Europe, les brandons de la guerre? Pour éviter de nouvelles coalitions, n'était-il pas opportun de tarir la source des trésors qui les soudoyaient? La France combattait pour la paix générale, pour son repos, pour sa prospérité, pour affranchir l'Inde comme elle avait affranchi l'Amérique septentrionale. L'heure de ses revers n'avait pas sonné; et la victoire ne l'eût point abandonnée dans l'accomplissement d'un si noble dessein.

Cette digression convient, en présence des lieux qui rappellent une époque si mémorable de nos annales. La route de Boulogne à Calais va nous y ramener encore. Avant d'arriver à Marquise, premier relais de la poste aux chevaux, portez vos regards vers l'occident. Le clocher qui paraît à travers les dunes, est celui

du petit ancrage de Vimereux, dont le bassin agrandi, revêtu de maçonnerie et adossé à une écluse de chasse, a reçu à la fois jusqu'à deux cents de nos chaloupes canonnières. Plus loin, au fond d'une anse et au pied d'un coteau qui l'abrite, est Ambleteuse, où Jacques II vint chercher un refuge, après avoir abusé de la patience de ses sujets qui ne voulurent plus de lui[1]. On n'en pouvait approcher soit par mer, soit par terre, à cause du débordement de la Selaque sur laquelle cette petite ville est située, et qui en avait ensablé les environs. Sa position l'associant aux opérations de la descente en Angleterre, elle eut part aux travaux qui s'exécutaient sur tout ce littoral. Le port fut nettoyé; l'on y joignit une écluse de chasse pour parer à la facilité des envasemens; et la rivière ramenée dans son lit, rendit à la culture les terres qu'elle inondait, et au pays la salubrité dont il jouit encore aujourd'hui.

La dernière station vers la côte est le Haut-Buisson, ferme isolée sur un coteau fort élevé. De cette hauteur on a la vue d'une grande étendue de mer. Dans le lointain, au nord,

[1] 2 janvier 1689.

pointent les flèches et les tours de Calais. Après avoir côtoyé un immense banc de galets, que l'on croit avoir été jeté là par la tempête, vous laissez la citadelle sur la gauche, et vous entrez enfin dans la ville. Au premier aspect, elle semble, comme Boulogne, appartenir à l'Angleterre. La devanture recherchée des boutiques, l'étalage de leur montre, les degrés lavés et sablés qui mènent au seuil de chaque maison; dans l'intérieur, les tapis volans, la propreté des ustensiles de ménage et des foyers, tout signale des habitudes étrangères à la Picardie. On parle d'ailleurs autant l'anglais que le français, ce qui ne contribue pas peu à augmenter l'illusion. Au centre, est une place à peu près régulière, sur laquelle donnent la maison commune et le beffroi. Des rues assez larges s'y rendent de tous les quartiers. L'une d'elles conduit à la mer par une porte de peu d'apparence. Le chenal est bordé de quais en maçonnerie, où abondent des bateaux de pêcheurs. Quelques navires de commerce y sont amarrés, et s'enfoncent, à la mer basse, dans une vase épaisse, huileuse, verdâtre et infecte. Sur une pierre monumentale, décorée de quelques ornemens d'architecture, on lit le nom de plusieurs ma-

rins qui se sont signalés en secourant des naufragés au péril de leur vie. Au-delà, dans une dalle du pavé, est incrustée une feuille de bronze en forme de semelle de soulier; elle désigne la place où Louis XVIII posa le pied, en revenant d'Hartwell pour remonter sur le trône de France : monument pitoyable et ridicule, d'une restauration trop semblable jusqu'à ce jour à celle des Stuarts, pour qu'il soit permis de douter de ses résultats, soit pour la nation française, soit pour la maison de Bourbon. Puis vient une longue jetée qui s'avance à près d'un quart de lieue dans le détroit. La promenade en est très-suivie. On y va respirer l'air de la mer; voir entrer dans le port et en sortir, les embarcations de toute espèce qui le fréquentent; et accompagner de ses vœux les vaisseaux qui se croisent dans la Manche.

Nous aurions été attendus à l'hôtel Quilliacq, que nous n'eussions pu être mieux accueillis. Cette auberge excellente n'a point la renommée et la vogue de celle de Dessin; mais on y jouit de plus de repos; on y est mieux servi; et la foule y viendra. Demain nous quitterons le continent. Grâce à l'application de la vapeur à la navigation, il n'est plus nécessaire d'attendre

le vent pour sortir du port. Je ne serai plus retenu pendant trois jours, sans pouvoir mettre à la voile, comme il m'arriva il y a douze ans. Désormais le départ est fixé invariablement pour chaque saison, selon le mouvement des marées; et nous savons que, douze heures après, nous aurons débarqué dans la capitale des trois royaumes.



DÉPART DE CALAIS. — LE PIC DE SHAKSPEARE.
DOUVRES. — WALMER. — DEAL. — SANDWICH. — ILE DE THANET.
RAMSGATE. — BROADSTAIRS. — MARGATE.
ILE DE SHEPPEY. — QUEENBOROUGH. — SHEERNESS.
EMBOUCHURE DE LA TAMISE. — SOUTHEND. — LEIGH. — TILBURY.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — GRAVESEND. — WOOLWICH. — GREENWICH.
SOUVENIRS HISTORIQUES.
DEPTFORD. — LE PORT DE LONDRES. — L'ALIEN-BILL.
LA DOUANE. — LONDRES. — Mme DES M***.

Londres, le 27 juin 1826.

Dès le point du jour, la cheminée du paquebot lançait dans les airs son épaisse fumée. Le tems était calme, l'air pur, et le ciel sans nuages. Une brise légère glissait à la surface de la mer, que le soleil levant a bientôt parsemée de lames couleur de feu. Les côtes d'Angleterre nous ont apparu à l'horizon, comme une ceinture blanche nuancée de pourpre et d'aurore. Quoiqu'il fût peu probable d'éprouver le mal de mer, nous n'avions négligé, ni la provision des sels, ni celle des citrons. Cinq heures sonnent; les passagers accourent. Des bancs peints en vert et vernis, de petits tabourets plians,

quelques autres siéges mobiles sont épars, soit à l'avant, soit à l'arrière du pont. Chacun se choisit une place, pendant que la manœuvre du départ se fait, et que les matelots détachent les amarres. Les ouvriers chargés d'entretenir le feu, les mécaniciens préposés à la surveillance de la pompe et de ses accessoires, sont à leur poste. Rien n'arrête plus le vaisseau. Au signal du capitaine, l'évent qui laissait échapper la vapeur ne siffle plus; les pistons agissent, les rouages s'engrènent, l'essieu tourne; et les roues, armées de leurs larges rames concentriques, fendent l'onde, la font bouillonner le long des bordages, la chassent loin de nous, et marquent notre passage par une longue traînée d'écume. Quel spectacle sublime, que cet empire de l'esprit humain, exercé avec tant de facilité, sur le plus terrible et le plus fougueux des élémens! Au mouvement souple, silencieux et régulier de cette puissance, qui pourrait se faire une idée de sa force? Docile à la volonté qui la guide, elle semble mesurer d'elle-même ses efforts, sur la résistance qui lui est opposée. A voir la rapidité de notre marche, soupçonnerait-on qu'un enfant puisse la suspendre ou la rétablir? Long-tems la conversation roule sur

ce miracle de l'invention humaine. Des heures entières s'écoulent à le contempler, sans que l'admiration qu'il inspire cesse de se manifester. On interroge curieusement ceux à qui le soin en est confié. Instruits des secrets de son organisation, ils les expliquent avec complaisance. Une sorte d'orgueil se mêle à leur démonstration. Ils sont presque glorieux de prêter leur intelligence à cet être qui respire, se meut, et semble pourvu d'une sorte d'instinct, par son assiduité à suivre l'impulsion qu'il se donne en quelque sorte à lui-même. De combien de sciences, d'arts et de métiers, le concours n'a-t-il pas été nécessaire, pour atteindre ce degré de perfection qui ne laisse presque rien à désirer? Honneur à la mémoire du célèbre Watt qui fit ce présent à la marine et à l'industrie!

Le nombre des passagers n'est pas considérable, et la plupart sont étrangers. Deux Français se rapprochent un moment de nous. L'un, plus jaloux de sa liberté que des plaisirs d'une causerie tranquille, ne tarde pas à s'éloigner. L'autre, officier supérieur et distingué de notre armée, reste et prend part à nos entretiens. Les mousses désignés pour soigner les malades, offrent à chacun leur secours et leurs services.

Une femme de chambre élégamment vêtue prodigue aux dames ses prévenances et ses attentions. Les chambres où l'on peut descendre pour se restaurer ou prendre du repos, sont meublées avec quelque luxe; et surtout il y règne une propreté exquise. Personne d'ailleurs n'est incommodé de la mer, ou de l'ébranlement continu que donne au tillac chaque coup de piston. Les regards se portent de tous côtés, et les lunettes d'approche se dirigent dans tous les sens, pour chercher à découvrir autre chose que le ciel, l'eau, et la découpure colorée du côté opposé à celui que nous venons de laisser, et que nous ne voyons déjà plus depuis long-tems.

Bientôt les villes du rivage oriental du comté de Kent commencent à se montrer moins confusément. Vers le sud, se dessine la cime escarpée du pic de Shakspeare. Au dessous, les tours et les murs qui semblent ne former qu'une masse sombre et irrégulière, appartiennent au château qui défend Douvres et ses approches. Les détails de celui de Walmer qui est moins éloigné de nous, sont plus distincts. J'ai déjà visité les villes qui vont successivement passer sous nos yeux. La première au nord, est Deal.

Elle a un port considérable et sûr, protégé par les batteries d'une forteresse. Quatre cents vaisseaux y peuvent tenir à la fois. C'est là que se rallient ceux de la Compagnie des Indes-Orientales. Elle en reçoit aussi un grand nombre appartenant à la marine marchande. Il s'y fait un commerce considérable de vivres propres pour les voyages de long cours; et soit en partant, soit au retour, on trouve dans la saison à s'y pourvoir de légumes frais.

Sandwich sur la Stour, l'ancienne Trutule, vient ensuite. Sa fondation remonte à la plus haute antiquité. La forteresse de Richborough, dont il existe quelques ruines à un quart de lieue de distance, passe pour avoir été bâtie par Jules-César. La flotte d'Agricola aborda à Sandwich, quand, poussée par des vents favorables, et sans avoir perdu ni un homme ni une galère, elle arriva d'Écosse où elle avait glorieusement secondé les succès des Romains contre les Bretons qui y étaient acculés. Édouard IV ferma cette ville de murs dont il reste quelques parties. Il fit construire aussi la porte qui conduit à la mer et que l'on nomme la Porte des Pêcheurs. Un vaisseau échoué à l'entrée du port depuis le commencement du quinzième

siècle, et la vase qu'y dépose journellement la rivière, ont beaucoup diminué son ancienne importance. Il ne sert presque plus qu'à un trafic de denrées de première nécessité pour les équipages. On attribue aussi sa décadence au peu de largeur et à la difficulté de ses communications, qui ne présentent aucun des avantages tant recherchés aujourd'hui par les populations les plus pauvres et les moins exigeantes.

Le rivage le plus prochain maintenant, est celui de l'île de Thanet. Cette île, séparée du continent de la Grande-Bretagne, au midi par la Stour et au nord par le Nethergang, a quatre lieues de long sur trois de large. Sa plage sablonneuse, ses chemins faciles, et le bon air qu'on y respire, attirent dans l'été la foule des oisifs et des malades qui fréquentent les bains de mer. Elle a trois villes principales dont chacune offre des agrémens particuliers. Deux sont situées au levant : Ramsgate et Broadstairs. L'autre regarde le nord; c'est Margate. On s'y rend de Londres, par des bateaux à vapeur qui vont et viennent sans cesse. Elles sont disposées pour procurer à ceux qui les visitent, tous les plaisirs qu'ils peuvent désirer : salles de festin, de bal et de lecture, appartemens nombreux et com-

modes, marchés bien approvisionnés. Puis, combien d'aventures, de rencontres agréables ou fâcheuses, d'amours de hasard qui finissent aussi promptement qu'elles ont commencé, et de fragiles amitiés dont la durée n'excède pas celle d'une saison! Ceux qui aiment le monde, et ne craignent pas les tempêtes dont le cap de North-Foreland est souvent témoin, préfèrent Ramsgate. Son port est magnifique. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Georges I[er] y fit de grands travaux. Une jetée en pierre, une plage abritée par des falaises pittoresques d'où l'on assiste à la navigation de la Manche et de la mer du Nord, et quelques ruines de camps attribués à Jules-César, se partagent les promeneurs. Quant aux baigneurs mélancoliques, amis de la solitude, ils la trouveront à Broadstairs; les jouissances y sont moins vives et les distractions plus tranquilles. On y peut maudire à loisir les désappointemens sans nombre, qui peut-être manquent encore moins à la vie d'un Anglais, qu'à celle d'un Français, et dont il se console certes plus rarement. C'est le rendez-vous de toutes les peines de cœur, d'ambition, de fortune. Lorsque, près de là, on ne s'accoste que pour s'exciter à la gaîté; ici, cha-

cun craint, par une question importune, de ramener des larmes ou d'arracher un soupir : ou si deux de ces rêveurs malades du spleen s'adressent la parole, c'est avec un accent de condoléance dont chacun éprouve le besoin, sans espoir d'en obtenir la plus faible consolation, le plus léger adoucissement à ses maux réels ou imaginaires.

Margate nous offrira une cohue non moins bruyante que celle de Ramsgate, aussi avide d'amusemens, mais d'un ordre social inférieur. Les individus dont elle se compose sont inconnus à la haute société. On se demande qui ils sont, sans que jamais personne se souvienne de les avoir rencontrés quelque part. Margate n'était jadis qu'un pauvre village de pêcheurs. Sa situation, à l'embouchure de la Tamise; la sûreté de son port fermé de murs, le voisinage de la capitale et la mode des bains de mer, y ont amené les affaires et les plaisirs. Aux négocians et aux marins qui y abondent pendant toute l'année, se joint, dans les beaux jours, une multitude de visiteurs qui en double presque la population. Voyez quelle forêt de mâts s'élève au-dessus des toits de ses maisons; à peine si l'on peut entrevoir la flèche de son église, à tra-

vers les flammes et les petits pavillons blancs, rouges, bleus, de mille nuances, que le vent agite et chasse dans la même direction.

Je ne remarquais pas que nous voguions vers le nord depuis quelques momens. La passe de la Tamise est plus rapprochée de la rive gauche que de la droite; et nous allons la chercher. Des bancs de sable encombrent presque l'autre moitié de son lit. L'éloignement ne nous empêche cependant pas de distinguer la baie de Whitstable, qui, avec la Medway, forme l'île de Sheppey. Cette île fut le rendez-vous et l'asile des Danois, dans toutes leurs entreprises contre la Grande-Bretagne. La première ville sur le rivage n'est presque peuplée que de pêcheurs. C'est elle qui approvisionne d'huîtres et de poisson, les marchés de Londres. Elle date du commencement du quatorzième siècle, et se nomme Queenborough; son nom signifie Bourg-la-Reine, et lui fut donné par Édouard III, qui la dédia à sa femme Philippa de Hainault, la même à laquelle, lors du siége de Calais, il accorda la grâce d'Eustache de Saint-Pierre et de ses généreux compagnons de dévouement. Il existe près de là, quelques restes de monumens érigés en mémoire de l'expulsion des Saxons et

des Danois; mais à la distance où nous sommes, il est impossible de les apercevoir.

Sheerness, capitale de l'île de Sheppey, est à l'embouchure même de la Medway. Des docks ou bassins immenses, et de vastes chantiers de construction en font une succursale du port de Chatham, l'un des arsenaux les plus considérables de la marine anglaise, placé dans l'intérieur des terres, sur le bord du même fleuve. Les fortifications dont on a muni cette ville, et les batteries qui la défendent, opposeraient un obstacle presque insurmontable à des tentatives d'invasion. Elle n'a rien de bien séduisant, exposée comme elle l'est aux vents de nord et de nord-ouest. L'île de Sheppey n'offre non plus aucun site remarquable; et les nombreux troupeaux qu'elle nourrit, signalent plus l'excellence de ses prairies, qu'ils n'ornent et n'égayent le paysage. Les travaux de la marine, l'activité du commerce; le passage continuel des vaisseaux qui entrent dans la baie ou qui en sortent, qui partent ou arrivent; ceux que l'on construit ou que l'on radoube, augmentent sa richesse et suffisent pour en rendre le séjour fort récréatif: on conçoit en effet qu'en présence de ce spectacle maritime, on ne désire point l'aspect

des beautés de la nature, et que leur absence se fasse peu sentir.

Nous-mêmes, tandis que nous poursuivons notre voyage, favorisés par un soleil brillant qui permet de n'omettre aucun des détails du rivage, nous ne pouvons nous défendre d'une sorte d'émotion, en voyant ce concours de navires et de barques de toutes les grandeurs et de toutes les formes, à l'ancre ou voguant à l'aide des voiles ou de la rame; ces bateaux à vapeur qui viennent de la mer, dans différentes directions, et qui se croisent avec le nôtre; cette population de matelots enfin, sillonnant le fleuve superbe qui mène à toutes les parties du monde, et sur lequel passent incessamment des richesses incalculables.

Voici que nous longeons la côte du comté d'Essex, opposée à celle du comté de Kent. La ville en vue de laquelle nous sommes, est celle de Southend. C'est la première sur la rive gauche de la Tamise, à son embouchure. On s'y rend, comme dans l'île de Thanet, pour prendre les bains de mer. Indépendamment des lieux d'assemblée et de plaisir qui s'y sont multipliés, les bois environnans offrent des promenades charmantes. La campagne abonde en aspects

romantiques, produits par les inégalités du sol. Un édifice considérable et d'une architecture ornée, occupe la hauteur la plus proche des dunes. Les baigneurs y vont jouir des sites du pays, et des scènes de navigation de la Tamise, qui varient à l'infini et ne s'interrompent jamais. Les restes du château de Hadley ne sont pas éloignés, et peuvent devenir le but d'une excursion agréable. Ses tours isolées, qui ne se lient que par des débris enfouis à moitié sous l'herbe; leurs créneaux usés, leurs embrasures vides; le sol hérissé de ronces et de plantes sauvages; les corneilles, les chouettes et les oiseaux de mer qui volent à l'entour, comme un nuage chassé par les autans; leurs cris funèbres et le voisinage des tempêtes, donnent à cette portion du rivage, une teinte sombre qui touche l'ame, lui plaît, et la porte à méditer sur les ravages du tems et le caractère sublime dont ses ruines sont empreintes.

Près de là, vers Leigh, finit la juridiction de la cité de Londres. La limite en est indiquée par un pilier carré, terminé en pointe de diamant, et élevé sur un piédestal grossier que supporte un socle de pierres brutes en saillie. Dans le haut du pilier, un écu divisé par une croix

grecque, est sculpté en relief. Au-dessous on lit le millésime 1215. Ce monument se nomme Crow-Stone [1].

Après avoir dépassé Leigh dont le clocher, bâti sur une éminence, domine au loin la contrée, les deux rives de la Tamise se rapprochent; et la rapidité du courant augmente en proportion de son encaissement. Voici, à droite, le fort de Tilbury. Henri VIII le construisit pour couvrir l'entrée du fleuve. Les fortifications en ont été régularisées depuis. Ses batteries comptent cent six canons de vingt-deux à quarante-huit livres de balles. Les bastions et les courtines en ont aussi, mais d'un moindre calibre. La porte d'entrée est plus ornée qu'il ne convient à une semblable destination. Elle est flanquée de quatre colonnes ioniques et surmontée d'un entablement assez riche. Au-dessus s'élève une décoration analogue, terminée par un fronton arrondi, dont les armes d'Angleterre occupent le centre. A l'époque du fameux armement de Philippe II, Élisabeth avait logé dans ce fort et aux environs, un corps de vingt-deux mille fantassins et de mille cavaliers, dont elle donna le

[1] Pierre des corneilles.



commandement au comte de Leicester. La nation la secondait dans les efforts qu'elle faisait pour repousser l'ennemi: et sans doute cette ardeur guerrière ne lui laissait rien à désirer, puisque le zèle pour sa défense était général. Néanmoins soit qu'elle éprouvât le besoin de déployer l'énergie de son ame, qu'elle voulût électriser les esprits par l'exemple de son dévouement, ou qu'elle cédât en secret à un sentiment moins politique et plus tendre, tout à coup on la vit arriver au camp. Elle était à cheval. Les soldats prirent les armes. Elle en parcourut les lignes. Le courage et la joie brillaient dans ses regards. « N'oubliez pas, s'écriait-elle, ce que vous devez à notre pays, et à notre religion. Je ne suis qu'une femme, mais je vous guiderai moi-même au combat; et je mourrai plutôt que de survivre à la ruine et à l'esclavage de mon peuple. » Qu'on juge de l'enthousiasme que produisit cette courte allocution! Le Dieu des orages se chargea de la couronner.

Vis-à-vis du fort de Tilbury, est Gravesend. Les vaisseaux qui entrent dans la Tamise, sont obligés de s'y arrêter pour subir les perquisitions de la douane, et en remplir les formalités. Ceux qui sortent, y prennent des pilotes qui les gui-

dent à travers les passes du bas de la rivière. Ce port est considéré comme l'extrême limite de celui de Londres. Nos vaisseaux le visitèrent à la fin du quatorzième siècle et y portèrent le fer et le feu, malgré les précautions que Richard II avait prises pour le préserver. A titre d'indemnité, ses habitans obtinrent le privilége exclusif de conduire les voyageurs qui se rendaient à Londres par eau. Plusieurs rois le confirmèrent; et dans la dixième année de son règne, Élisabeth, en le renouvelant, y ajouta d'autres droits honorifiques. La ville suit la pente du coteau sur lequel elle est bâtie. Les lignes heureusement assorties de l'horizon, sont interrompues par un moulin à vent, dont les ailes se dessinent dans le ciel. De tous côtés s'étendent de vastes champs de plantes potagères. La plus grande partie de ces végétaux sert à l'approvisionnement des marins; le reste est vendu dans les marchés de la capitale, avec les turbots apportés par les pêcheurs hollandais.

Négligeons les petits hâvres, les villages et les hameaux épars sur les deux rives qu'une illusion d'optique entraîne derrière nous. La célérité de notre marche nous permet peu de les examiner avec attention. N'omettons pas toutefois les

docks de la Compagnie des Indes-Orientales ; ni ceux de la Compagnie des Indes-Occidentales, qui unissent par un canal, Blackwall à Limehouse, et séparent, du bourg de Poplar, l'île des Chiens toute verdoyante de gras pâturages. Étant à Londres, nous aurons occasion de visiter ces établissemens d'un commerce, naguère le monopole du Royaume-Uni, et partagé aujourd'hui par l'Amérique septentrionale dont les hautes destinées sont loin d'être accomplies. Nous irons admirer leurs rivières et leurs ports factices, leurs larges quais, les grues dont ils sont garnis, et les hangars et les entrepôts destinés à débarrasser le cours de la Tamise, à éviter l'encombrement de ses bords, et à rendre plus faciles le chargement et le déchargement des marchandises qui y affluent de toutes les mers.

Une tour apparaît à quelque distance, sur la rive droite : c'est celle de l'église de Woolwich qui fut bâtie sous le règne de la reine Anne. Là, sur l'emplacement d'un petit bourg de pêcheurs, sujet à de fréquentes inondations, s'est élevé l'un des plus puissans arsenaux de marine, accompagné de toutes ses dépendances. Il renferme tous les ateliers propres à la con-

struction et à l'armement des vaisseaux de haut-bord, des cales, des magasins, un parc d'artillerie de douze cents pieds de long. Les façades régulières des édifices et leurs toitures se déroulent à perte de vue. Au dedans et au dehors, circule ou travaille une population nombreuse d'ouvriers. Ouvert aux courans des marées, et alternativement lavé par le flux et le reflux qui donnent aux eaux une impulsion rapide, le port offre en tout tems un mouillage commode. En avant, des pontons immobiles servent de prisons. Qui pourrait retracer cet ensemble imposant de la force et de la sécurité d'une nation qui s'est arrogé le sceptre des mers? Il parle encore plus vivement à l'imagination, que les yeux n'en sont surpris, émerveillés. Ces vaisseaux à l'ancre et dans des positions diverses; d'autres se disposant à partir et commençant à se mouvoir; d'autres à moitié inclinés présentant le flanc aux charpentiers et aux calfats; d'autres enfin sur le chantier et plus ou moins avancés; les accens plaintifs et monotones des matelots, pour exciter leurs efforts communs et régler leurs mouvemens; le sifflet des maîtres d'équipage; le retentissement des marteaux; la flamme du goudron qui dore par moment les

anneaux de sa pesante fumée, et les émanations salutaires qu'il répand; ce spectacle animé, ce bruit, cet attirail de guerre et de commerce; tous ces arts qui s'unissent pour triompher des océans, pour défendre et enrichir le pays; cette odeur enfin de mer et d'étoupe, ne vous font-ils pas, comme à moi, éprouver des sensations jusque-là ignorées? Mais évitons de nous y livrer trop long-tems. Il se pourrait que quelque nom français écrit sur la proue de ces citadelles mobiles, frappât nos regards. Alors quelles douloureuses pensées viendraient nous assaillir! car nous avons bien des pertes de ce genre à déplorer; et depuis longues années, nos représailles n'ont pas été heureuses.

Parmi les vaisseaux construits à Woolwich, je ne saurais oublier *le Nelson*, qui fut mis à l'eau le 4 juillet 1814. J'étais à Londres à cette époque. Il faisait un tems superbe. La foule m'entraîna. De ma part, ce ne fut ni vaine curiosité, ni certes hommage rendu à la mémoire d'un de nos ennemis les plus favorisés par la victoire : je voulus juger des formes adoptées par les constructeurs de la marine anglaise, et comparer avec les nôtres, les procédés qu'ils employaient pour le lancement. La route fut

bientôt encombrée de voitures et de piétons. Une multitude de yachts, de chaloupes, de canots, de bateaux peints de mille couleurs, luttaient ensemble de vitesse sur la Tamise. En arrivant, les curieux cherchaient à se placer. Bientôt les amphithéâtres dressés aux deux côtés du lieu de la scène se remplirent. Les hauteurs prochaines et le faîte des maisons se couvrirent d'hommes, de femmes, d'enfans de toutes les classes. Il n'y eut pas une pile de madriers, pas une échelle qui ne menaçât de crouler sous le poids de ceux qui s'en étaient emparés. Quelques-uns plus hardis ou plus adroits s'étaient glissés jusque dans l'enceinte même de la cale. D'un autre côté, les eaux du fleuve avaient entièrement disparu, cachées par les innombrables embarcations qui flottaient à sa surface, et dont le mouvement continuel variait les groupes à l'infini. Un ponton mouillé en avant du port et rempli de spectateurs, répandait de la variété sur ce beau tableau de marine, et en faisait ressortir les effets. On attendait le signal avec une impatience extrême ; car il semble que ce sentiment s'excite par le nombre de ceux qui le partagent. Dans cet instant, une frégate qui descendait à la mer, s'est avancée à pleines

voiles. Sa marche calme et noble au milieu des bateaux qui se hâtaient de lui faire place, a fixé un moment l'attention générale. Le vide qu'elle avait laissé s'était à peine comblé, que l'ordre d'ôter les dernières accores a été donné ; et le silence le plus profond a régné, tandis que le vaisseau s'ébranlait sur son lit. Au premier mouvement qu'il a fait, chacun s'est levé spontanément comme pour le suivre. De bruyantes acclamations ont retenti de toutes parts. Il glissait avec majesté : tout-à-coup il s'est arrêté. D'incertitude et d'anxiété, chacun s'est tu. L'obstacle qui le retenait a été promptement vaincu ; mais sa direction n'étant plus exactement la même, on a vu qu'il irait heurter le ponton stationné à sa gauche. Alors l'inquiétude la plus vive s'est manifestée. Heureusement le courant l'ayant fait un peu dériver, il a seulement effleuré la proue du ponton. Mais la secousse a été assez forte, pour qu'une femme, qui se trouvait le long du bord, soit tombée au-dessous dans un canot, sans toutefois se blesser grièvement. La joie que ce double accident avait interrompue, a recommencé à éclater, quand on a vu *le Nelson* voguer, pavoisé de plusieurs drapeaux, et prendre rang dans la

rade. Le désordre qui s'est mis ensuite parmi la foule qui retournait à la ville, n'était pas moins surprenant et moins digne d'observation. Pour moi, je m'étonnais que cette opération du lancement eût éprouvé quelque difficulté en Angleterre, lorsqu'en France elle n'en rencontre presque jamais aucune. Il paraît à la vérité que les ingénieurs anglais n'adaptent pas à leurs vaisseaux en chantier, ce que l'on nomme un *ber*, précaution dont on usa pour la première fois à Anvers, si je ne me trompe. Le *ber* est une fausse carcasse d'une hauteur déterminée, qui embrassant la carène dans sa partie inférieure, et ne la quittant qu'au moment où l'eau atteint la ligne de flottaison, préserve la quille et les membrures, des efforts de la pesanteur et des dangers du frottement. Considérant ensuite la coupe du *Nelson*, la forme un peu trop renflée de son avant et les courbes presque circulaires de son arrière, il m'a semblé qu'il était matériel, qu'il ne serait jamais bon voilier, et qu'il ne joignait pas à la solidité, l'élégance et la grâce qui distinguent les dessins de l'école française.

Reprenons le cours de notre navigation. Détournons-nous des fourches patibulaires plantées sur la grève, auxquelles sont suspendus

des squelettes de pirates qui flottent au gré du vent. Voici Greenwich. Quel admirable tableau d'architecture, de paysage et de marine! Près du fleuve, deux pavillons séparés par une grande place au milieu de laquelle s'élève une statue de Georges Ier, déploient leurs lignes élégantes d'ornemens corinthiens. En arrière, deux autres édifices d'ordre dorique et plus rapprochés l'un de l'autre, prolongent la perspective. L'angle antérieur de chacun d'eux est surmonté d'une coupole portée par un double rang de colonnes d'ordre composite. Plus loin, dans le centre, et comme pour arrêter la vue, se présente l'observatoire qui a emprunté son nom de l'astronome célèbre Flamsteed, et où les Anglais placent le méridien de leurs supputations géographiques et astronomiques. Tous ces monumens, qui de loin semblent ne former qu'un tout, se détachent sous les arbres séculaires du parc auquel ils sont adossés. En s'éloignant, les divers plans des coteaux augmentent l'étendue, varient les aspects; et les regards du voyageur ramenés vers le fleuve, embrassent d'un côté les masses imposantes des bois d'Epping, tandis que de l'autre ils vont se perdre à travers les mâts innombrables et de toutes les hauteurs,

qui se pressent, et finissent par se confondre pour ainsi dire, à deux lieues de là, au milieu même de Londres.

Le port de Greenwich fut toujours un mouillage excellent. Son nom vient du saxon, et signifie *forêt verdoyante*. Plusieurs époques mémorables de l'histoire d'Angleterre se lient à ce rivage. Sous le règne d'Éthelbert, roi de Kent, la flotte des Danois y séjourna, pendant que leur armée campait sur la colline prochaine, qui se nomme maintenant Blackheath. Henri VIII, Édouard VI, la bigote Marie, comme disent les historiens anglais, et la glorieuse Élisabeth y sont nés. Mais il n'eut pas toujours la destination à laquelle il est consacré. Au commencement du quinzième siècle, Henri V s'en appropria le territoire au préjudice d'un prieuré étranger dont il faisait partie. Ce n'était alors qu'une anse misérable habitée par des pêcheurs. La demeure royale dont Henri VI y avait jeté les fondemens, fut successivement agrandie par Édouard IV et Henri VII. Le seizième siècle ne contribua pas moins à son embellissement. Pour l'orner, rien ne coûta à Henri VIII, qui la nommait sa maison de plaisance. Il y donnait des tournois, des banquets; et plusieurs chevaliers

y reçurent de lui l'ordre de la Jarretière. Élisabeth y fit des changemens, des additions, et renouvela, dans ses appartemens et ses jardins, les mêmes fêtes qu'on avait vues du tems de son père. Plus tard, ce fut encore la résidence favorite de Jacques Ier. Comme lui, Charles Ier se plaisait à l'habiter, lorsque la révolution vint l'arracher aux ombrages de cette campagne, pour le traîner à l'échafaud. Alors elle subit le sort de toutes les autres propriétés royales. L'état s'en empara, et en négligea l'entretien. En montant sur le trône, Charles II, n'y ayant trouvé que des ruines, entreprit de construire un nouveau palais; mais il n'eut le tems que d'en achever une aile, et de planter sur d'autres dessins le parc au milieu duquel il bâtit l'observatoire que l'on voit maintenant.

Il était réservé à Guillaume et à Marie de vouer ces beaux lieux à la reconnaissance publique. Ce fut sous ce règne fécond en établissemens utiles, que Greenwich devint, par une munificence digne des rois, l'asile des invalides de la marine, des veuves des matelots morts au service, et de leurs orphelins. Christ. Wren termina la partie méridionale commencée sous Charles II. Les pavillons situés au nord furent

bâtis par Inigo Jones, autre architecte célèbre. Puis James Stuart, intendant de cet hôpital et auteur des Antiquités d'Athènes, y ajouta une chapelle, une infirmerie qu'il eut la précaution d'isoler, et une école accompagnée d'un portique couvert sous lequel deux cents enfans peuvent se livrer à la fois aux plaisirs de leur âge. Aujourd'hui deux mille marins échappés aux tempêtes et aux combats, cent quarante enfans, et le nombre de femmes nécessaire pour soigner ces fils adoptifs de la nation, sont dispersés dans ces somptueux édifices. On en reconnaît les vieux pensionnaires à leur habit bleu complet; à leur chapeau rond, bordé d'un petit galon jaune; surtout à leur teint hâlé par la mer, et à leur contenance guerrière tempérée par l'habitude de la subordination. La terrasse qui borde le fleuve leur sert de promenade. C'est là qu'ils viennent assister aux scènes de départ et d'arrivée, qui jadis faisaient battre leur cœur d'espérance et de joie. Ils s'associent au bonheur de ceux qui reviennent. Leurs entretiens roulent sur les chances de ceux qui vont affronter les tempêtes. Mutuellement ils se rappellent leurs succès, leurs revers. Les vieux contes des loisirs de l'entrepont doivent se répé-

ter souvent. Mais leurs jouissances ne se bornent point à ramener le souvenir des années orageuses de leur vie. Il s'y mêle aussi de doux sentimens. La vue des enfans qui fourmillent autour d'eux et s'instruisent au métier de la mer, les intéresse. Dans le nombre, ils cherchent ceux des braves qui sont tombés à leurs côtés, et les caressent en mémoire d'une fraternité d'armes rompue glorieusement. Il leur arrive quelquefois de les visiter dans leurs dortoirs dont les lits sont des hamacs, comme pour s'assurer qu'aucun soin ne leur manque : ou bien ils jugent en connaisseurs de leur adresse dans les exercices maritimes. Puis, entourant l'arène de leurs jeux, ils s'égayent de l'emportement avec lequel cet âge folâtre s'y livre. Puissent les douceurs de cette hospitalité nationale, les consoler des violences de la presse qui les ont réduits à la solliciter ! Ce fut aussi une grande et noble pensée, que d'établir sur le chemin de tous les hommes de mer, cet hospice réservé à leurs blessures ou à leur vieillesse. Là, des jours paisibles les attendent. Mais ce bien-être ne les tente pas encore. La fortune avec tous ses hasards embellis par une longue espérance, les flatte de ses brillantes illusions. Ils comptent re-

voir la patrie, riches ou couronnés de lauriers; et Greenwich, dans tout l'éclat de sa magnificence, avec tous les charmes de son repos, ne présente à leur imagination, que l'idée d'une contrainte qui leur répugne et d'une charité qui les humilie.

Lorsqu'on rapporta en Angleterre le corps de Nelson, l'enthousiasme qu'inspirait cet amiral ne connaissait aucune borne. Nul n'avait oublié la bataille d'Aboukir qui nous coûta si cher, et où l'héroïsme impétueux des marins français méritait un meilleur sort. La rupture de la capitulation napolitaine et les massacres qui s'ensuivirent, avaient laissé peu de traces dans la mémoire de la nation. On n'avait pas cessé de s'enorgueillir du bombardement honteux de Copenhague, qui conserve, dans le vocabulaire des historiens anglais, le nom de combat contre les Danois. L'inutile recherche de l'escadre qui convoya notre expédition aux Antilles, passait pour une suite de marches habiles et intrépides. Enfin Londres et ses trois royaumes jouissaient avec orgueil du triomphe de Trafalgar. La gloire de Wellington n'était pas née alors, et il n'entrait point en partage des couronnes données par le Parlement. Toutes étaient tressées pour couvrir

le cercueil du vainqueur de l'Océan et de la Méditerranée. La pompe funèbre qui lui fut décernée n'avait pas eu d'exemple. Le char sur lequel on plaça ses restes, était une grande chaloupe montée sur des roues, tendue de velours noir, ornée de rideaux et de draperies de la même étoffe, et surmontée de hauts panaches en plumes noires. Des faisceaux d'armes, des lettres initiales en or, quelques branches de cyprès et de lauriers, adoucissaient l'aspect lugubre de ce catafalque mobile, qui, après la cérémonie, fut déposé dans la salle du conseil de l'hôpital de Greenwich. C'est là que je l'ai vu, parmi des portraits d'hommes célèbres dans l'administration et la marine de l'Angleterre, et entre des tableaux allégoriques des quatre parties du monde. Un invalide m'en expliquait les détails. Il s'épuisait en discours exagérés qui satisfaisaient d'autant moins son admiration que je ne m'y associais guère, car je suis jaloux de la gloire qui n'appartient pas à la France, bien qu'elle serve à rehausser celle de nos armes. Quelques-uns de ses camarades qui nous avaient suivis, se récriaient de même, et renchérissaient sur le panégyrique à moitié burlesque qu'il débitait devant moi. Je me hâtai d'attirer les regards

de ces matelots, sur les images de ceux qui avaient acquis de l'illustration et des richesses, dans la carrière où ils n'avaient trouvé que l'obscurité et la misère; sur les contrées lointaines dont les habitans, les costumes et les fruits leur étaient connus. Oubliant aussitôt leur héros, ils s'abandonnèrent aux sentimens que j'excitais en eux. Les regrets d'une émulation trompée, d'un dévouement si peu récompensé, d'une jeunesse usée au sein des plus rudes travaux, s'exhalèrent dans un langage naïf, touchant et pourtant énergique, qui m'inspira un plus vif intérêt, que le vain appareil de ce simulacre d'un deuil de parade. . .

Deptford est la dernière ville septentrionale du comté de Kent sur la Tamise. Elle n'est séparée de Greenwich que par la petite rivière de Ravensbourn. Sa position en a fait naturellement un lieu de construction, d'approvisionnement et d'armement de la marine. Le dock royal creusé et bâti par Henri VIII, est une de ses plus grandes curiosités. Les ateliers qui concourent à remplir la principale destination de ce port, y ont réuni une population considérable, qu'augmentent journellement les ouvriers attirés par les diverses manufactures dont le

voisinage de Londres a déterminé la création.

Désormais le fleuve coule entre deux nouveaux comtés. Sa rive gauche baigne celui de Middlesex, et la droite celui de Surrey. Les deux lieues que l'on compte de Greenwich à Londres, ne composent, à vrai dire, qu'un des faubourgs de cette dernière ville, partagé en paroisses de noms différens. Les habitations particulières, qui, avant d'arriver à Woolwich, étaient séparées par des prés marécageux, se suivent maintenant sans interruption. On est surpris de leur simplicité gracieuse, de leur extérieur propre et arrangé, de toutes les industries qu'on y exerce, et de la foule qui s'écoule devant elles. A gauche sont les docks du roi et du commerce qui remplissent une partie de l'espace compris entre Deptford et Rotherhithe; à droite, on longe le rivage occidental de l'île des Chiens. Mais ces maisons charmantes, ces quais couverts de marchandises, ce concours d'un peuple occupé, ne produisent point sur l'étranger qui arrive, une aussi vive impression que la vue de la quantité innombrable de vaisseaux de toutes les formes et de toutes les nations, de yachts, de barques, de chaloupes, de simples bateaux et de fragiles batelets de plaisir ou de passage,

qui permettent à peine d'entrevoir les eaux qui les portent. Quelle surprenante activité ! Comment se glisser, sans essuyer aucune avarie, entre ces rangs si serrés, parmi ces câbles tendus, ces amarres que l'on détache, ces longues rames qui passent rapidement le long du bord? Avec quelle adresse et quelle intelligence, chacun cherche à éviter celui qui l'approche! Notre capitaine, debout sur le toit qui couvre une de nos roues, suspend ou continue notre marche, selon qu'on nous laisse un peu d'espace ou que nous devons en accorder nous-mêmes. Combien la docilité du mécanisme qui nous conduit est admirable! Le cheval le mieux dressé ne serait pas plus docile à la main d'un habile écuyer, que ne l'est notre paquebot au moindre signe de celui qui le dirige. Un geste, un coup d'œil imperceptible suffisent pour nous donner le repos ou le mouvement, et souvent plusieurs fois dans la même minute. Nous avançons pourtant. Voici au nord, le canal qui mène au dock de Londres, et ensuite les murs élevés de la Tour, armés de créneaux et surmontés de quatre tourelles dont chacune marque un des angles de cette forteresse. C'est un peu plus loin que nous devons descendre, au pied du bureau de

la douane. Ne craignez pas que je vous retienne à examiner cet édifice qui d'ailleurs n'a rien de remarquable. Vous n'avez sûrement pas moins d'empressement que je n'en ai, de voir la fin de ce voyage. Hélas! que nous en sommes loin encore! Une populace avide et des lois rigoureuses attendent ici le curieux, qui a quitté les aises du logis pour visiter la capitale de l'empire britannique. Il n'est plus le maître ni de son bagage ni de sa personne. La foule des porteurs et des bateliers l'assiége. N'eût-il qu'une modeste valise, ils se mettront deux pour la porter, au risque de la déchirer en se la disputant. Sous prétexte de vous aider à descendre dans leur canot, ils vous exposent cent fois à vous noyer : et pour leur salaire, quels cris, que d'injures, que de querelles, quelle exigence, quel prix ils y mettent! et quel brutal empressement à se saisir de l'argent dans la main même qui le leur distribue!

Échappé enfin à cette bagarre, vous tombez au pouvoir des agens de la police et du fisc. Le bruit a cessé : c'est une petite scène d'inquisition qui s'ouvre : l'exécution de l'alien-bill commence. Cette loi est sévère. Elle oblige tout étranger à ne point toucher le sol anglais, avant

d'avoir été déclaré par celui qui l'a amené; à rendre ensuite un compte détaillé de ce qu'il est, de ce qu'il fait, du lieu d'où il vient, de celui où il va, et du motif de son arrivée; puis à se munir, selon le but qu'il se propose, d'un permis de résider ou de voyager. Personne ne le recevra, qu'il n'ait justifié de l'accomplissement de ces formalités. Il lui est en outre interdit de dépasser la limite de l'autorisation qu'il a obtenue, ou de se rembarquer sans une patente spéciale. La peine infligée au réfractaire, est, selon la gravité des circonstances, un an de prison, ou la déportation pour sept ans dans tel lieu qu'il plaira soit à Sa Majesté Britannique soit à son conseil privé, et la mort s'il a rompu son ban. En cas de contravention, celui qui l'aurait logé, comme celui qui l'aurait introduit, encourt une amende de cinquante livres sterling; et elle s'élève jusqu'à cinq cents livres pour le marin qui l'aurait pris à son bord. Les sommes provenant de ces jugemens sont divisées par portions égales, entre le dénonciateur et les pauvres; c'est-à-dire qu'on les emploie à encourager le vice le plus honteux de la civilisation, et à diminuer le poids du paupérisme qui promet de ruiner le pays.

L'histoire de cette loi n'est pas sans intérêt. La proposition qui en fut faite à la Chambre des Communes remonte à une époque funeste[1]. La France était en proie aux fureurs de la démagogie. Partout s'insinuait la propagande d'une liberté farouche. Tous les fondemens de la société s'ébranlaient. Il était permis d'opposer à un si grand danger, des mesures rigoureuses qui pussent le détourner. Néanmoins les devoirs de l'hospitalité, le respect des droits de l'homme, toutes les vertus d'un peuple vieilli sous l'empire d'une constitution libérale, prévalurent. Le Parlement se confia au patriotisme de la nation, à l'empire des lois, et à la valeur des soldats de terre et de mer, dont on se contenta d'augmenter le nombre.

Pendant plusieurs années, cette résolution magnanime et patriotique se maintint. Vainement les ministres anglais renouvelaient leurs instances, à chaque nouvelle session. Sans cesse ils étaient repoussés. On leur répondait que l'exemple des excès révolutionnaires ne pouvait qu'inspirer à un peuple éclairé, le plus grand amour de l'ordre, et lui faire mieux apprécier les avan-

[1] 1793.

tages d'une monarchie tempérée. Durant le régime directorial, ces argumens acquirent plus de force, puisque le mépris des Français eux-mêmes ne pouvait tarder à faire justice de cette institution fragile. Mais une menace d'invasion éclata[1]. Aussitôt toutes les idées changèrent ; tous les partis se réunirent. Ni le courage des armées, ni la situation topographique du royaume, ni l'esprit public de la vieille Angleterre, ne donnèrent assez de sécurité. Reproduit dans ce moment d'effroi, l'alien-bill passa. On se contenta de borner sa durée à un tems déterminé. Depuis, à chaque expiration du terme presorit, il fut prorogé, sauf quelques modifications. Bientôt il ne s'agit plus seulement de se soustraire à des craintes frivoles, à un vain prosélytisme. La France gouvernée par des consuls sortait de l'anarchie. Elle était libre, puissante, glorieuse. La terreur de ses armes était répandue sur tout le continent. L'ardeur de ses entreprises, développée, secondée par le génie de Napoléon, ne tendait à rien moins qu'à la domination de l'Europe. Était-ce le tems de se relâcher d'une surveillance active, minu-

[1] 1798.

tieuse? Non sans doute; et si les précautions du gouvernement anglais contre un ennemi si redoutable, se fussent renfermées dans une sorte de légalité, l'histoire n'aurait aucun reproche à lui faire : tandis qu'elle dira combien d'intrigues honteuses, de basses menées et de tentatives criminelles sa haine lui suggéra. Enfin la restauration, de déplorable mémoire, nous rendit les Bourbons. Le prince de Galles, maintenant Georges IV, se vantait d'en être l'auteur; et le chef de notre dynastie l'avait reconnu. Il était permis d'espérer que les rigueurs auxquelles nous avions servi de prétexte cesseraient. Cette attente ne se réalisa point. La loi des étrangers renouvelée en 1815 pour un an, le fut pour deux ans en 1816, et continua ainsi d'être en vigueur.

Cherchons donc à la prolongation de son existence, d'autres causes que celles qui en conseillèrent l'adoption. Les débats parlementaires nous les révéleront. D'abord on fit valoir la nécessité de déjouer les prétendus complots des partisans nombreux de Napoléon. Bien qu'enchaîné sur un rocher au sein des mers, ses propres geôliers n'étaient pas sûrs qu'il ne leur échapperait pas. La rigueur de sa prison,

l'insalubrité du climat, les impudentes tracasseries de son gardien ; la révolte continuelle de sa grande ame contre une barbarie sans exemple, contre une violation du droit des vaincus inconnue aux nations les moins civilisées, contre un abus inouï de la victoire, contre la trahison dont il était victime, et peut-être d'autres motifs encore, hâtèrent sa mort. Alors on s'attendait que la législation anglaise serait purgée du germe d'arbitraire qui y avait été lancé. « Vous n'avez plus à vous inquiéter, disait-on au ministère, du progrès des idées républicaines. Avec la vie de Napoléon sa puissance s'est éteinte. Si jamais il doit être vengé, l'orage grondera long-tems avant d'éclater. Continuer d'exercer envers les étrangers une inquisition injurieuse, c'est prendre parti pour la Sainte-Alliance, renoncer à toute pudeur publique, et vous abaisser au rôle honteux d'agens de sa police. » Ces reproches étaient fondés. D'autres raisons, ou d'autres sophismes d'état leur furent opposés. On ne pouvait abandonner brusquement un système dont les résultats salutaires n'étaient point contestés. L'application douce et modérée qu'on en avait faite, sans nuire à son efficacité, prouvait que les dépositaires de ce nouveau pouvoir n'a-

vaient pas l'intention d'en abuser. S'il leur était retiré, la tranquillité du pays devenait hypothétique. Les bienfaits que la paix promettait ne s'étant point réalisés, plusieurs classes de citoyens avaient besoin qu'on les préservât de toute idée de subversion sociale. Enfin un rapport détaillé établissait que, dans le cours des dix années antérieures, dix-sept individus seulement avaient été expulsés du royaume, et que jamais l'hospitalité n'avait été refusée à personne pour cause d'opinions politiques. M. Canning profita de ces faits pour prêter à l'alien-bill, l'appui de son influence personnelle, de son éloquence et de ses lumières. A la suite d'un tableau animé de la situation de l'Europe, de la fermentation générale des peuples occasionée en partie, et sans qu'il le soupçonnât peut-être, par les principes de liberté civile et religieuse qu'il professait hautement, laissant de côté toute considération de circonstances passagères, il posa en principe que dans tous les pays, sous toutes les formes de gouvernement, la police des étrangers était le palladium de l'état. Il eût été facile de prouver qu'il se combattait lui-même; mais la supériorité de ses vues excluait déjà toute opposition. Ainsi cette loi née de la peur, récla-

mée périodiquement par le ministère anglais, et prorogée chaque fois par divers parlemens, commence à acquérir, sinon une sorte de constitutionnalité, du moins les caractères d'une nécessité légale.

Supposons qu'elle soit juste, ou seulement favorable au repos de la Grande-Bretagne, il faut convenir que son exécution ne se ressent guère de cette libéralité qu'on ne reprocherait pas à la nation anglaise de méconnaître, sans lui faire, à son sens, une grossière injure. En mettant pied à terre, l'étranger qui n'est ni ambassadeur ni âgé de moins de quatorze ans, quels que soient sa condition, son sexe et son âge, est poussé vers une chambre presque souterraine, obscure et à soupiraux hors de portée. Là, il est obligé d'attendre que ses papiers aient subi je ne sais quel examen mystérieux, ou quelle confrontation secrète avec les notes qui l'ont probablement devancé. Un long tems s'écoule, sans que personne puisse lui dire si les précautions de la surveillance qu'on se propose d'exercer à son égard, approchent de leur terme. Enfin, au bout d'une heure et souvent plus, un valet entre, distribue les permissions ou les refus, et le rend à la liberté et à la lumière.

Voici le tour de la douane. Vos bagages y sont confondus comme à dessein, avec ceux qui composaient le chargement du paquebot. Après les avoir cherchés et découverts, il faut vous soumettre à la commodité des visiteurs qui arrivent souvent fort tard, et laisser expédier les voyageurs qu'ils vous préfèrent. Témoignez-vous quelque impatience de tant de fastidieuses lenteurs? Regardez autour de vous : quelque main tendue avec une avidité risible, vous indiquera le moyen de les abréger. Glissez-y quelques schellings, quoique celui qui les sollicite vous répète à satiété qu'il ne demande rien, et malgré l'invitation de ne rien donner, affichée contre le mur : alors peut-être verrez-vous finir un peu plus promptement, les perquisitions qui vous obsèdent.

Quand vous aurez rempli la double condition de la police et de la douane, vous pouvez espérer de jouir de la liberté dont la patrie vous est ouverte avec toutes les formalités d'un despotisme ombrageux et cupide. Mais avant de vous être installé dans la voiture qui doit vous mener à votre gîte, combien de retards encore et de tribulations! Le transport de vos effets, le choix d'un fiacre, deviennent le sujet de brutales dis-

putes. Heureux, si elles s'apaisent sans quelque combat à coups de poing entre ceux qui s'y sont mêlés ! Enfin nous venons de nous entasser dans une mauvaise berline de louage, traînée par deux chevaux de pauvre apparence malgré leurs restes de belles formes, et conduite par un cocher dont le costume misérable, la saleté et la rudesse, démentent singulièrement ce qu'on nous a dit du bien-être commun à tous les citoyens anglais. Quoi qu'il en soit, aucun obstacle ne nous arrêtera plus, si ce n'est l'embarras sans cesse renaissant des rues de Londres, et principalement dans le quartier marchand que nous parcourons. La foule des piétons, les attelages sans nombre et de tous les genres qui se croisent dans tous les sens, vous éblouissent. Vous en êtes comme assourdi. Où va et d'où vient cette immense population qu'on retrouve partout? Y a-t-il donc assez d'arts, de métiers, d'affaires, pour subvenir à tant de besoins? De ce chaos, sort-il réellement un ordre parfait? Chacun le dit ou le sait; et l'on a peine à le croire.

Nous traversons maintenant une partie de la ville plus spacieuse, plus riche et moins bruyante. Après une heure de marche on vient

de nous déposer dans Argyle-Street, à la porte d'une amie qui s'est chargée de nous procurer un logement, et qui doit nous l'indiquer. En attendant qu'elle rentre, une toute gracieuse jeune fille nous mène à l'appartement de sa maîtresse, par un petit escalier garni de tapis. Si nous étions moins pressés de nous reposer, l'examen du salon et de l'atelier de peinture qui le suit, pourrait nous intéresser. Il y règne plus d'élégance que de luxe. Partout il y a un manque d'arrangement qui n'est point du désordre. Ici des livres; là un métier à broder; plus loin une table couverte de billets répondus ou à répondre; une palette, des pinceaux, une ébauche commencée sur un chevalet, et quelques vases de fleurs épars de côté et d'autre, diraient sur-le-champ tous les plaisirs, tous les goûts, et même un peu le caractère de la dame du logis. Elle accourt. Son accueil est empressé et aimable comme elle. Née dans l'Inde, elle a long-tems habité la France, et vit à Londres. Sa politesse affectueuse ne peut se comparer qu'à son extrême obligeance. Elle a été fort belle; et elle l'est encore sans trop s'en prévaloir. Éloignée de son ménage qui est à Paris, un voile de mélancolie ternit l'éclat de ses yeux, sans nuire à la

douceur de ses regards. Bien qu'agréable causeuse, elle craindrait de nous gêner en nous gardant trop long-tems; et sous ses auspices, nous allons prendre possession de la maison qui nous attend dans Conduit-Street, près de la rue du Régent.

❋

LE MATIN A LONDRES. — BADAUDERIE DES PASSANS.
LE CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE A LONDRES.
LE BUREAU DES ÉTRANGERS.
SOUVENIRS HISTORIQUES DE LONDRES.
LONDRES. — WHITEHALL. — CHARING-CROSS.
STATUE ÉQUESTRE DE CHARLES Ier. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
LE STRAND. — LA RUE DE WELLINGTON — LE PONT DU STRAND.
LE PALAIS DE SOMERSET. — ÉGLISE DE SAINTE-MARIE DU STRAND.
LE QUADRANT. — LA RUE DU RÉGENT.
L'ÉGLISE DES AMES. — PORTLAND-PLACE. — LE PARC DU RÉGENT.
COMPARAISON DE L'ESPRIT D'ENTREPRISE
EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Londres, le 28 juin 1826.

Nous sommes dans les jours les plus longs de l'année. Il fait une chaleur étouffante. Le soleil qui commence à paraître au-dessus de l'horizon, brille d'un éclat inusité à Londres. Je soulève une lourde fenêtre à petits carreaux et à coulisse; et du balcon sur lequel elle donne, je regarde avec curiosité. Partout, derrière les vitres, de doubles et triples rideaux sont soigneusement tirés. Un profond silence règne dans chaque demeure. Personne ne se montre.

Les premiers soins du ménage occupent sans doute la domesticité ; et il est probable que dans les ateliers, on se dispose à reprendre les travaux. Tout cela se fait sans bruit. La classe laborieuse semble respecter le sommeil ou le repos de celle dont elle attend son salaire. Il y a ici une hiérarchie sociale fondée sur l'inégalité des fortunes, qui n'échapperait pas à l'observateur le moins attentif : à peine arrivé, j'ai déjà eu occasion de le remarquer. Les domestiques servent avec un respect, une soumission, une humilité qui siéent mal à une nation si jalouse ou plutôt si vaine de ses droits ; et il faut convenir que les maîtres ne leur adoucissent guère l'accomplissement de leurs devoirs.

Deux hommes grossièrement vêtus, coiffés d'un chapeau ciré à petits bords, et chaussés de bottes grasses, viennent d'entrer dans la rue. Ils dévissent l'écrou qui ferme un conduit souterrain. L'eau jaillit aussitôt avec abondance. Ils la retiennent à l'aide d'un batardeau portatif, formé de quelques lambeaux de toile goudronnée, cloués sur un morceau de bois ; et puisant ensuite avec une écope dans le ruisseau gonflé, ils inondent la chaussée qui se couvre à

l'instant d'une boue noire, épaisse et fétide. Puis la source factice est bouchée, pour se rouvrir ailleurs, et fournir ainsi successivement à l'arrosement de la ville entière.

Le réveil de Londres n'est pas matineux. Malgré l'heure un peu avancée, il ne passe encore personne. Quelle solitude au sein de cette population si affairée! Cependant quelques jeunes gens d'une mise propre et soignée arrivent de divers côtés. Ils s'arrêtent en petits groupes devant les magasins. Ce sont les commis des marchands, qui n'ont ni accès ni logement dans l'intérieur de la maison où ils sont employés. Assis sur le seuil de la porte, debout ou appuyés contre les colonnes qui fournissent le gaz, ils causent à voix basse jusqu'à ce qu'ils puissent entrer. Les boueurs commencent à parcourir la ville à la tête de leurs tombereaux, et se hâtent d'enlever les ordures déposées de côté et d'autre, non toutefois sans en répandre une grande partie. Dans le lointain, la voix perçante des laitières retentit. A leur cri aigu et plaintif, on voit chaque servante ouvrir la grille de sa cuisine, s'avancer sur le trottoir, portant à la main un de ces pots de fine faïence, également jolis de forme et de couleur, et qui sont si com-

muns en Angleterre. En attendant que leur tour vienne de faire la provision de lait, elles se hâtent de laver les vitres des fenêtres basses, de balayer le devant de la maison, d'y jeter de l'eau fraîche, et de contribuer, pour leur part, à ce nettoyage extérieur et journalier, auquel Londres doit sa réputation un peu usurpée de propreté, car je n'ai vu dans aucune capitale, ni autant de poussière quand il fait sec, ni autant de boue quand il pleut, ni surtout cette atmosphère de fumée épaisse qui lui sert d'enveloppe, et dont la suie s'attache aux vêtemens, pénètre l'épiderme, s'insinue dans tous les organes, et noircit sur-le-champ le linge que l'on porte sur soi. Si nous étions en France, que de caquets entre toutes ces femmes rendues familières par le voisinage! que de confidences seraient déjà faites! Combien de secrets n'auraient pas déjà parcouru de bouche en bouche, toute la rue! Ici, je n'en vois aucunes parler entre elles. En s'apercevant elles s'adressent réciproquement un signe de bienveillance, un léger sourire, un regard furtif, mais sans se distraire de leur besogne. La plupart sont jeunes. Quelques-unes ont du charme dans les traits. Presque toutes auraient de quoi plaire, si leur toilette était moins négligée. Leurs che-

veux blonds s'échappent en désordre de dessous un petit bonnet de nuit chiffonné et sale. Sous un fichu fatigué, les lacets de leur corset sont mal passés. Les cordons de leur robe, à peine noués, marquent leur taille trop haut ou trop bas. Il n'y a rien là de cette coquetterie naturelle à la jeunesse, de ce besoin d'attirer les regards qui ne s'oublie jamais, ni surtout de cet air d'arrangement, qui signale à la fois une servante économe et une bonne maîtresse de maison.

Voici que les pourvoyeurs du ménage arrivent à la file. Le pain mal pétri, mal levé et mal cuit, ressemble à un pavé, et n'a point cet air savoureux et léger qu'on sait lui donner à Paris. Entre les plantes potagères, il en est auxquelles les jardiniers laissent pendre les racines; d'autres dont ils étalent ou redressent les feuilles d'une façon pittoresque et propre à attirer les acheteurs. Étalée dans des augets aplatis d'une blancheur éblouissante, et coupée avec beaucoup d'art et de netteté, la viande est distribuée par les garçons bouchers, entre les pratiques de leurs maîtres. On apporte de même le poisson lavé, nettoyé, frais, appétissant; et le vase qui le contient a une forme particulière.

Ici, une voiture de charbon de terre est arrêtée: des ouvriers la déchargent, et en versent le contenu dans les caves, par un trou circulaire de quinze pouces de diamètre percé à travers le trottoir, et fermé d'une plaque ou d'une grille en fer. Là, de petits fagots sont portés immédiatement, de la charrette qui les amène, dans l'intérieur de la maison. Rien ne demeure exposé dans la rue qui doit être constamment, et en totalité, réservée pour la circulation. Il est remarquable que nous affections l'anglomanie jusqu'au ridicule, que les Anglais n'aient pas moins de penchant à nous imiter, et qu'une si grande différence dans les usages communs de la vie, se conserve entre eux et nous.

On ouvre enfin les boutiques. Chaque commerçant surveille l'étalage de sa marchandise. Il s'agit d'appeler, de séduire les chalands. Nulle part ce talent n'est aussi perfectionné. Il éclate surtout dans les magasins d'étoffes et de nouveautés. L'art d'opposer les nuances pour leur donner de l'éclat, de plisser ou de dérouler les tissus pour en faire ressortir la souplesse et en multiplier les reflets, est poussé au plus haut point. Rien de plus agréable et de plus galant, que ces tentures de couleurs et de dessins divers

dont au reste l'assortiment n'est point ignoré à Paris. Déjà le nombre des passans est considérable. Il augmente à chaque instant. Les cris des marchands ambulans frappent l'air. Les chariots évasés avec leurs roues à larges jantes et leurs moyeux rentrans, les fiacres d'une saleté excessive, les diligences dont la rapidité est effrayante, passent, s'évitent, stationnent souvent pour laisser aux engorgemens qui se forment le tems de se dissiper. Sur les trottoirs les piétons se multiplient, se serrent; ils n'avanceraient pas, si la coutume de prendre la droite n'était généralement adoptée et suivie, comme pour les voitures celle de prendre la gauche. Chacun se hâte, court, vole à quelque affaire. La nécessité de pourvoir aux besoins d'une vie fort coûteuse le presse; et il lui faut toujours franchir une grande distance. Parmi cette cohue, un facteur de la poste, à la livrée écarlate du roi, agite sa sonnette; et l'on vient aussitôt recevoir les lettres qu'il apporte, et lui remettre celles qu'on a préparées pour le départ. Voulez-vous connaître quel était le réveil de Londres en 1709? Empruntons-en l'esquisse au Rabelais de l'Angleterre, comme Voltaire le nommait.

Now hardly here and there a hackney-coach
Appearing, shew'd the ruddy morn's approach.
Now Betty from her master's bed had flown,
And softly stole to discompose her own;
The slipshod 'prentice from his master's door
Had par'd the dirt, and sprinkled round the floor.
Now Moll had whirl'd her mop with dextrous airs,
Prepar'd to scrub the entry and the stairs.
The youth with broomy stumps began to trace
The kennel's edge, where wheels had worn the place.
The small-coal-man was heard with cadence deep,
Till drown'd in shriller notes of chimney-sweep:
Duns at his lordship's gate began to meet;
And brick-dust Moll had scream'd through half the street,
The turnkey uow his flock returning sees,
Duly let out a-nights to steel for fees:
The watchful bailiffs take their silent stands,
And school-boys lag with satchels in their hands[1].

Il ne paraît pas que les progrès de la civi-

[1] SWIFT.

Quelques fiacres à peine, roulant çà et là, signalent l'approche de l'aube empourprée. Betty se glisse hors du lit de son maître, et va sans bruit défaire le sien. L'apprenti, ses souliers en pantoufles, lave d'eau propre la devanture de la boutique de son patron, après en avoir raclé et ôté la boue. Prête à frotter vigoureusement l'entrée de la maison et les marches de l'escalier, la servante Moll détortille son torchon avec un air de dextérité. Le jeune garçon muni d'un tronçon de balai, commence à gratter dans le ruisseau usé par le frottement des roues. On entend la voix mâle du marchand de braise que domine le cri perçant des ramoneurs. Les créanciers s'assemblent à la porte de sa seigneurie; et la marchande de grès a déjà parcouru la moitié de la rue. Le guichetier voit rentrer son troupeau dont, chaque nuit, la liberté augmente ses gages. Les baillis vigilans tiennent leurs audiences silencieuses; et le sac à la main, les enfans s'acheminent lentement vers l'école.

lisation aient altéré ces anciennes habitudes.

Allons nous pourvoir de cartes, d'itinéraires, de plans, de tous les livres propres à nous faire voyager avec fruit. Sans cette précaution, nous courrions le risque de négliger quelque objet digne d'être observé. Un libraire, qui loge vis-à-vis de nous, va nous approvisionner de tous ces documens indispensables. Nous croyions pouvoir traverser la rue en habit de voyage; mais à peine nos emplettes étaient-elles commencées, qu'il s'est formé devant la boutique un petit rassemblement. A travers le vitrage, nous voyions causer, s'informer, et rire, en vérité, avec autant de pitié que d'ironie. Des badauds, moins bien vêtus certes que nous ne l'étions, paraissaient être fort choqués, pour me servir d'une expression favorite du pays. Comme nous achetions et ne marchandions pas, double qualité fort estimée au-delà du détroit et dont on n'abuse pas moins en-deçà, nos marchands avaient eu la politesse de se contenter de quelques œillades réciproques, qui signifiaient seulement que nous étions étrangers. Ne soupçonnant point la cause des colloques et des gestes qui au dehors s'animaient de moment en moment, nous l'avons demandée; et l'on s'est empressé

de nous apprendre que notre costume en était probablement le sujet. L'éducation française est bien autrement libérale. C'est une des politesses naturelles au peuple parisien, que son respect pour les goûts même les plus bizarres. Il se prête aux moindres caprices de la mode et tolère toutes les fantaisies. Le luxe qui lui promet du travail et des profits, ne lui fait point envie; et, loin d'exciter sa risée, les vêtemens grossiers, mal assortis ou pauvres, ne lui inspirent que de l'intérêt ou de la compassion : son bon sens le préserve d'un genre de moquerie qui lui serait nuisible. Je croyais que, depuis la paix, les Anglais se seraient familiarisés davantage avec le sans-façon français. C'était une erreur; et comme il convient de respecter ses hôtes jusque dans leurs travers, nous sommes rentrés pour nous conformer aux lois de leur prétendue bienséance.

Le consul général de France à Londres est Mr S***, frère du premier président de la cour royale de Paris. Je lui étais recommandé par le duc D***. Il m'importait aussi de m'assurer sa protection dans le pays de l'alien-bill. Mon premier soin a été de frapper à sa porte. « C'est aujourd'hui jour de correspondance, m'a dit

gravement celui qui l'avait ouverte : vous ne pouvez voir mon maître. » J'ai insisté pour que la lettre dont j'étais porteur fût remise, et l'on est revenu sur-le-champ me prendre, pour m'introduire auprès de notre agent semi-diplomatique. La modestie de sa demeure et le silence qui y règne, annoncent à la fois la retraite du philosophe et celle de l'homme de goût. Il était dans un petit cabinet orné de quelques gravures de prix, et éclairé d'un faible demi-jour. Assis devant son bureau, sans doute il se livrait à des travaux que je me reprochais déjà d'avoir interrompus; mais il ne m'a pas permis de m'excuser. Sa déférence pour le duc D*** m'a tenu lieu d'apologie. Il en conserve un souvenir qui donne des droits à tout ce qu'on peut lui demander en son nom; et je l'avouerai, ces égards pour un ambassadeur qui fut son chef et qui a cessé de l'être, ce respect pour un premier ministre qui n'est plus au timon de l'état, et pour un grand seigneur devenu simple duc et pair de France, m'auraient inspiré une haute opinion de M. S***, si je ne l'eusse pas déjà connu pour être doué de sentimens fort honorables. Toutefois la froideur de son accueil, qui m'était évidemment personnelle, n'a pas cédé à la lec-

ture de la dépêche affectueuse qu'il avait reçue. M. D*** le priait de lui rendre par mon intermédiaire, je ne sais quel service. Loin de chercher à s'en dispenser, il s'est attaché à me convaincre que c'était trop peu pour sa reconnaissance, qu'il serait heureux de la mieux prouver, et qu'il regrettait d'avoir si peu d'occasions de remplir cette obligation sacrée. Puis par une transition assez adroite, il en est venu à des généralités sur la difficulté des communications à Londres, sur la longueur des distances, la brièveté des heures, et la presqu'impossibilité d'obtenir un rendez-vous avec un homme d'affaires. « Ici, répétait-il sans cesse, le tems est de l'argent. » Et j'ai bien vu qu'il se faisait un scrupule d'en dépenser pour celui qui nous avait rapprochés; et que cet excès de délicatesse devait contrarier son obligeance, ou du moins en modérer les empressemens. Quelque plaisir que j'eusse à l'écouter, car il a beaucoup d'esprit et s'exprime avec une grande élégance, je n'ai pas voulu le distraire plus long-tems des détails de son emploi, et je me suis retiré.

Hier on nous a seulement permis d'entrer à Londres et d'y coucher. La loi exige que nous déclarions aujourd'hui au bureau des étrangers,

notre origine et nos projets. Ce bureau est situé dans Crown-Street, quartier de Westminster. On y arrive par une ruelle étroite, boueuse, mal habitée, dans laquelle les voitures ne peuvent pénétrer, faute d'espace pour tourner. Vers l'extrémité, à droite, dans une maison de hideuse apparence, siégent les inquisiteurs de la police britannique. On entre par une allée noire qui conduit dans une petite salle basse, éclairée à peine par de hautes fenêtres semblables à des soupiraux. Dans un coin, un pupitre nu et un fauteuil vide, entourés d'une cloison en filigrane, attendent celui qui doit s'y asseoir. C'est dans cette espèce de geole que s'entassent pêle-mêle les voyageurs de tout âge et de tout sexe, qui n'ont pas l'honneur d'être citoyens du Royaume-Uni. Les plus diligens s'emparent du peu de siéges qui s'y trouvent. Quant aux retardataires, ils s'échelonnent par ordre jusqu'au dehors, où ils demeurent exposés aux fréquentes intempéries de l'atmosphère. La foule était déjà grande quand nous nous sommes présentés à l'huissier fort affairé de ce tribunal. Une demi-guinée nous a donné accès dans l'intérieur. Bien qu'il fût tard, les juges chargés de prononcer sur notre admission, n'avaient pas ouvert leur au-

dience. De combien de manières l'impatience se manifestait en les attendant! Il y avait là des individus de toutes les nations. L'Espagnol se plaignait avec dignité, l'Italien avec souplesse, le Hollandais avec gravité. Le Français se permettait d'y mettre de la pétulance et de l'humeur. Ceux-ci alléguaient des affaires que le moindre retard pouvait rendre ruineuses. Ceux-là regrettaient la perte irréparable de leur journée. Pour nous, dont la curiosité pouvait différer de se satisfaire, nous nous sommes résignés, non sans comparer avec ce superbe dédain de l'hospitalité, les formes simples et promptes de la police de Paris, et le zèle et la politesse avec lesquels les étrangers y sont accueillis. Enfin, après plusieurs heures d'attente, on nous a appelés; et nos noms et nos papiers n'ayant sans doute rien offert de suspect, il nous a été permis de nous promener librement sur toute la surface des trois royaumes.

Puisqu'il en est ainsi, le plan de Londres à la main, parcourons d'abord cette ville immense. Les étymologistes veulent que son nom dérive de deux mots celtiques qui signifient *ville* et *bois*. Indépendamment de l'analogie des racines qu'ils lui prêtent, leur opinion se fortifie de ce

que dans la Grande-Bretagne, au tems des Romains, on appelait ville, un bois épais environné de remparts et de fossés, et qui servait de retraite contre les invasions. On veut que César n'ait point pénétré dans Londres, bien qu'il cite la Tamise comme un fleuve guéable, et que ses troupes passèrent en effet, ayant de l'eau jusqu'au cou, ce qui serait impossible à Londres même et praticable seulement au-dessus. Ses incursions d'ailleurs eurent lieu dans le pays de Kent. Les habitans des comtés d'Essex et de Middlesex n'attendirent pas le vainqueur, se soumirent, lui donnèrent des otages et des vivres, se réunirent même à lui pour combattre l'ennemi commun, et durent ainsi éviter sa présence et celle de ses armées.

La ville de Londres ne commence à être citée dans l'histoire qu'au tems de Néron, lorsque les Icéniens, qui habitaient les comtés de Norfolk, Suffolk, Cambridge et Huntingdon, se révoltèrent contre les Romains. Située entre les deux camps, elle subit les vicissitudes de la guerre. Les Bretons la ravagèrent d'abord. Puis ayant été reprise par Suétonius Paullinus, elle ne tarda pas à réparer ses pertes, à renaître de ses ruines, et à profiter de nouveau des avanta-

ges de sa position : dès lors commençaient pour elle, les destinées qui lui ont donné long-tems la souveraineté des mers et le monopole du commerce. Rome en fit le chef-lieu d'une préfecture. Des fortifications en maçonnerie s'élevèrent à l'entour. La victoire l'avait affranchie d'une lutte également impuissante et désastreuse; elle était loin du théâtre de la guerre que les Pictes et les Écossais renouvelaient de tems en tems, contre les nouveaux maîtres de l'Angleterre : la paix ne tarda pas à lui prodiguer ses bienfaits. Peu à peu sa rudesse native s'adoucit. Les armes et les lois du peuple-roi lui devinrent familières. Elle en adopta les habitudes, les costumes, les manières et le langage. La culture des arts et des sciences y excita une vive émulation. Heureux ses habitans, s'ils avaient su se défendre de l'indifférence politique et de la corruption, qui déjà menaçaient leurs dominateurs d'une ruine certaine! Mais le luxe et ses raffinemens, l'amour des plaisirs et des fêtes, le relâchement des mœurs privées qui mène à sa suite celui des mœurs publiques, s'y introduisirent, non moins par la contagion de l'exemple, que par un sentiment d'égoïsme inséparable de la nature humaine. Aussi quand l'empire romain tomba en

dissolution, la ville de Londres, de même que Rome, trouva des barbares pour s'emparer d'elle, et n'opposa non plus qu'une résistance passagère. Les Saxons en firent la capitale de l'Est ou de l'Essex. Elle partageait le premier rang avec Winchester, Cantorbéry et York, à l'époque de l'invasion des Danois qui la brûlèrent. Alfred la rebâtit; mais, jusqu'à la fin de l'occupation danoise, vers le milieu du onzième siècle, elle eut encore à souffrir des combats de ce dernier peuple contre les Saxons.

Tour à tour en proie aux dissensions religieuses et politiques, son agrandissement se ressentit des alternatives du triomphe de la barbarie sur la civilisation, de l'ignorance sur le progrès des lumières, du fanatisme sur la raison. Elle fut le théâtre d'émeutes nombreuses, la plupart accompagnées de pillage et d'incendie. La guerre civile ne lui épargna pas non plus ses fureurs. Édouard III, Élisabeth, Jacques Ier, Charles Ier, Charles II, la virent désolée par la peste; et chaque fois ce fléau lui ravit la majeure partie de sa population. En 1703, un ouragan terrible y éclata, et lui causa les plus grands dommages. Plus tard, sous le règne de Georges II, des tremblemens de terre successifs l'ébranlèrent

jusque dans ses fondemens. La première secousse eut lieu le 8 février 1750, et la seconde un mois après. Profitant de la stupéfaction qu'avait produite cette double catastrophe, et poussé sans doute par un délire inexplicable, un soldat se prétendit doué subitement du don de prophétie. Il annonça la fin du monde, et en fixa le jour au 8 avril suivant. Les esprits encore frappés de terreur, accueillirent cet absurde avertissement. Nul ne s'occupa plus que de son salut. Les temples ne purent contenir la foule qui s'y portait. Au dedans, au dehors on n'entendait que lamentations et que prières. De jour en jour les fidèles redoublaient de ferveur. Aux pratiques de la dévotion, ils mêlaient les momeries d'une superstition puérile. Ils luttaient entre eux d'expiations et de repentir, pour désarmer la colère céleste qu'ils croyaient avoir encourue, et se réconcilier avec la divinité. Tel était l'aveuglement, qu'aux approches du terme fatal, chacun crut se préserver en changeant de résidence. Les riches se réfugièrent à la campagne. Les pauvres, n'ayant d'asile qu'à Londres, se répandirent hors des murs et campèrent dans les champs. Ceux même qui d'abord avaient opposé aux plus timorés, les armes de la persuasion et

du ridicule, et ceux que guidaient les conseils de la sagesse et les clartés de la science, subirent les effets de cette frénésie, et finirent par céder malgré eux à l'entraînement général. L'heure terrible va sonner. Que d'angoisses! que de tourmens! quelle cruelle attente! chaque minute de délai ne fait qu'augmenter l'effroi. L'imagination grossit le danger à mesure qu'il tarde davantage. Cependant rien n'annonce la catastrophe redoutée. Le ciel n'est point menaçant. Aucun nuage sinistre ne se montre. Les autans ne sont point déchaînés. Toutefois le repos de la nature n'est pas encore partagé par ces âmes troublées. Enfin le huitième jour d'avril expire, et la prédiction funeste ne s'est point réalisée. Aux vives alarmes succède une folle joie. C'est à qui retournera plus vite à sa vie passée. Tous ayant à se reprocher la même crédulité, à rougir de la même faiblesse, on s'excuse réciproquement; et un prompt oubli efface jusqu'aux moindres souvenirs de cette singulière pusillanimité.

On ne peut nier pourtant qu'à cette époque, les lumières n'eussent fait de grands progrès en Angleterre. Une nouvelle carrière avait été ouverte à la philosophie par le chancelier Bacon.

Shakspeare, en mettant en action des faits nombreux de l'histoire, avait creusé jusque dans les replis les plus cachés du cœur humain; et par des élans sublimes et de basses trivialités, il en avait révélé toute l'énergie et toute la misère. Le génie admirable de Newton venait de ravir à la nature ses secrets, et d'en soumettre au calcul les plus imposans phénomènes. Combien d'autres pourrais-je citer encore, si ces noms immortels ne suffisaient pas? l'éducation du peuple même s'était perfectionnée par la conquête et l'exercice des droits publics, que la versatilité de ses rois lui retira quelquefois, qui lui furent ensuite rendus, et dont il jouit aujourd'hui avec fierté.

A la suite des ravages qu'elle essuyait, la ville de Londres ne cessait de s'agrandir et de s'embellir : il semblait qu'elle devînt plus florissante, à mesure que le dommage était réparé. Son éclat date surtout des premières années du dix-septième siècle. Ce fut alors que l'on commença à paver ses rues. Un comte d'Arundel employa le premier des briques dans la construction des maisons particulières, qui jusque-là n'avaient été bâties qu'en bois. Le commerce qui avait pris beaucoup d'extension; cessa d'être

concentré entre les mains de deux cents individus à qui l'autorité en avait concédé le privilége. A peine Jacques Ier eut-il réformé cet abus, que les provinces se dépeuplèrent. Chacun pensait trouver à s'enrichir dans la capitale. Le gouvernement résolut de rétablir l'équilibre qui venait de se rompre au détriment du pays; et pour atteindre ce but, il fit revivre les mesures qu'Élisabeth avait prises, lorsqu'elle voulut débarrasser sa cour, des ambitieux que ses démêlés avec l'Écosse et le continent lui rendaient redoutables.

Toutes les grandes villes ont eu sans doute des époques funestes ou glorieuses : il en est peu dont l'histoire soit aussi orageuse que celle de Londres, dont les mœurs aient subi plus de variations, et que de plus terribles révolutions aient ensanglantées. Souvent soumise, elle ne secoua jamais le joug que lui imposait la victoire, sans avancer vers son affranchissement. La raison publique y seconda toujours l'établissement de la liberté. Heureuse, elle s'abandonna à l'ivresse du succès de ses armes ou de son industrie, avec un emportement presque sauvage. Aux revers de la fortune, elle opposa non la résignation, mais des efforts inspirés par un pa-

triotisme aveugle. Implacable dans ses haines, jalouse dans ses rivalités, cruelle dans ses vengeances, intéressée avec ses amis, dédaigneuse envers ses ennemis, tyrannique dans sa domination, on peut affirmer que l'égoïsme est le trait principal de son caractère. Mais il faut en convenir, la valeur et la gloire lui inspirent aussi un vif enthousiasme. Le courage civil trouve en elle une sympathie passionnée. Au nom de la liberté et pour prix du dévouement à ce noble droit du genre humain, il n'est point de sacrifice qu'elle ne fît ; et si, en général, elle paie avec de l'argent les services qui lui sont rendus, il faut en conclure que le bien-être individuel est le plus grand bonheur dont un Anglais conçoive la pensée.

Londres se divise en trois parties principales : deux au nord de la Tamise, la Cité et Westminster ; une au midi, le faubourg de Southwark. La ville entière a deux lieues et demie de longueur, sur une largeur irrégulière tantôt d'une lieue, tantôt d'une demi-lieue seulement, de sorte que sa surface a près de deux lieues carrées. La rue du Parlement touche à celle de la Couronne que nous venons de quitter. Son prolongement se nomme Whitehall, comme le

palais qui en occupait autrefois toute la partie orientale, et qui n'existe plus depuis long-tems. Il avait été bâti par Hubert de Burgh, comte de Kent, cité pour la faveur dont il jouissait auprès de Henri III, pour les rigueurs qui en suivirent la perte, et pour la circonspection avec laquelle il s'y livra, quand ce prince capricieux la lui eut rendue. Des jardins qui servaient de promenade publique, le séparaient du rivage de la Tamise. Les évêques d'York en devinrent propriétaires, l'habitèrent, et se distinguèrent par le luxe immodéré qu'ils y déployaient. Henri VIII se le fit céder par le cardinal Wolsey et y fixa la résidence royale. Deux mariages qui font époque dans les annales de la Grande-Bretagne y furent célébrés, celui d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn le 25 janvier 1533; et en 1613, le jour de Saint-Valentin, celui d'Élisabeth, fille de Jacques Ier, avec l'électeur palatin. Du premier naquit la reine Élisabeth à laquelle la réforme dut son établissement définitif: la famille qui règne maintenant est issue du second. Ainsi les libertés religieuses et constitutionnelles du royaume en tirent, pour ainsi dire, leur origine.

A l'avènement de Jacques Ier le palais de Whitehall menaçait ruine. Ce monarque pro-

jeta de le relever. Inigo Jones donna des dessins qui embrassaient une vaste étendue, et promettaient un monument aussi imposant par sa masse que par les décorations qui l'auraient enrichi. L'ancienne salle des festins, Banqueting-House, fut démolie et reconstruite immédiatement. Elle date de 1619. Là se bornèrent les travaux, à cause des circonstances difficiles de l'époque. Cette salle est celle qui existe maintenant. La façade ornée de colonnes et de pilastres, et surmontée d'un entablement tant soit peu surchargé de moulures, est tellement enfumée, que les effets de son architecture en sont pour ainsi dire effacés. Au dedans se prolonge une galerie de proportions grandioses. Charles Ier en trouva la voûte dépourvue d'ornemens, et résolut de la consacrer à la mémoire de son père. Rubens était à Londres en 1629. Il prêta à cette apothéose les brillantes couleurs de sa palette, et les allégories qu'il employait peut-être outre mesure dans ses compositions historiques. Le vieux palais, avec cette addition moderne, se conserva jusqu'en 1697, que le feu en détruisit la majeure partie. En montant sur le trône, la reine Anne établit sa cour dans celui de Saint-James. Les ruines

de Whitehall et le terrain qu'elles couvraient furent vendus, et des maisons particulières se sont élevées sur cet emplacement.

Banqueting-House fut seule réservée. Trop de souvenirs y étaient attachés pour ne les pas respecter. C'est dans ce même lieu en effet, sinon entre les mêmes murs, qu'Élisabeth donnait les festins magnifiques, les fêtes somptueuses où elle célébrait les triomphes, les événemens glorieux de son règne. Comme elle, son père, le jeune Édouard, Marie, Jacques Ier et Charles Ier lui-même y avaient étalé toutes les pompes, toutes les joies royales. La flatterie inséparable des princes y avait pour ainsi dire épuisé ses exagérations. On n'y comptait encore que des jours d'allégresse et de bonheur, quand on vit le dernier de ces monarques, vaincu par son peuple, détrôné, condamné à la mort, précédé par des bourreaux et environné de farouches soldats qui lui prodiguaient l'humiliation et l'outrage, y passer pour aller au supplice, vêtu de noir, résigné et déplorant le sort de ses juges. La fenêtre centrale du premier étage était de plain-pied avec l'échafaud; et je crois qu'il fallut l'élargir pour rendre le passage plus facile.

Whitehall était devenu ensuite la demeure du Protecteur. Dans ce Louvre qu'il avait ensanglanté, des terreurs secrètes ne tardèrent pas à assaillir son ame. Sans cesse il était poursuivi d'images funestes. La retraite profonde dans laquelle il vivait, la solitude qu'il avait créée autour de lui, ajoutaient à ses tristes pressentimens. Il tremblait pour sa vie, lui qui avait tant dédaigné celle d'autrui, et ne s'était pas épargné sur les champs de bataille. Ni les services qu'il avait rendus à son pays, ni son autorité despotique et cauteleuse ne lui inspiraient quelque confiance. La sécurité qu'il ne trouvait plus en lui-même, il la chercha dans de vaines précautions. Armé, cuirassé, il tâchait d'échapper à la sentence portée contre lui par un auteur contemporain qui avait publié que ce n'était pas un meurtre de le tuer. Au sein de ces angoisses la fièvre le saisit. Il mourut dans son lit; et son fils ne put recueillir l'héritage qu'il lui laissait. Charles II aurait dû s'appliquer à laver la trace du martyre de son père : mais satisfait des vengeances inutiles exercées en son nom, oubliant les malheurs de sa famille et les siens propres, ennuyé de l'enthousiasme que sa restauration avait excité, insouciant autant

que mal informé de l'influence qu'avaient exercée sur le peuple les lois d'une république austère, il se contenta de porter à Londres les goûts frivoles de la cour de France, et s'y livra sans frein comme sans pudeur. Georges Ier n'eut point cette coupable indifférence. Par son ordre, la grande galerie de Banquetting-House a été convertie en chapelle, et une allocation spéciale pourvoit à ce que le service divin y soit célébré tous les dimanches.

Après nous être arrêtés à l'endroit où Charles Ier eut la tête tranchée, nous n'irons pas loin pour rencontrer la statue équestre qui lui a été érigée. Elle est dans un carrefour voisin, nommé Charing-Cross, et qui sépare du Strand le quartier de Whitehall. Un comte d'Arundel l'avait fait jeter en bronze par Le Sœur [1]. La guerre civile la mit au pouvoir du parlement, qui ordonna de la vendre et de la briser. Un chaudronnier, John Rivers, l'acheta. Pour prouver sa soumission aux conditions du marché, il montra quelques masses grossières de métal qu'il prétendait en avoir retirées, tandis

[1] 1633.

qu'il vendait aux cavaliers, des manches de couteaux et de fourchettes fondus, disait-il, avec les débris de l'image royale. Cependant il l'avait enterrée, et en traita avec le gouvernement lors de la rentrée des Stuarts. Le monarque regarde le lieu de son supplice. La froide expression de sa figure n'en altère point la ressemblance : ce sont bien là, ces traits réguliers et doux, cette physionomie où l'on ne sait ce qui l'emporte de l'indifférence ou de la hauteur, ce regard qui montre moins de perspicacité que de persévérance et peut-être d'obstination, ce corps robuste enfin et de proportions élégantes qu'a si souvent reproduits le pinceau fidèle de Van-Dyck : la selle du cheval n'a pas de sangle, particularité assez étrange. Les Anglais solennisent le jour anniversaire de la mort de Charles Ier. Je crois qu'il est d'usage le 29 mai, de parer de branches de chêne, le simulacre de cette victime politique, soit en expiation du supplice qui lui fut infligé, soit en mémoire du retour de la dynastie qui devait sitôt après être chassée pour jamais. A aucune autre époque de l'année, il ne paraît attirer l'attention. J'ignore si, parmi ceux qui circulent à l'entour, il en est qui soient émus intérieurement de quelque senti-

ment de respect, ou s'ils disent avec un de leurs poètes :

. . . . Heaven this lasting monument has wrought,
That mortals may eternally be taught,
Rebellion, though successful, is but vain;
And kings so kill'd rise conquerors again [1].

Au reste il n'y paraît guère. Les orages de la vie de ce monarque et sa fin tragique, ses fautes publiques et ses vertus privées semblent être également oubliés. Que servent donc les monumens expiatoires des fureurs populaires? instruisent-ils les nations ou les rois? Décernés dans les accès d'un vain engouement, ils finissent par être négligés; et si quelque oisif y porte par hasard les yeux, ce n'est plus que pour juger le mérite de l'artiste, ou l'embellissement qu'ils ajoutent à la ville qui les possède.

Comme Charles I[er], Louis XVI a péri sur l'échafaud. A leur rentrée en France, les Bourbons ont prétendu venger sa mémoire. Une statue en pied a été commandée. Elle sera colossale. Élevée sur un piédestal au lieu même

[1] E. Waller.

Le ciel a érigé ce monument durable, pour enseigner à jamais aux mortels, que la révolte est sans effet lors même que le succès la couronne; et que du supplice des rois naissent de nouveaux maîtres.

du supplice de celui qu'elle représentera, on a voulu que par l'attitude et le regard, elle répondît à ces paroles chrétiennes qui ne furent jamais prononcées, ou que du moins personne ne put entendre : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Si ce n'eût été qu'un acte d'amour fraternel et de piété, et qu'on l'eût renfermé dans le silence d'un oratoire ou dans l'intérieur de la famille, il est peu de Français qui ne s'y fussent associés. Mais ne semblait-il pas plutôt inspiré par un sentiment profond de haine pour la France? C'est sur la place que l'on se propose de consacrer, que les rois de l'Europe furent menés par le nôtre, pour célébrer par de pieuses actions de grâces, leur victoire et sa restauration. Sans égard pour les idées d'indépendance que la révolution nous avait inculquées, il voulut nous montrer la royauté renaissant aux lieux mêmes où elle avait été interrompue, la force des armes supérieure aux vœux et à la volonté du peuple. C'était déjà une humiliation intolérable. Les proscriptions lui succédèrent. Des conspirations inventées, fomentées par les familiers de la réaction qui commençait, consommèrent l'outrage. Ni de grands services publics, ni d'honorables cicatrices ne pouvaient y sous

traire. Il suffisait d'avoir aimé la liberté pour être criminel, ou tout au moins suspect.

Nous étions déjà bien loin du 21 janvier 1793, pour nous soumettre à la solidarité de cette journée fatale : combien reste-t-il donc de ceux qui y figurèrent ? Presque tous ont péri violemment, les uns condamnés par les juges sanguinaires qu'ils avaient institués, les autres dans les émeutes populaires, plusieurs dans la misère et dans l'exil, quelques-uns dans les angoisses d'une cruelle vieillesse. Le peu qui reste, loin de la famille et de la patrie, expie une sentence qu'il est bien plus aisé de condamner, qu'il ne le fut de n'y pas participer. J'ai vu ces temps de fanatisme républicain, où le mépris de la vie était le courage de tous les sexes et de tous les âges. Il n'y avait presque plus d'autre peine que la mort, non pas seulement pour le crime, mais encore pour la vertu dont les niveleurs ne pouvaient soutenir l'aspect. Alors le tribunal n'était que le premier degré de l'échafaud ; le juge et le bourreau se tenaient par la main ; et la victime tombait aussitôt frappée qu'indiquée. Pense-t-on qu'il fût donné à tous, de braver ce supplice sans cesse présent, et si terrible avant que l'opinion

publique en eût effacé la flétrissure? Il faut du temps pour que l'échafaud devienne un théâtre de gloire. Soit couronnés, soit vêtus de haillons, les tyrans peuvent seuls opérer cette métamorphose, à force de répandre, comme de l'eau, le sang des citoyens recommandables. Pourquoi ceux qui suivirent à l'étranger, les débris de la famille régnante de France, fuyaient-ils le danger auquel nous demeurions exposés, s'il était si peu redoutable qu'ils pussent nous adresser un jour le reproche d'en avoir été intimidés? Mais je ne parle ici que de la terreur imprimée par quelques forcenés dont tout le secret fut d'isoler les Français les uns des autres, de les prendre un à un, et de rendre les accusations si vagues que chacun espérât d'y échapper. Cependant d'autres causes tendaient à aggraver encore la situation de chaque individu. Les esprits étaient dans une perturbation générale. Toutes les passions s'agitaient. Aucune question politique n'était décidée, je dirais même comprise. La religion du serment menait au martyre, de même que sous Néron la religion chrétienne. Les résolutions que l'on nommait des lois, comme si la loi ne devait pas être juste, avaient fait de la patrie une divinité avide du

sang de ses enfans. Dans ce chaos, était-il surprenant que les conseils de la prudence ne fussent pas écoutés, que l'humanité perdît ses droits, et que les plus étranges sophismes prévalussent sur les leçons de la sagesse? Certes il était difficile de conserver son courage et sa raison : et néanmoins le plus grand nombre, la presque totalité des Français, se préserva de tout excès, au péril de la vie. Pourquoi donc venir les accuser d'une condamnation à laquelle ils n'ont pas concouru, qu'alors même ils déploraient en secret comme atroce et inutile? Nul n'a le droit d'outrager une nation tout entière. La décence publique ne le permet pas; et si les règles étaient enfreintes à ce point, il faudrait s'attendre à en voir tirer tôt ou tard une vengeance éclatante. Quant à moi, je ne pense pas que jamais ce monument s'achève. C'était un abus d'autorité que de le commander. Aucun des motifs que l'on a donnés ne le justifie. Les argumens déduits du droit divin sont désormais sans force : ils étaient bons à faire quand le clergé seul savait lire. Pour ce qui est des principes de la légitimité et de l'inviolabilité du monarque, on les invoquerait vainement aujourd'hui, si on ne les présentait pas

comme une nécessité sociale et comme un besoin des peuples, ce qui loin de les affaiblir leur donne force de loi.

Le nom de Charing-Cross, *croix de Charing*, vient de Charing, ancien village voisin de Londres, et d'une croix qu'Édouard Ier y avait érigée en mémoire d'Éléonore de Castille, son épouse chérie. La dépouille mortelle de cette reine avait fait une pause en cet endroit, quand on la transportait à Westminster. Dans un accès de son zèle anti-catholique, la populace renversa ce monument, comme entaché de superstition. Il était octogone, en pierre de taille, à plusieurs étages, et surmonté du signe de la rédemption. La statue de Charles Ier occupe le même emplacement. Prenons à droite. Suivons le Strand, grande rue qui tourne au levant, dans la direction de la Tamise. Vers le milieu, à droite encore, s'ouvre la rue de Wellington qui conduit au pont de Waterloo. Voici le premier hommage rendu à la victoire déplorable, où le nombre et la trahison décidèrent du sort de notre patrie. A cette vue quel Français pourrait contenir sa vive émotion ? La résistance contre toutes les armées de l'Europe fut donc bien héroïque, puisque nos ennemis se montrent si

vains de notre défaite! Hélas! c'est dans les fastes de notre histoire, que cette campagne laissera des traces dignes des héros qui y succombèrent. Quant aux rois que nous ne pûmes vaincre, le tems de se féliciter de leur succès n'est pas encore venu. Déjà l'Angleterre en recueille des fruits qui ne sont pas dépourvus d'amertume. La paix qu'elle acheta si chèrement, est loin de compenser les sacrifices qu'elle lui a coûtés : mais n'anticipons point. Nous aurons occasion de revenir sur la situation présente du pays que nous visitons.

Quoique les maisons de la rue de Wellington n'appartiennent pas à une autre architecture, que celle qui est généralement adoptée à Londres pour la construction des habitations particulières, on y remarque moins de simplicité, et l'uniformité en est moins monotone. Le pont du Strand ouvre, avec le faubourg de Southwark, une des communications les plus utiles. Sa longueur est de douze cent quarante-deux pieds. Les trottoirs ont sept pieds de large; et l'espace réservé pour le passage des voitures en a vingt-huit. Chaque pile est de vingt pieds d'épaisseur. De l'une à l'autre on compte cent vingt pieds; de sorte que la largeur totale du fleuve, divisée en

neuf parties égales, est de mille quatre-vingts pieds. Sous quelque aspect qu'on regarde ce pont, il produit un effet charmant. C'est, sans aucune comparaison, le plus beau de Londres. Au nord, on y arrive par une chaussée longue de quatre cents pieds; celle sur laquelle il débouche au midi, s'étend à plus de deux cents toises: et l'une et l'autre reposent sur des arches destinées à les niveler avec le sol. Sa plateforme qui n'a aucune courbure, se prolonge entre deux balustrades, dont les pilastres également espacés sont surmontés de tuyaux de gaz en fer, enjolivés avec goût. Si l'on passe au-dessous de ses voûtes, on ne sait ce qu'il faut admirer davantage de leur hardiesse, ou de la régularité et de la perfection de leur maçonnerie. Les piles qui les soutiennent sont couronnées de tous les ornemens que comporte l'ordre auquel elles appartiennent, et décorées chacune de deux colonnes en avant-corps, dont la base armée d'un éperon va se perdre dans l'eau. La charpente qui servit à cette construction était un chef-d'œuvre de l'art. Les dessins en ont été publiés : il n'est pas possible de voir une combinaison de résistance moins compliquée, et plus propre à décomposer la pesanteur.

Pour bien juger de l'effet pittoresque et imposant de ce pont, c'est dans les jardins de Whitehall qu'il faut se placer. Solide, léger, gracieux, il réunit toutes les conditions. Deux ingénieurs en ont dirigé les travaux. Commencé en 1811 sur les plans de M. Dodd, il fut presque aussitôt remis aux soins et aux talens de M. Rennie, qui l'acheva en 1817. Le public en prit possession le 18 juin de cette même année, à l'occasion du deuxième anniversaire de la bataille de Waterloo, dont le parlement lui donna le nom; car dans le principe on ne le désignait que sous celui de Pont du Strand. Cette solennité, qui empruntait un grand caractère de l'affluence de toute la population de Londres, dut être magnifique. Des drapeaux flottaient au sommet de chacune des piles, et laissaient voir par intervalles, la coupole de Saint-Paul, les petits dômes de la tour, et les flèches des églises éparses sur l'une et l'autre rive. Des barques de toutes les formes, allaient et venaient dans tous les sens, pavoisées, remplies de curieux, conduites par des rameurs en habits de fête. La foule couvrait les trottoirs. Les voitures les plus élégantes ne cessaient de parcourir la chaussée. Le duc de Wellington ac-

compagné du prince-régent, depuis Georges IV, paradait à la tête d'une nombreuse cavalcade. Sur les quais, aux mille fenêtres du rivage, sur les toits des maisons, des groupes nombreux de spectateurs concouraient eux-mêmes à embellir la cérémonie à laquelle ils étaient venus assister; et le bruit du canon, des cris de joie et de triomphe remplissaient l'air, comme si Napoléon-le-Grand eût été vaincu la veille, et que ses vainqueurs l'eussent traité avec la magnanimité sans laquelle il n'y a point de vraie gloire.

On a profité de la construction du pont du Strand, pour dégager la façade occidentale du palais de Somerset. Cela ne lui a rien ôté de sa lourdeur, et n'a pas joint à la perspective qu'il offre, la vue de la Tamise qui est ici fort belle. L'emplacement de Somerset-Place était jadis occupé par des maisons épiscopales, des églises et des couvens. Le duc de Somerset, régent du royaume pendant la minorité d'Édouard VI, zélé partisan de la réforme, et investi d'une autorité que son caractère le portait peu à modérer, fit détruire ces divers monumens religieux, s'empara de leurs matériaux, et s'en servit pour bâtir le vaste édifice auquel il donna son nom. Un ar-

chitecte padouan en avait fait les dessins. C'était un mélange de grec et de gothique. Des jardins ombragés par de belles plantations le séparaient du fleuve. On y travaillait encore, lorsque le duc, déjà chargé de l'animadversion publique pour le sacrilége qu'on lui reprochait, et surtout pour avoir fait jeter à la voirie les morts trouvés en creusant les fondations de son palais, fut accusé d'avoir cherché à exciter un soulèvement dans le nord du royaume, à s'assurer de la tour, et à susciter des troubles dans Londres. Condamné à mort, il eut la tête tranchée. Ses biens confisqués échurent à la couronne. On continua les travaux de Somerset-Place; et quand ils furent achevés, plusieurs reines, Élisabeth et Anne de Danemark femme de Jacques Ier y résidèrent. Catherine, épouse de Charles II, abandonnée pour une maîtresse qu'il avait ramenée de France, y tint aussi sa triste cour, pendant la vie du roi et même après qu'il fut mort, jusqu'au jour de sa retraite dans le Portugal sa patrie.

Le palais de Somerset ayant été détruit, fut rebâti aux frais de l'état en 1774, sur les plans de sir W. Chambers, pour en faire le siége de diverses administrations publiques, et faciliter

ainsi l'expédition des affaires. Ce projet exigeait un grand espace, une distribution simple au dedans, et quelque magnificence au dehors. Vers le Strand, la façade a cent trente-cinq pieds de long. Elle se compose d'un péristyle d'ordre dorique un peu nu et matériel, au-dessus duquel s'étendent deux rangs de croisées, ornés de dix colonnes corinthiennes; et elle se termine au milieu par un attique, et dans les côtés par une balustrade qui couronne l'entablement. Soit que la simplicité ou même la rusticité du rez-de-chaussée fasse trop ressortir la richesse des étages supérieurs, soit que dans les proportions de cet ensemble, il y ait quelque erreur que je ne sache pas relever, il est certain que le goût le moins difficile en serait blessé. Le même reproche s'adresse à la partie extérieure de l'édifice qui donne sur la Tamise. Les eaux du fleuve en baignent le soubassement qui repose sur des arcs, dont le plus central est double des autres et sert d'abri pour les chaloupes du roi. Au-dessus de cette espèce de portique visité par chaque marée, règne une terrasse d'où la vue embrasse la Tamise et plusieurs de ses ponts. En arrière s'élève le palais. Ses nombreux étages, la multitude de fenêtres dont ils sont

percés et qui varient pour la forme et les dimensions, enfin la lourde coupole qui surcharge tous ces détails, offrent des disparates encore plus choquantes, que celles dont il me semble que le côté du Strand n'est pas exempt.

La cour a la forme d'un quadrilatère régulier. L'ordonnance en est simple et convenable. On voit au centre une statue médiocre de Georges III. Les bureaux de la marine et de plusieurs autres départemens occupent des logemens qui leur ont été assignés. Les sciences et les arts y ont aussi leur sanctuaire. On leur a réservé les salles les plus spacieuses et les mieux ornées. D'un côté, la société royale tient ses séances : le buste de Newton son fondateur, placé au-dessus de la porte d'entrée, guide les savans et les curieux. De l'autre, le buste de Michel-Ange désigne les galeries où siège l'académie de peinture, et dans lesquelles elle fait ses expositions annuelles qu'on est admis à visiter pour un schilling. Ailleurs des antiquaires s'assemblent : on prétend que leur érudition n'est pas fort étendue, et que leurs travaux s'en ressentent beaucoup.

Près du palais de Somerset, une petite église isolée semble bâtie au milieu de la rue. Elle se

nomme Sainte-Marie du Strand. C'est une miniature, où l'architecte Gibbs s'est plu à réunir des échantillons de toutes les décorations qui appartiennent au style grec. Le clocher a de la grâce et de la légèreté.

Il est trop tard pour nous lancer dans le tourbillon de la Cité. Retournons vers l'ouest, dans le voisinage de notre demeure. Allons parcourir la rue du Régent, ouverte depuis peu et bâtie avec une grande magnificence. Elle traverse du midi au nord, un des plus riches quartiers de Londres. Son point de départ est à l'extrémité de Pall-Mall sur la place de Waterloo. Le palais auquel elle fait face appartient au roi : il se nomme Carlton-House. On songe, dit-on, à le rebâtir sur le modèle du Parthénon. Tel qu'il est, il ne saurait subsister en présence de cette rue immense et superbe, qui le rapetisse et l'écrase. Quand on s'en éloigne et après avoir traversé la place de Waterloo, le premier édifice remarquable qui se présente à droite, est la chapelle de Saint-Philippe, qu'on reconnaît à son dôme élancé. On passe ensuite entre deux rangées de magasins dont l'agencement intérieur répond pour l'élégance, à leur devanture éclatante de cuivre poli et de glaces. Les mai-

sons dont ils dépendent sont toutes richement habitées, soit par de simples particuliers, soit par des réunions politiques ou de pur amusement. Au-delà, pour gagner la communication transversale de Vigo-Lane, il était indispensable de faire un léger détour à gauche. On l'a dissimulé, en lui donnant la forme d'un quart de cercle, d'où lui est resté le nom de *Quadrant*. Les édifices qui le bordent, ont un caractère presque monumental. Vous marchez entre deux portiques concentriques, formant avant-corps sur des façades d'un style noble et simple. Ces portiques au-dessus desquels sont des terrasses ouvertes au public, reposent sur des colonnes cannelées en fer fondu, appuyées sur un socle, et couronnées d'un entablement en pierre de Portland. Sous leur abri, circulent les piétons, devant des magasins dont la suite n'est jamais interrompue, et qui offrent aux chalands les produits de toutes les industries. En même tems deux files de voitures suivent la chaussée l'une en sens inverse de l'autre et tenant toujours leur gauche, de peur d'imiter les cochers français, peut-être. Ce mouvement rapide et bruyant; la curiosité qu'il éveille; la perspective pour ainsi dire mouvante, qu'offre

à mesure qu'on avance, le développement de la double colonnade qui, par une illusion d'optique, semble se confondre et se maintient toujours à la même distance, empêchent que l'attention ne se fixe sur l'irrégularité de ce passage.

Plus loin, la rue reprend une direction à peu près rectiligne. Quoique les façades des maisons ne soient pas uniformes, on n'y trouve pas non plus une telle variété que l'œil en soit fatigué. Les unes sont dépourvues d'ornemens, les autres parées de tout le luxe de la richesse. On dirait une galerie de modèles de l'art des Vitruve et des Bramante, où le génie se serait exercé à éviter la monotonie, et à satisfaire tous les goûts. C'est là que sont situés, ces salons d'Argyle où nos acteurs célèbres vont chercher les applaudissemens et les guinées, que leur prodigue la haute aristocratie anglaise. Talma y déployait tout ce que l'énergie tragique peut exciter de terreur et de pitié. En y entendant Mlle Mars, on aura cru voir tour à tour l'amante passionnée, celle qui résiste encore, celle qui se rend, l'ingénue qui n'a rien à cacher et celle qui a des secrets, la coquette qui triomphe et celle qui est vaincue; et mille autres nuances des sentimens qui remplissent le cœur d'une femme, retracées dans

de beaux yeux, et exprimées avec un son de voix tout fait pour la douceur, et qui ne se refuse ni à la malice ni à la colère. Enfin Potier y a porté ce talent original mais un peu familier, dont la franche bouffonnerie et la vérité parfaite, font passer par-dessus l'organe le plus ingrat et le plus rocailleux dont la scène puisse offrir l'exemple.

Traversons la rue d'Oxford qui coupe à angle droit, celle où nous sommes. C'était autrefois la plus belle de Londres. Nous arriverons bientôt au carrefour de Langham, *Langham-Place*, au milieu duquel s'élève l'Église des Ames ou des morts. On l'aperçoit de fort loin; et son ensemble, sans manquer précisément de grâce et de légèreté, a pourtant quelque chose de bizarre. L'architecte royal M. Nash, auquel on doit, je crois, en grande partie les embellissemens de la rue du Régent, a eu l'idée de superposer à un porche circulaire dans le style grec et de bon goût, une lanterne analogue, mais qui se termine par une aiguille conique dont la pointe grêle et effilée est entièrement nue. De mauvais plaisans l'ont représenté, fiché au sommet de cette flèche, les bras étendus comme ceux d'un télégraphe, et environné de cor-

beaux qui semblent le narguer. Au-dessous sont écrits deux mots dont la prononciation présente un double sens : goût de Nash, ou goût national. On sait à quel degré de perfection, l'art de la caricature est poussé à Londres. Celle-ci est une des plus gaies; je n'ose dire des plus piquantes, de peur qu'on ne me reproche de payer le tribut au prétendu genre d'esprit dont je fais le moins de cas.

La rue qui prolonge celle du Régent, se nomme Portland-Place. Elle n'est peuplée que de notabilités aristocratiques. Les ministres étrangers y font aussi leur résidence. Son aspect a quelque chose d'imposant : il est comme empreint de la morgue des cours. Les maisons, sans être précisément des hôtels ou des palais, ont un air grave, solennel et mystérieux, qui s'accorde avec l'emploi et le rang de leurs locataires. Peut-être le plaisir y trouve-t-il quelque accès; mais je gagerais que l'ennui les fréquente davantage. Pour en juger, il suffit de voir arriver devant une de ces nobles demeures, la voiture de quelque dame de haut parage. Vous connaissez le rang qu'elle occupe, au nombre de cannes que les laquais tiennent élevées au-dessus de l'impériale. La duchesse en a

deux, la comtesse une seule, toutes fort longues et fort grosses : et ceux dont le devoir est de les porter, s'en serviraient vigoureusement. Serait-ce donc pour commander le respect, ou pour châtier l'insolent qui par hasard méconnaîtrait la bassesse de son origine? Je ne l'ai pas demandé, craignant que la nécessité de m'expliquer cet usage ne fût prise pour une insulte, par l'Anglais jaloux de sa qualité d'homme libre, auquel je me serais adressé.

Quoi qu'il en soit, le carrosse élégant, orné d'un écusson qui renferme une foule de pièces de blason, et que surmonte une devise latine ou française (ce sont les plus communes), volait tout-à-l'heure environné d'un nuage de poussière. Le cocher a une figure impassible, enluminée de bière forte et de genièvre. Une ample livrée boutonnée hermétiquement l'enveloppe. Il est chaussé de grandes guêtres de couleur claire. Sur sa perruque de laine courte, blonde, brune ou grise, s'enfonce un chapeau à trois grandes cornes égales, et à l'extrémité desquelles pend un petit gland d'or ou de soie. Par un cri sourd et sauvage il vient d'avertir ses chevaux, qui se sont arrêtés sans qu'on ait pu distinguer le moindre mouvement

des guides dans sa main. Aussitôt l'un des deux laquais se précipite, et se place respectueusement auprès de la portière, sans oser regarder dans l'intérieur. L'autre a déjà franchi la grille qui borde le trottoir, monté les quatre ou cinq marches du perron, saisi le marteau brillant qui pend au-dessous d'une plaque de cuivre sur laquelle est gravé le nom de la maîtresse du logis, et frappé huit à dix coups réitérés avec une précipitation incroyable. Cet usage a des règles que les valets instruits doivent connaître. On m'a dit, et je l'ai observé moi-même, que personne ne permettrait qu'ils s'en écartassent. Chacun veut jouir de ses droits; mais ils perdraient de leur prix si l'on ne respectait pas ceux d'autrui. En s'élevant d'ailleurs on arrive soi-même à faire autant de fracas, que ceux à qui on l'enviait auparavant. Quel est le ministre en France, qui, après avoir donné du monseigneur à d'autres avec répugnance, souffrirait qu'on le traitât autrement quand il l'est devenu? Avertis comme ils l'étaient, les gens de la maison ont jugé qu'il s'agissait de quelqu'un d'importance, car du dehors on les entendait accourir. Leurs pas se seraient ralentis de même, selon que l'assurance de celui qui

heurtait eût été moindre. L'amitié seule a le droit de s'annoncer à petit bruit ou avec tapage, sans que cela tire à conséquence. Il me paraît que l'on sera reçu, car la portière s'ouvre rapidement; et sur un marchepied couvert du plus joli tapis, descend gravement une douairière bien droite, bien sèche, bien roide de sa généalogie et de sa vertu. Après elle, s'élance une grande demoiselle au regard langoureux, coiffée à l'enfant malgré son âge, et presqu'aussi embarrassée de son célibat que de sa contenance. Leurs gants, leurs souliers, leur robe et leur schall de soie sont d'origine française : comme en France, le bon ton exclut le patriotisme. La première marche majestueusement et avec dédain. L'autre fait la légère, sautille à chaque pas comme si elle allait saisir un papillon, et prête à ses lèvres pâles un sourire mélancolique. Laissons-les achever cette visite, pendant que leurs valets, à qui il n'est pas permis d'entrer, restent, quelque tems qu'il fasse, debout devant la porte, en silence, les yeux fixés sur la serrure et l'oreille au guet, pour qu'on ne les surprenne jamais distraits de leur devoir.

Nous touchons à l'extrémité septentrionale

de Portland-Place. Un portique demi-circulaire se déploie à droite et à gauche jusqu'à une certaine distance. Il débouche de chaque côté sur une rangée d'édifices de tous les genres, qui, à la somptuosité des monumens publics, joignent la confortabilité et les agrémens des habitations particulières. Ici le style grec prodigue sa richesse et son élégance. Là le gothique attire les regards par la hardiesse de ses proportions et la découpure de ses ornemens. Ailleurs les formes orientales rappellent le souvenir des tours du Kremlin et des minarets de Constantinople. Plus loin une vaste coupole se dessine dans les nuages. Elle renfermera le panorama de Londres qui n'est pas encore achevé. On cite sur son étendue, sa fidélité, et l'illusion qu'il produira, des détails presque incroyables. Ce sera l'ouvrage du peintre Horner qui en a pris l'esquisse, suspendu dans une corbeille d'osier au-dessous de la croix qui surmonte l'église de Saint-Paul. Il y passait pour ainsi dire sa vie, donnant ainsi l'exemple d'un grand courage et d'une rare patience. Chaque jour il devançait le lever de la ville. Arrivé dans son atelier aérien, il profitait du moment où il n'y avait ni brouillard ni fumée, ou bien il attendait

que le soleil les pénétrât de ses rayons, et lui permît de distinguer les objets les plus éloignés des premiers plans de son tableau, car il ne voulait pas que, de la sommité où il était placé, on pût rien découvrir dont il n'eût reproduit l'image. Les dimensions de cette perspective sont immenses. Elle embrassera, dit-on, un horizon de cent vingt milles; et la moindre chaumière, les buissons, les arbres y seront chacun à leur place. Le dôme qui représente le ciel, et la toile sur laquelle cette image de Londres a été transportée, ont une surface de quarante mille pieds qui sera ainsi couverte de couleur. Aucune plus vaste peinture n'aura été donnée en spectacle; et l'admiration publique a déjà éclaté avant son exposition. Encore ne sera-t-elle qu'un des nombreux accessoires de l'établissement magnifique qui l'attend, et auquel on a donné le nom de Colisée. On arrivera par des chemins sinueux et à travers une pelouse toujours verte, à l'entrée d'une galerie en ogive, à moitié tapissée de lierre. De là on passera dans de nombreuses salles de réunion. Des serres chaudes offriront d'agréables promenades, dans des jardins d'hiver où croissent à l'avance de beaux échantillons de plantes exotiques. Il y en aura qui seront arro-

sées par des eaux jaillissantes. Dans de riches volières des oiseaux étrangers étaleront leur brillant plumage, et rappelleront les contrées lointaines qui les virent naître. Une bibliothèque choisie s'ouvrira aux amateurs de la lecture. Pendant qu'on énumérait devant moi, les minutieuses recherches de ce séjour enchanteur, je croyais entendre un conte de fées, car je ne rapporte pas toutes les merveilles qu'il renfermera. Le spéculateur hardi qui a entrepris de procurer à l'opulente oisiveté ce lieu de délassement, atteindra-t-il le but qu'il se propose? Ce n'est qu'à Londres qu'on immole ainsi un bien-être acquis, au besoin d'en acquérir un plus grand, et à la vanité futile de concevoir et d'exécuter des projets d'un luxe si immodéré.

Dans les constructions diverses qui entourent le parc du Régent, aucun style d'architecture n'a conservé sa pureté : le goût anglais s'y montre toujours, et leur donne un caractère bâtard, moins original que bizarre. Toutes ont vue sur le parc dont elles forment l'enceinte extérieure et qu'elles décorent de leurs façades. Il a quatre cent cinquante acres de surface. Une grille de fer règne à l'entour, et le sépare du trottoir qui lui sert comme de ceinture. Des

allées, des sentiers le traversent dans différentes directions. De toutes parts s'étendent des prairies d'un gazon fin et uni, et du vert le plus doux. Elles sont parsemées de massifs d'arbustes ; et çà et là, des plates-bandes garnies de fleurs en interrompent la monotonie. Des mouvemens de terre distribués avec art varient les aspects de ce vaste jardin public. Vers l'ouest une pente naturelle a favorisé la réunion d'eaux abondantes, qui tantôt serpentent sous la forme d'un ruisseau et tantôt présentent la surface d'un lac. Sur leurs bords, au centre de quelques enclos fermés de jolies barrières, on voit des chaumières ornées, des maisons de plaisance : c'est l'image d'une vallée suisse. Si l'on monte sur quelque hauteur, le paysage s'agrandit, et se termine à l'horizon par les coteaux délicieux de Primrose, de Hamstead et de Highgate. La foule accourt à ce rendez-vous, quoique les plantations en soient encore jeunes et donnent peu d'ombrage. Le jour est-il près de finir, on s'y rend à pied, à cheval, en voiture. Ce concours animé se prolonge pendant toute la soirée. Puis quand vient la nuit, des musiciens ambulans font entendre des chants italiens, français, nationaux ; et un cercle nom-

breux se forme autour d'eux. Quelquefois ils se placent sous les fenêtres de quelque demeure aristocratique : aussitôt les salons se vident; les dames se montrent sur le balcon, sur la terrasse. L'éclat des bougies fait ressortir leurs groupes voluptueux. Un silence profond s'établit. L'air retentit d'une mélodie touchante. On passerait des heures entières à regarder ce tableau charmant, à écouter ces sérénades romanesques, et à jouir de la fraîcheur qu'on trouve dans ce beau lieu.

En ouvrant dans Londres une nouvelle communication, en joignant par une des plus belles rues qu'il soit possible de voir, la campagne à la ville, le gouvernement pouvait craindre que des architectes jaloux de montrer leur habileté et leur goût, que des entrepreneurs aventureux ou des spéculateurs malhabiles, ne trouvassent leur ruine dans la source de fortune qu'il leur offrait. Il était possible que l'espace considérable sur lequel on sollicitait la population de s'étendre, restât désert. Alors tous les avantages qu'on s'en était promis s'évanouissaient. Mais les calculs reposaient sur des bases solides. Le nombre des habitans ne s'accordait plus avec celui des maisons de location. Des

rues étroites, boueuses, malsaines disparaissaient. L'air et la lumière en pénétrant par cette vaste avenue, devaient contribuer à la salubrité publique. Les classes industrielles, resserrées dans de petites localités où l'habitude et la convenance les retenaient depuis long-tems, allaient se trouver plus à l'aise. Le voisinage du fleuve se débarrassait de l'encombrement qui l'obstrue pour ainsi dire. Les riches, au lieu de vivre à l'étroit dans ces jolies petites maisons, dont l'habitation fait envie à tous ceux qui y sont admis, mais où ils avaient peine à se défendre de l'influence d'une atmosphère obscure et épaisse, attendaient le moment d'aller dans de beaux hôtels jouir de leur fortune, respirer un air pur et voir le soleil de tems en tems. Ces espérances n'ont pas toutes été remplies. Cependant elles n'ont échoué que dans le pourtour le plus éloigné du parc du Régent, où des terrains vagues attendent que le manque de logemens se fasse sentir et nécessite des constructions nouvelles.

A Paris, il s'en faut de beaucoup que nous ayons été aussi heureux. Le désir naturel d'utiliser des fonds oisifs, acquis en grande partie depuis l'introduction du système de crédit en

France, s'est emparé de ceux qui les possédaient. Nous avons aussi voulu tracer de nouveaux quartiers, percer de nouvelles rues, étendre et orner notre vaste et belle ville. Sur ce canevas fort simple dans le principe, les professeurs d'économie politique et financière, ont aussitôt plaqué leur broderie, quelquefois d'or, plus souvent de clinquant, parce que sans la pratique il n'y a point de théorie vraie, de même que l'expérience seule donne à l'instruction de la solidité, et que sans le bon sens l'esprit sert à fort peu de chose. Ils disaient : les pierres qui gisent dans les carrières, les arbres dont la valeur est morte dans les forêts, les métaux cachés dans les entrailles de la terre, tous les matériaux propres à l'architecture qui demeurent sans emploi, sont une perte réelle pour la société. Joignez-y la main-d'œuvre, et vous les changez en capitaux productifs. Voyez quel accroissement prendront aussitôt les diverses industries. Les arts auront aussi leur part dans cet essor d'une activité sans égale. Une multitude d'ouvriers de tous les métiers trouvera du travail sans lequel il n'y a pas de mœurs, et recueillera un salaire qui lui procurera de l'aisance et lui fournira les moyens d'élever sa

famille. Par une circulation rapide le signe monétaire pourvoira à tous les besoins, et satisfera de dispendieuses fantaisies. L'esprit moins préoccupé de subvenir à la vie animale, aura plus de liberté pour perfectionner, pour inventer. On voit des familles laborieuses mais pauvres, forcées de s'entasser dans une seule chambre aux plus hauts étages de maisons hideuses, dans des rues empestées, sous des toits brûlans en été, glacés en hiver, dans des rez-de-chaussée enterrés et humides : quand vous pourrez leur offrir des asiles salubres, elles se les disputeront. Dans les manufactures, les bâtimens ne sont plus en rapport avec la promptitude et l'immensité de la production. Procurez-leur des ateliers plus grands, mieux situés, dont les abords soient plus faciles, bientôt leurs chefs vous les demanderont ; et semblables aux abeilles d'une ruche, les ouvriers se hâteront de se grouper à l'entour. Enfin pour échapper aux inconvéniens inséparables du séjour d'une grande ville, pour se loger mieux et à meilleur marché, les riches eux-mêmes quitteront les rues à la mode, et porteront dans les vôtres, avec leur opulence, tous les profits qui naissent d'une consommation plus forte.

Il y avait de l'enchaînement dans ces idées. Le fond se trouvant ainsi exploité, et beaucoup mieux expliqué qu'il ne m'est donné de le faire, il fallait songer à la forme ou plutôt à l'exécution. Ce fut l'affaire des architectes et des manœuvres. Les plans ne se firent pas attendre ; et l'art y prodigua toutes ses séductions. Quelques devis semblèrent un peu chers. Où la fortune d'un seul ne suffisait pas, plusieurs se réunirent, des compagnies s'organisèrent, et des actions furent émises : chacun connaît aujourd'hui comment se fabriquent ces piéges à crédit. Heureux ceux qui ne l'ont pas appris à leurs dépens ! Enfin les fonds sont prêts ou à peu près, car on sait bien rarement où conduit l'art de Vitruve. Le sol se hérisse de jalons. Sur les hauteurs pointent des poteaux de nivellement avec leur signal mi-parti de rouge et de noir. On aligne des rues. On dessine des places. Ici, un passage est fermé ; là, il s'en ouvre d'autres. Les travaux commencent. Çà et là des pierres bénites marquent les emplacemens réservés pour les temples. A mesure que les excavations sont terminées par les terrassiers, les fondemens, les voûtes des caves sortent de la terre comme par enchantement. Des échafauds

s'élèvent. Ils se couvrent de maçons, de pierres, de mortier : c'est à qui finira le premier. Une, deux, plusieurs maisons sont à peine achevées, que leurs nombreux appartemens ont trouvé des locataires. Voilà déjà des bénéfices qui se réalisent. L'impulsion augmente d'activité. Ceux qui n'avaient pas eu le bonheur d'entrer dans les premières associations, achètent pour leur compte des terrains que d'autres leur enlèvent ensuite à tout prix. La foule attire la cohue à ce marché dont l'imagination exagère les avantages. Il n'y a plus assez de marchandise pour les chalands. La manie de la truelle s'empare de tous les esprits. Après avoir bâti au comptant, on ne craint pas de bâtir à crédit. L'ardeur est grande encore, quoiqu'à des yeux exercés elle paraisse se refroidir. En effet, quelques chantiers ralentissent leurs travaux, d'autres les interrompent par intervalles, d'autres encore les cessent entièrement. Voici des rues achevées et fort belles même; en voici d'amorcées, pour me servir d'une expression technique qu'il serait difficile de remplacer : mais personne ne se présente plus ni pour acheter, ni pour louer, ni pour spéculer. Pourquoi donc la presque totalité de ces entre-

prises a-t-elle croulé à la fois, et ruiné des hommes fort honnêtes et fort habiles? c'est que leur utilité portait à faux. Paris était assez grand; et le cours ordinaire des constructions suffisait à l'augmentation journalière du nombre de ses habitans. Malgré toutes les statistiques et leurs commentaires, ce fait m'est démontré jusqu'à l'évidence; car ni les pauvres, ni les riches, ni les manufacturiers ne se sont déplacés, comme on se le figurait sans y avoir assez réfléchi.

Ainsi se sont évanouis de beaux rêves que je n'ai heureusement jamais partagés, et que je déplore. Quelle douleur de parcourir aujourd'hui le théâtre de tant de projets, dignes toutefois d'une meilleure issue, et où tant de dépenses ont tourné en pure perte! que de ruines autour de Paris! des murs tout neufs dont les sommités dégradées sont mal abritées sous des toitures de chaume; des façades à demi ravalées ou dont l'enduit se détache; des charpentes qui se disjoignent; des pierres taillées à moitié, gisant sur la terre et environnées d'herbes sauvages; des clôtures enfin, dont les ais mal assemblés servent de retraite à des gens sans aveu et d'embuscade pour le crime. Le tems que

nous n'admettons pas assez dans nos combinaisons, réparera seul un si grand dommage. Parce que le commerce éprouvait une stagnation générale, les capitalistes cherchèrent dans la maçonnerie, des intérêts qu'ils ne trouvaient pas ailleurs : et c'était précisément par cette raison, qu'il fallait craindre, en cédant à un engouement déraisonnable, d'en augmenter un jour les embarras, comme cela est arrivé.

❋

BAINS PUBLICS. — QUELQUES USAGES.
ARCADES DE BURLINGTON. — PICCADILLY. — LA RUE D'OXFORD.
LES SQUARES. — LES ENFANS. — DIVERSES STATUES.
LINCOLN'S-INN-FIELDS. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — TEMPLE-BAR.
FLEET-STREET. — L'ÉGLISE DE SAINT-PAUL.
GUILDHALL. — LORD CHATHAM. — MONUMENT DE BECKFORD.
SOUVENIRS HISTORIQUES.
BEDLAM. — STOCK-EXCHANGE. — L'HÔTEL DE LA BANQUE.
LA BANQUE D'ANGLETERRE ET CELLE DE FRANCE.
LA BOURSE. — L'ORFÈVRE RUNDELL.
LA TOUR. — LES DOCKS DE LONDRES ET DES INDES.
LE PONT DE LONDRES. — THAMES-STREET. — LE MONUMENT.
LE PONT DE SOUTHWARK. — LE PONT DE BLACK-FRIARS.
UN ACCIDENT. — LE MUSÉE BRITANNIQUE.
LE MUSÉE DE LORD ELGIN. — LES SALONS DE M^rss LINWOOD.
LE MUSEUM EUROPÉEN.
HOGARTH. — ANALYSE DE SES OEUVRES.
L'AMBASSADE FRANÇAISE. — LE PARC DU RÉGENT.

Londres, le 29 juin 1826.

Il ne faut pas mettre les bains au rang des sensualités de Londres, si toutefois cette dernière expression ne comporte pas une idée de mollesse incompatible avec les mœurs austères en apparence, de la nation anglaise. Dans une ville où l'exercice à pied, l'équitation, et les

promenades en voiture découverte, sont en même tems un plaisir à la mode et un principe d'hygiène, on ne comprend pas qu'il y ait si peu d'établissemens publics où l'on puisse s'aller baigner. Celui que je fréquente se trouve dans mon voisinage. Les chambres sont spacieuses et propres; les baignoires d'une grandeur démesurée. On y donne à peine de l'eau; et le service manque à la fois d'exactitude et de prévenance. Ces maisons de bains passent pour avoir une autre destination. Je pourrais dire que celle-ci est dans une rue solitaire, qu'elle s'ouvre avec mystère, que la personne qui vous accueille a l'air de s'attendre à quelque confidence : mais il ne convient point de médire de ses hôtes, encore moins de les calomnier; et nous devons prendre leurs coutumes à la lettre, sans chercher à les interpréter surtout en aucune mauvaise part. En France nous nous cachons moins peut-être, et n'en valons sûrement pas mieux. Croyons plutôt que les brouillards de la Tamise et la température de ses environs excluent les bains tièdes, parce qu'ils tendent à relâcher la fibre. La préférence donnée aux vins spiritueux, les remèdes héroïques généralement adoptés par les médecins, et la fureur

des bains de mer, ne confirment-ils pas suffisamment cette conjecture? Cependant les hommes qui appartiennent aux rangs élevés de la société, commencent à quitter la table en même tems que les dames. Ils n'abusent plus du prétexte de leur laisser quelque liberté après le dîner, pour causer sans gêne entre eux, quand la nappe est levée. On ne voit qu'un petit nombre de partisans des rasades et des santés (*bumpers and toasts*), rester assis autour des plateaux chargés de verres et de bouteilles; faire circuler le bourgogne, le claret et le sherris; boire à tel chef de parti whig ou tory, à telle industrie, à tel principe politique; et finir, quand la raison se trouble et que les sens s'égarent, par boire aux femmes avec un enthousiasme et dans des termes dont le beau sexe s'effaroucherait sans doute, s'il était témoin de cet hommage bachique. On m'a dit aussi qu'il n'était plus question, même parmi les conservateurs des coutumes de la vieille Angleterre, de se coiffer de nuit quand l'heure de s'enivrer est venue, ni de satisfaire, sans pudeur et sans quitter la salle du banquet, aux suites naturelles de libations trop copieuses : et je n'en doute point. Depuis la paix, l'influence de

nos usages a passé le détroit et commence à se faire sentir au-delà. Toutefois, parmi les classes inférieures de la population, non seulement le goût des liqueurs fortes se conserve, mais encore il s'accroît dans une proportion effrayante. Les boutiques d'esprits, comme on les appelle, sont plus multipliées que les cafés à Paris. Là, les buveurs se succèdent à toute heure et presque sans interruption; et la brutalité comme la fréquence des crimes n'a peut-être pas une autre cause. Quant aux bains de mer, il n'est presque plus de maladie pour laquelle on ne les prescrive ou ne les prenne. En entrant dans la Tamise, nous avons vu plusieurs villes charmantes, nées pour ainsi dire de ce besoin devenu général.

Je viens de passer devant une galerie qu'on nomme Burlington-Arcade. Une façade uniforme en décore les deux extrémités. Elle se compose de trois arcs surmontés d'un entablement, et couronnés d'un attique dont les ornemens ont de la richesse et de l'élégance. On entre par quelques degrés dans une triple galerie couverte, qui traverse de Piccadilly aux jardins de Burlington. Elle a trois cent trente pieds de long. Soixante-douze boutiques en gar-

nissent les côtés. Leur devanture brillante de cuivre bruni, de glaces, de marbre, jette un éclat surprenant. Ce passage date de 1819. Il appartient à lord Cavendish qui en tire, dit-on, un revenu considérable. C'est à la fois un marché commode d'objets de luxe et une agréable promenade. Des gardiens veillent à ce qu'aucune bienséance n'y soit blessée. Aussi les gens du bon ton (*fashionable-world*) y abondent-ils. Ce n'est pas encore le moment propice pour jouir de ce spectacle. On ne s'y rend que vers deux heures, quand les adeptes de toutes les industries, avec leur cortége de courtiers, de chalands, de brocanteurs, d'agioteurs, remplissent les comptoirs et les rues de la Cité, et se hâtent de préparer les négociations qui se concluront à la Bourse. Alors les équipages légers arrivent ici de tous les quartiers aristocratiques, déposent sur le perron, les ladies à qui les grands airs ne permettent pas de passer une matinée sans courir les marchands, sans faire des emplettes. On y rencontre aussi de jeunes demoiselles. La plupart sont venues à pied, seules ou avec quelque amie ; et personne n'y trouve à redire : elles jouissent d'une liberté qu'elles seront censées perdre en se mariant. Non seulement les arca-

des de Burlington mais les autres bazars de ce genre, et il y en a un grand nombre à Londres, comptent une multitude de ces visiteuses du matin. Elles se glissent rapidement. Leur démarche est prompte, saccadée, disgracieuse. Sans se dérober aux œillades des passans, elles affectent une grande préoccupation. On les voit s'arrêter devant les magasins d'étoffes et de nouveautés, regardant à travers les vitres avec des yeux de connaisseuses, de convoitise surtout, qui doivent être bien tendres quand ils expriment d'autres désirs. Cet empressement, leur inattention pour ceux qui les entourent, ou les suivent quelquefois avec une assiduité importune, les protégent au milieu de la foule où elles feignent avec beaucoup d'art de ne remarquer personne, habiles qu'elles seraient à nommer la plupart des dames, surtout à n'oublier aucun des détails de leur toilette, et à distinguer celui qu'elles cherchent peut-être : ceci au reste est féminin, et appartient à tous les pays.

Entrez-vous dans Piccadilly ? Cette rue est encore le rendez-vous des oisifs, des promeneurs continuels qui n'ont d'autre but que d'aller devant eux, et de se donner du mouvement. Dans le nombre, se montrent de loin à

loin quelques-uns de ces merveilleux que les nôtres voudraient bien copier, mais dont ils n'atteignent, malgré le soin qu'ils prennent, ni la suffisance gourmée, ni le dédain profond pour tout ce qui n'est pas eux-mêmes; ni surtout l'extérieur désœuvré, exempt d'idées et ennuyé, qui semble être un don exclusivement indigène et national. On les nomme des dandies : le mot français analogue nous manque. Leur costume inventé de la veille, a quelque chose de méthodique dans l'assortiment des étoffes et des couleurs; et ils le quitteront dès qu'ils l'auront mis en vogue. Il y règne une précision, un arrangement, une propreté qui leur sont particuliers. C'est une sorte de complément de leur prétention et de leur nonchalance, si même ce n'en est pas la base. Descendent-ils de cheval? le peu de désordre occasioné dans leur toilette, par les allures variées de leur monture, n'empêche pas qu'on ne les reconnaisse. Dans leur air de tête, leur pose et leur langage, ils ont un genre d'originalité, une primeur de mode, un galant ridicule, une légèreté affectée, qui exigeraient beaucoup d'art et d'étude, si le naturel ne s'y prêtait pas.

Revenons sur nos pas. Je veux vous conduire

à la Cité, et vous en indiquer les principaux monumens. En remontant vers le nord de la rue du Régent, nous rejoindrons le carrefour où celle d'Oxford se croise avec elle. Ne nous arrêtons qu'un instant pour admirer la perspective qui s'ouvre en avant, en arrière et de chaque côté. La rue d'Oxford est sinon la plus belle, du moins la plus régulière de Londres. Elle traverse en ligne directe dans presque toute son étendue, la partie occidentale de la ville, de High-Street au nord de Hyde-Park. L'air y est sain, parce qu'elle a beaucoup de largeur et que ses maisons sont proportionnellement peu élevées. Cette règle de voirie est encore presque inusitée à Paris : nos architectes prennent en hauteur ce qu'ils perdent en surface, bien qu'ils commencent à innover à cet égard. On vient de dépaver la chaussée d'Oxford-Street pour la mettre à la Mac-Adam. La circulation en est totalement interrompue. J'entends sous un vaste hangar, le bruit des marteaux qui cassent le grès pour le réduire en morceaux d'un volume à peu près égal, précaution nécessaire afin de faciliter l'encombrement, le rapprochement successif, et par suite la cohésion de ces fragmens, qui finissent par former un

corps à peine sonore, dont la surface n'offre aucune aspérité. Ce procédé sera-t-il généralement adopté en France, comme il l'est déjà dans quelques départemens? ou bien accueillerons-nous celui de M. Stevenson, qui n'est qu'une ingénieuse modification du système que l'on suit en Italie? Il ne faut pas avoir voyagé beaucoup pour le désirer. Rien n'est plus importun, plus fatigant que le bruit et les cahots secs et durs de nos routes de grès, mal pavées, encore plus mal entretenues. Une nuit de repos ne suffit pas pour calmer l'ébranlement qu'ils donnent à tout le corps, et qui dégénère en une souffrance réelle quand il se répète pendant plusieurs jours. Dans les villes, ni le cailloutage à la Mac-Adam, ni le pavage à la Stevenson ne sont sans inconvéniens. On s'en plaint déjà beaucoup ici. La boue, comme la poussière, rend ce genre de communication incommode, malsain, et dispendieux à cause de la malpropreté qu'il occasione dans l'intérieur des maisons.

Avançons vers Holborn. A peu de distance sur la gauche, nous entrerons par Queen-Street dans Lincoln's-inn-Fields. C'est une très-grande place. Le dessin en fut tracé par Inigo Jones qui lui donna les dimensions de la base d'une

des pyramides d'Égypte. L'irrégularité des édifices qui l'environnent, la dépare. Londres compte de nombreux emplacemens de ce genre. On les nomme des squares. Ils embellissent la ville et en augmentent la salubrité. Autour de chacun d'eux s'élèvent des maisons uniformes. Dans l'intérieur, hors l'espace réservé pour la voie publique, le reste est orné de gazon, de fleurs, d'arbustes et d'ombrages. Ces jardins sont fermés d'une grille en fer. Les propriétaires voisins peuvent, je crois, en acheter des clefs. C'est là que les enfans vont respirer en plein air, et s'ébattre en liberté sous la surveillance de leurs gouvernantes. Combien de fois je me suis arrêté pour assister à leurs courses, à leurs amusemens! Sans doute leur éducation physique ne laisse rien à reprendre ni à souhaiter, puisque leur carnation est éclatante de blancheur et de santé. Ils se meuvent avec aisance, dans leur charmant costume qui se compose d'un large pantalon à la turque, d'une tunique courte retenue autour du corps par une ceinture de maroquin à peine serrée, et d'un chapeau de paille à grands bords attaché par un ruban sous le menton. Dans ces petites mines étrangères, on trouve déjà le germe du

caractère anglais, une sorte de repos, de gravité, presque de concentration. Leur rire n'est point éclatant. Ils ne sont pas bruyans dans leurs jeux. Leur esprit, tout jeune qu'il est, se porte déjà vers l'ordre, vers la réflexion et aussi un peu vers la personnalité. Le plus grand nombre montre de la docilité, de la douceur, de l'abandon dans la joie, et de la naïveté dans le chagrin. La contenance des surveillantes entre pour beaucoup dans la discipline, dans les habitudes de cette société naissante. Sérieuses mais non sévères, attentives sans importunité, complaisantes et non officieuses, d'un seul regard où l'indulgence n'est jamais la faiblesse, elles obtiennent presque toujours une obéissance prompte; et si la réprimande devient nécessaire, elle se fait d'une voix si douce, et des manières si caressantes l'accompagnent, qu'aucun des sujets de ce petit empire absolu ne persiste dans l'insubordination.

Un monument public occupe le centre de la plupart des squares. On voit dans celui de Grosvenor, une statue équestre de Georges II; et dans Berkeley-Square, celle de Georges III. Russel-Square a reçu un genre de consécration plus remarquable. La famille du duc de Bedford

y a placé l'image colossale de ce grand citoyen qui employa la majeure partie de sa fortune à perfectionner l'agriculture, et à améliorer la race des troupeaux. Il est debout. Une charrue, des attributs champêtres et les quatre saisons, assez mal représentées à mon avis par des enfans, se groupent autour de lui. L'ensemble de cette composition qui est de Westmacott, a vingt-sept pieds de haut. La statue en a neuf. Il existe peu d'exemples d'un hommage plus populaire, et qui honore davantage ceux qui le rendent et celui qui le reçoit. Que sont auprès, les simulacres des rois offerts à la vénération et à l'amour du peuple qui les renverse souvent après les avoir inaugurés lui-même? Paris a vu avec mépris relever ceux qu'il avait abattus. Un seul, celui de Henri IV a échappé aux sarcasmes, qui n'ont été épargnés ni à Louis XIII, ni à Louis XIV, ni à Louis XV : pourrait-on dire combien de tems la patience publique souffrira les inscriptions injurieuses, que les flatteurs de la restauration se sont permis de graver sur le piédestal de chacune d'elles? Est-il bien sûr que la postérité ne verra que des crimes, dans les commotions les plus terribles de notre révolution, et que les

orages de notre liberté naissante passeront toujours pour les effets d'une licence coupable?

Une simple pelouse couvre le square de Lincoln's-inn-Fields. C'est là que lord Russel fut décapité [1]. Il avait conspiré pour exclure du trône le duc d'York, qui, sous le nom de Jacques II, devait cinq ans plus tard être chassé du royaume, et terminer honteusement le règne de sa dynastie. L'échafaud fut dressé avec intention à une si grande distance de la tour, afin que la victime eût à parcourir plusieurs rues populeuses pour y arriver. Il ne suffisait pas de punir de mort celui qui n'avait fait que devancer le jugement de l'opinion publique; il fallait encore braver le peuple indigné, lui montrer le chef qu'il chérissait et en qui il mettait son espoir, sa confiance, exposé à la rigueur des lois et subissant le dernier supplice. On l'accusait aussi d'avoir voulu attenter à la vie du roi : il repoussa cette imputation avec force dans les dernières paroles qu'il prononça, et qui toutes respiraient l'horreur du papisme et le zèle de la religion réformée.

En nous dirigeant vers le sud et tournant à

[1] 21 juillet 1683.

gauche, nous nous trouverons devant une porte qui emprunte le nom de Temple-Bar, d'une habitation des templiers jadis peu éloignée. Ici, commencent les immunités de la Cité. Avant l'incendie de 1666, les bornes de sa juridiction n'étaient indiquées que par des poteaux, des barrières et des chaînes. On y substitua en cet endroit, une maison de bois qui barrait la rue. La porte actuelle qui date de l'an 1670, est en pierre de Portland. J'ai été moins frappé des détails de son architecture que des immondices qui en salissent les approches. Au milieu s'ouvre un large passage pour les voitures; et de chaque côté, un guichet pour les piétons. Des statues décorent chacune de ses façades : celles qui regardent le Strand, représentent Charles Ier et Charles II : celles d'Élisabeth et de Jacques Ier font face à Fleet-Street. Sur la clef de la voûte sont sculptées les armes de la Grande-Bretagne. Dans l'origine, le faîte était garni de pointes de fer. On y exposait les têtes des criminels d'état. Il n'y a pas un siècle que cet usage barbare est aboli. En 1742 il existait encore. Après la rébellion de 1745, le vainqueur de Culloden y suspendit les lambeaux sanglans de ceux des partisans des Stuarts qui

ne purent trouver grâce devant lui ; et chaque fois que ces hideuses exhibitions étaient offertes à la curiosité publique, des officieux louaient aux passans arrêtés au pied de cette fourche patibulaire, des lunettes d'approche pour un sou de France par tête.

La Cité a de nombreuses prérogatives. Celle dont les magistrats et le peuple se montrent le plus jaloux, est que la force armée ne puisse pénétrer sur leur territoire sans la permission du lord-maire. Je veux bien croire que la mutinerie même la plus sérieuse n'en autoriserait pas l'infraction. Cependant si une circonstance survenait, qui exigeât l'intervention des soldats pour rétablir l'ordre, il est permis de douter que l'obstacle de Temple-Bar fût respecté par l'aristocratie anglaise, qui, dans ces derniers temps, ne s'est fait aucun scrupule de réprimer ainsi des séditions, moins dirigées contre le gouvernement, qu'excitées par la misère. Quoi qu'il en soit, la municipalité de Londres a conservé ses droits. Elle est censée ne point savoir la nouvelle politique la plus importante et qui n'est ignorée de personne, tant que la notification ne lui en a point été faite. Informé du jour où le gouvernement doit la lui communiquer, le lord-

maire a soin de tenir close la porte privilégiée et d'y être à l'heure convenue. Des pourparlers s'établissent entre lui et les hérauts de la Couronne : et ceux-ci n'entrent pour s'acquitter de leur message, qu'après en avoir obtenu la permission qui n'est jamais refusée.

Pour nous qui n'avons nullement besoin de cette formalité, franchissons la barrière vierge, et tâchons de nous frayer un passage à travers la foule qui se presse le long des boutiques de Fleet-Street. Le milieu de la rue est tellement encombré de toutes sortes de voitures qui avancent tantôt avec rapidité tantôt avec lenteur, qu'il serait dangereux de s'y hasarder. Les embarras semblent augmenter encore dans Ludgate-Street. Quel bruit! Quel concours immense! Avec quel empressement chacun cherche à devancer celui qui le précède! C'est un travail que d'assister à ce spectacle, même comme simple curieux. La rue devenue plus étroite aboutit à une petite place irrégulière, dont Saint-Paul, l'église métropolitaine de Londres, occupe presque toute la surface. Quelques pierres tumulaires entre lesquelles croissent des touffes de gazon, couvrent le petit cimetière qui l'environne. L'enceinte sacrée

est fermée d'un mur à hauteur d'appui, surmonté d'une grille de fer. En avant, sur la droite, se détache une statue en marbre de la reine Anne, placée là sans goût comme sans symétrie. Assises à ses pieds, la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Amérique et même la France semblent implorer sa protection et lui rendre hommage. Déjà la dernière moitié de cette allégorie n'est plus qu'un mensonge. Qui sait si une portion de la première sera long-tems encore une vérité?

Ne quittons point l'endroit où nous sommes, sans porter nos regards sur l'édifice colossal qui est devant nous. La consécration de son emplacement remonte à la plus haute antiquité. Les Romains y avaient bâti un temple que Dioclétien renversa. Reconstruit par Constantin, il fut démoli par les Saxons. L'église qui lui succéda, datait du commencement du septième siècle. Successivement embellie et enrichie par les rois et par le clergé, elle était d'une rare magnificence. L'incendie de 1666 la réduisit en cendres. C'est au pied de ses autels que Jane Shore avait fait amende honorable[1]. Le duc de

[1] 1483.

Glocester protecteur du royaume pendant la minorité des fils d'Édouard IV; jaloux du titre du premier et des droits du second, après s'être débarrassé de ceux dont il redoutait le plus l'opposition, entreprit de frapper même ses moins dangereux ennemis. Le dernier de tous, Jane Shore avait trop peu de crédit pour qu'il en conçût aucune crainte. Cependant comme elle avait été accusée de sorcellerie et que son innocence était avérée, il résolut de la punir de la faute qu'elle avait réellement commise. Cette femme infortunée, soustraite à son mari qui était orfèvre dans Lombard-Street, devenue maîtresse en titre du roi, avait su conserver au sein de la cour la plus débauchée et la plus corrompue, une sorte d'innocence. Elle était généreuse, charitable, toujours prête à secourir les pauvres, et à intercéder pour les accusés. Sa conversation avait du charme. On disait que nul ne pouvait résister aux grâces de son esprit et à la beauté de ses traits. Le duc ordonna qu'elle fût poursuivie, pour avoir quitté son mari et vécu criminellement avec un autre. Peut-être le peuple ne vit-il point sans quelque plaisir, réduite à sa première condition, une simple bourgeoise qui avait été pendant quel-

ques instans élevée au-dessus de lui, et comblée d'honneurs et de toutes les faveurs royales. La notoriété de sa faiblesse n'en permettait pas la dénégation. Elle s'en accusa, et fut condamnée à venir à travers la Cité, nu-pieds, couverte d'un linceul, une torche allumée à la main, demander pardon dans l'église de Saint-Paul devant des milliers de spectateurs. Après avoir subi cette sentence, elle vécut environ quarante ans, en proie à la plus profonde misère. « Un historien du règne d'Henri VII, dit lord Lyttleton, assure l'avoir vue cueillant des herbes dans un champ près de la ville pour se sustenter : étrange destinée, de la favorite d'une cour, et de la maîtresse d'un roi [1] ! »

La première pierre de la basilique de Saint-Paul fut posée en 1675, et la dernière en 1723. Christ. Wren qui construisait cette église, mourut avant de l'avoir terminée, et en laissa l'achèvement à son fils. La façade principale regarde le couchant. On y monte par vingt-deux degrés de marbre noir. Elle se compose de douze colonnes corinthiennes, surmontées de huit

[1] HISTOIRE D'ANGLETERRE, *Lettres d'un Gentilhomme à son Fils*, vol. I, lett. XXV.

colonnes composites. Sur cette double base repose un fronton où la sculpture a retracé les détails de la conversion de saint Paul. En arrière s'élève une coupole riche, légère et gracieuse, couronnée d'une lanterne, et terminée par une boule qui porte une croix dorée. Cet ensemble qui n'est point à l'abri de la critique, aurait un caractère imposant et même grandiose, si deux petites tours d'un style burlesque qui pointent aux angles du frontispice, ne le dénaturaient complétement. Soit qu'il perde à être vu de si près, soit que ses accessoires n'aient pas de proportion entre eux ou avec lui, l'effet en est manqué. A la vérité les tons de suie imprimés sur toutes les parties que frappent les courans des vents pluvieux, forment des contrastes si brusques avec la blancheur de celles qui en sont garanties; ces oppositions se reproduisent si souvent et d'une façon si choquante, que toutes les lignes du dessin en sont interrompues, et que les ornemens ainsi mi-partis de blanc et de noir nuisent à leur propre régularité et au mérite de leur ordonnance.

Indépendamment de la grande entrée, il y en a deux latérales de moindres proportions, également décorées de degrés en marbre et de co-

lonnes. L'église s'ouvre trois fois le jour pour la célébration de l'office divin. Les étrangers qui la visitent, doivent s'adresser à la porte du nord. Le prix d'entrée est de quatre sous. Pour cette modique somme, il est permis de jeter un coup d'œil sur le pavé de marbre blanc et noir en forme d'échiquier; sur les peintures enfumées et médiocres de la coupole, où le peintre Tornhill a représenté plusieurs scènes de la vie de saint Paul; et sur les drapeaux suspendus à la voûte de la nef, dont la plupart nous appartiennent, et que je ne saurais contempler sans orgueil et sans douleur. Chacune des prétendues curiosités de cette métropole a son gardien particulier. On les trouve tous à leur poste. Il en coûte deux sous pour être admis dans la bibliothèque, moins remarquable par la rareté de ses livres que par l'assemblage des feuilles de son parquet. Moyennant une rétribution pareille, vous parcourez un escalier dont la hardiesse et la légèreté n'ont plus rien de surprenant aujourd'hui. Un nouveau guide exige la même somme, pour montrer le premier plan en relief que Christ. Wren avait fait, et qui fut refusé par le chapitre, parce que, modelé sur les temples grecs, il rappelait des souvenirs du

paganisme. La vue de la cloche qu'on ne sonne qu'à la mort du roi, de la reine, des princes du sang, de l'évêque et du doyen des chanoines; celle de l'horloge qui n'a rien d'extraordinaire, sont au même prix que le reste. Pour deux sous encore, vous acquérez le droit de circuler dans la galerie qui règne intérieurement, le long de la base de la coupole. Son diamètre est à peu près de cent vingt pieds : on la nomme *Whispering-Gallery*. Le mur auquel elle est adossée, a la propriété de transmettre de la porte d'entrée au milieu de sa circonférence, les paroles prononcées à voix basse, de manière qu'elles frappent distinctement l'oreille de celui qui les écoute. Cet effet d'acoustique, commun à beaucoup de chambres voûtées d'anciens châteaux, n'approche pas de celui que le hasard a produit dans une des salles du musée Napoléon, entre deux coupes distantes de plusieurs pas, et qui permettent à deux interlocuteurs, placés en regard l'un de l'autre au bord extérieur de chacune d'elles, de s'entretenir sans que leurs plus proches voisins les entendent. Désirez-vous voir à vol d'oiseau, Londres dans toute son étendue, les campagnes qui l'environnent, et la Tamise, d'abord sous la forme d'un ruisseau baignant

de riantes prairies, puis prenant l'aspect d'un fleuve et se couvrant de vaisseaux, s'écoulant enfin vers la mer à travers des rivages populeux? Pour vingt-cinq sous on vous conduira au sommet du dôme; et si le ciel est serein, par un hasard fort rare, vous assisterez à ce spectacle digne en effet d'exciter la curiosité. N'êtes-vous point importuné de cette multitude de cicérones et de ces salaires réitérés? tout cela est ignoble et mesquin. Il vaudrait mieux donner le double avant d'entrer, et n'avoir plus à s'occuper des articles de ce fastidieux tarif : d'autant qu'en échange d'une pièce d'or ou d'argent, il faut toujours se résoudre à recevoir quelque monnaie défectueuse ou fausse, et à disputer sur des erreurs commises à dessein. Ces mécomptes d'ailleurs se renouvellent dans presque tous les petits marchés, car la confiance d'un arrivant est exploitée ici avec une dextérité et une effronterie difficiles à comprendre, et probablement impossibles à éviter.

L'intérieur de l'église de Saint-Paul est d'une nudité complète : les sculptures qui ornent la grille et les boiseries du chœur, rendent ce défaut encore plus saillant. On prétend cependant qu'elle s'embellit beaucoup, lorsque des

solennités religieuses la remplissent de fidèles. Une fête annuelle y est célébrée, que j'appellerais celle de la reconnaissance. A un jour fixe, les enfans de la charité publique et privée, s'y rassemblent pour remercier Dieu et leurs bienfaiteurs. Sans doute alors le concours de ces orphelins, l'ordre qui règne dans leurs rangs, l'attention qu'ils prêtent aux exhortations qui leur sont adressées, les accords touchans de leurs voix dont retentit la voûte sainte, l'affluence des spectateurs, et la gravité, l'onction de cette cérémonie offrent un tableau que n'égaleraient point les plus précieuses productions des arts; mais ce genre de beauté est étranger à l'édifice en lui-même. Solitaire comme il l'est maintenant, et dépourvu de tout symbole de sa destination, son aspect n'a rien que de brut et de matériel. Une telle proscription des images dans les temples anglicans, n'est pas moins ridicule que leur profusion dans ceux du culte catholique. Sans nier que l'ignorance et la superstition puissent confondre la religion avec ses emblèmes, et de vains simulacres avec la Divinité, serait-il vrai que la prière fût plus sincère ou moins distraite, lorsque rien n'en rappelle l'objet? Les méditations pieuses perdraient-elles de

leur ferveur, la raison exercerait-elle moins d'empire sur la foi, en présence de quelques tableaux où seraient représentés des actes de vertu, de tolérance ou de résignation? Des précautions si exagérées contre les prétendus dangers de l'idolâtrie, n'accusent-ils pas plutôt de faiblesse, les règles, les dogmes et le zèle de la réforme, qu'elles n'en confirment l'autorité? Au reste le patriotisme commence à remplacer par des monumens publics, les décorations que repousse le rigorisme évangélique. La mémoire de plusieurs hommes célèbres est déjà confiée à la nef de Saint-Paul. La statue de John Howard et celle de Samuel Johnson signalent la philantropie de la nation et son amour pour les lettres. Une simple pierre couvre les restes de Christ. Wren : quel plus beau mausolée lui eût-on érigé, que le temple, chef-d'œuvre de son génie! Ailleurs on lit : Copenhague, Nil, Trafalgar. Ces noms historiques indiquent la sépulture de Nelson. Si Naples eût trouvé place dans cette inscription laconique, l'histoire entière du héros de la marine anglaise ainsi racontée, aurait laissé au lecteur impartial, le soin d'en balancer la honte avec la gloire, et de décider si la bravoure suffit pour ennoblir

tant de genres de dévouement, les uns justifiés, les autres flétris par les lois de la guerre et le droit des gens.

Au-delà de Saint-Paul est Cheapside, rue spacieuse qui se prolonge dans la direction de l'ouest. Vers le centre, sur la gauche, King-Street conduit à l'hôtel-de-ville que l'on nomme Guildhall. C'est un édifice gothique du commencement du quinzième siècle. L'incendie de 1666 y causa de grands dommages qui ont été successivement réparés. C'est là que sont élus le lord-maire et les aldermans; que leur conseil s'assemble; et que les tribunaux particuliers de la Cité tiennent leurs séances. La salle, longue de cent cinquante-trois pieds, large de quarante-huit et haute de cinquante-cinq, sert pour les banquets offerts au nom de la ville. On cite encore comme un modèle de magnificence incomparable, la fête qui y fut donnée à l'empereur de Russie et au roi de Prusse, après la paix de 1815. Deux figures grotesques en bois grossièrement sculptées accompagnent l'horloge qui est en face de la porte d'entrée. Le peuple les nomme Gog et Magog. Dans l'une, il voit l'image d'un ancien Breton, dans l'autre celle d'un Saxon; et il porte à ces symboles de

sa barbare origine, une sorte de vénération superstitieuse. Le long des murs sont suspendus les portraits de quelques rois, et ceux des citoyens qui se sont illustrés dans la carrière municipale. Parmi ces derniers figurent les juges qui rétablirent les limites des propriétés, effacées ou confondues par l'incendie de 1666; et qui régularisèrent la reconstruction de la Cité. Dans le fond on voit deux statues du sculpteur Baron. L'une représente le comte Chatham, l'autre le lord-maire Beckford. Une inscription annonce que la première fut décernée au ministre qui sut faire prospérer le commerce, encore plus pendant la guerre qu'en tems de paix. Il appartenait à des armateurs et des marchands, de caractériser ainsi les pirateries qui devancèrent la guerre de 1766; mais aujourd'hui les récompenses nationales sont à un plus haut prix. Les peuples ne tiennent aucun compte de leurs propres succès, si le droit des gens les réprouve. Le père du célèbre Pitt n'avait-il donc pas d'autres droits à l'immortalité, que la ruine de nos ports et de notre commerce, avant que les hostilités du gouvernement anglais nous fussent dénoncées? Homme d'état, orateur éloquent, l'étendue de ses vues égalait l'habileté

avec laquelle il les développait. Il se distinguait à la fois par la force de sa pensée, la puissance de sa parole, et la fécondité des moyens dans l'exécution de ses desseins. Nul ne connut mieux l'art de restreindre dans des bornes convenables, la discussion des questions les plus vastes et les plus épineuses. Dès l'abord, il les présentait sous les divers aspects qui en pouvaient assurer la plus prompte solution. Sans y rien omettre, il en écartait les détails oiseux ou superficiels. Il disposait en quelque sorte des suffrages par une logique persuasive, par des pronostics hardis, par des allusions heureuses, par de belles métaphores qui saisissaient à la fois la raison, l'imagination, les passions même de ses auditeurs. Non moins redoutable par l'ironie, le reproche, et je dirais même l'invective, il intimidait ses adversaires. L'énergie de son action, la sévérité de sa contenance et les éclairs qui semblaient jaillir de ses yeux leur imposaient. La confiance que son génie lui avait acquise, il l'inspirait encore par la rigidité de ses mœurs, née autant d'une morale réfléchie et de ce noble orgueil auquel chacun s'empresse de rendre hommage, que de la faiblesse de sa constitution qui, en lui interdisant

les plaisirs de la jeunesse, lui conseilla de bonne heure les goûts de l'âge mûr.

Le monument du lord-maire Beckford, loin d'appeler aucune critique, rencontrera une grande sympathie dans toutes les ames généreuses. C'est un hommage rendu au patriotisme et à la liberté, dans la personne d'un citoyen courageux. L'administration de lord North avait commencé sous de fâcheux auspices. Elle était répudiée par le peuple. Dans une adresse à Georges III, la Cité l'avait attaquée. Rappelant la loi fondamentale du pays, elle prédisait que son infraction aurait des effets plus funestes que ceux de la taxe navale de Charles Ier et du règne anti-national de Jacques II. « Puisque les ministres de Votre Majesté, ajoutait-elle, ont attenté à l'indépendance des élections, et avili la noble origine des parlemens; puisque ces crimes sont notoires et subversifs des libertés du royaume; et puisque Votre Majesté est inviolablement obligée par honneur et par équité, à les préserver de toute atteinte, comme elle en a fait serment à Dieu et à ses sujets, au jour de son couronnement; nous nous persuadons, Sire, que vous rendrez à votre peuple le gouvernement constitutionnel et le repos, en dis-

solvant le parlement actuel, et en excluant à jamais de votre conseil les mauvais ministres qui le dirigent[1]. »

Malgré la vive émotion que Georges III éprouva de cette remontrance, le sentiment de la dignité de sa couronne, et son respect pour les communes du pays ne l'abandonnèrent point. Il parla de ses devoirs avec fermeté, de ses droits avec convenance, et des termes de l'adresse comme d'une manifestation d'autorité inconstitutionnelle, et irrévérente pour les premiers pouvoirs de l'état. En exprimant la volonté de persister dans le système qu'il avait adopté, il en appela à l'attachement et à l'appui du peuple en qui il mettait toute sa confiance. Le mécontentement ne diminua point. Peu de mois après une nouvelle adresse fut présentée. Non moins énergique, elle faisait de plus allusion à la première réponse du roi, qui s'empressa de déclarer qu'il n'avait point changé de résolution, et qu'il ne mériterait pas d'être regardé comme le père de son peuple, s'il usait de sa prérogative pour nuire aux intérêts du royaume, et mettre en danger la constitution.

[1] Bisset, *Histoire d'Angleterre*, vol. II, chap. IX.

Contre l'usage, le lord-maire demanda et obtint la permission de répliquer. « Permettez-moi, Sire, dit-il en finissant, de vous représenter que quiconque a déjà osé, ou osera à l'avenir, par de fausses insinuations ou des suggestions odieuses, inspirer à Votre Majesté de la désaffection pour vos loyaux sujets en général et pour la Cité de Londres en particulier, détruire la confiance que vous devez à votre peuple, et affaiblir les égards qu'il mérite, est ennemi de la personne et de la famille de Votre Majesté, perturbateur de la paix publique, et traître envers notre heureuse constitution, telle qu'elle fut établie par notre révolution glorieuse et nécessaire [1]. » Ce sont ces paroles mémorables qui sont inscrites sur une table de marbre noir, au-dessous de la statue de sir Beckford. Ne font-elles pas à la fois l'éloge du citoyen courageux qui les prononça, et de ceux qui les ont ainsi transmises à la postérité? Avec quel intérêt un Français ne les lit-il pas! combien il s'associe par la pensée au patriotisme qui les dictait! Que ne nous disent-elles point, aujourd'hui surtout, à nous qui, après avoir vu naître la liberté dans

[1] BISSET, *Histoire d'Angleterre*, vol. II, chap. IX.

notre belle patrie, sommes si près de la voir périr. Des ministres dangereux et déjà coupables président à ses destinées. Les élections dernières n'ont-elles pas révélé les plus méprisables corruptions, les fraudes les plus hardies? Se peut-il que notre France si loyale, si généreuse, compte tant d'ames mercenaires, prêtes à se vendre au pouvoir, et tant de consciences faciles! Mais notre éducation politique se perfectionne de jour en jour. L'animadversion commence à succéder au mépris. Pour n'être pas encore entendue, la foudre ne gronde pas moins. C'est dans les moyennes régions de la société qu'elle se forme. Au jour où elle éclatera, peut-on dire combien de bras se réuniront pour la lancer? Malheur aux rois qui conduisent les nations à ce point, de préférer les chances mêmes de l'anarchie à la durée d'un pouvoir odieux!

En avançant vers le nord, nous ne tarderons pas à entrer dans Moorfields, vaste place qu'environnent quelques édifices épars autour d'une pelouse. Deux maisons d'aliénés en bordaient les plus grands côtés, l'une au midi, l'autre au nord. On désignait la première sous le nom de *Bethléem*, et, par corruption, de *Bedlam*, emprunté d'un ancien couvent que Henri VIII

avait donné à la ville de Londres pour cet usage[1]. Cent trente ans après, cet hospice ne suffisant plus, les officiers municipaux y ajoutèrent un corps-de-logis. Dès 1734, il fallut encore y faire des additions; et la munificence nationale pourvut à ce triste besoin. Le second se nommait l'hôpital de Saint-Luc. Des citoyens l'avaient fondé en 1732. On y tentait la guérison des fous que Bedlam renvoyait à leur famille, s'ils résistaient à une année de traitement. L'un et l'autre ont été déplacés. L'hôpital de Saint-Luc, commencé en 1751, est depuis 1786 dans Old-Street-Road. Il est bâti en briques, haut de trois étages, et long de cinq cents pieds. Quant au nouveau Bedlam, on l'a construit dans le quartier de Lambeth. Il occupe avec ses dépendances et ses jardins douze acres d'étendue, et peut recevoir deux cents aliénés. Sa façade est imposante. Elle a cinq cent quatre-vingts pieds de long. Le centre est décoré d'un portique ionique de bon goût et surmonté d'une coupole. On a placé dans le vestibule, les deux statues de Caïus Cibber qui ornaient le frontispice, d'ailleurs fort sévère, de l'ancien Bedlam. Elles étaient sur les piliers de

[1] 1545.

l'entrée principale. L'une représente un fou mélancolique. Il est libre, en proie à sa manie, dans l'attitude d'une méditation profonde, le regard fixe et morne : on le croirait frappé d'immobilité. L'autre est furieux, dans les convulsions d'un accès violent, les yeux égarés, l'air menaçant, les cheveux hérissés, et s'efforce de briser les fers qui le retiennent.

In this vast lazar-house of many woes,
.... Laughter is not mirth, nor thought the mind,
Nor words a language, nor ev'n men mankind;
.... Cries reply to curses, shrieks to blows,
And each is tortured in his separate hell —
....
Many, but each divided by the wall
Which echoes madness in her babbling-moods; —
While all can hear, none heed his neighbour's call [1] —

La folie! ah! que ce mal est affreux! il n'en est aucun qui m'effraie davantage. Combien de causes l'amènent, et les plus légères et les

[1] Byron, *Lamentations du Tasse*, st. iv.

Dans cet immense lasaret de tant de souffrances, le rire n'est plus la gaîté, la pensée n'est plus l'ame. Les mots ne composent plus un langage. Les hommes mêmes n'appartiennent plus à l'humanité. Les cris répondent seuls aux imprécations, et les coups n'excitent que des hurlemens. — Chacun est torturé à part dans l'enfer qui lui est échu. — Ils sont plusieurs, mais un mur les sépare, dont l'écho ne répète que les vains propos de la démence. Tous peuvent les entendre, et chacun d'eux est sourd à la voix de son voisin.

plus imprévues! Quelle pitié n'excite pas cette paralysie de la raison! Que devient l'ame pendant la durée d'une perturbation si cruelle? Quoi! perdre tout enchaînement des opérations de l'esprit; toute sensibilité aux merveilles de la création, aux chefs-d'œuvre des sciences et des arts! ne plus éprouver aucune des sympathies dont le tendre retour fait le charme de l'existence! ou, si cette susceptibilité n'est pas entièrement éteinte, n'y céder que par l'instinct grossier qui porte à augmenter le bien-être physique d'une vie purement animale! ne plus aimer ni d'amitié, ni d'amour! cette condition est pire que la mort. Ils ne la connaissent pas, disent ceux qui ne craignent pas le hideux spectacle des maisons de fous. Qu'en savez-vous vous-mêmes? comment avez-vous appris qu'après votre départ, frappés de votre présence inaccoutumée, de la nouveauté de vos traits, du son d'une voix inconnue, de vos discours mal interprétés, ils n'ont pas senti dans leur cerveau troublé, quelque pénible effort de raisonnement, quelque douloureuse velléité de mémoire? Et si une clarté passagère pénètre à travers l'obscurité qu'ils essaient vainement de dissiper, concevez-vous un supplice semblable

à celui d'exercer une faculté qui résiste, qui s'égare, qui échappe, et ne revient par momens que pour aggraver la douleur de l'avoir perdue? Ne vous est-il jamais arrivé, après avoir profondément médité sur un sujet grave, important, délicat, de rentrer malgré vous dans le cercle de vos premières pensées sans pouvoir aller au-delà, et de vous effrayer des bornes de votre intelligence? Eh bien! ces êtres infortunés n'ont, eux, qu'une seule pensée à la fois, courte, fausse, machinale, sans rapport avec celle qui précède ni avec celle qui suivra. Fuyons : des cris de désespoir parviendraient peut-être jusqu'à nous! Mais en nous éloignant, rendons grâce aux fondateurs de ces asiles charitables où la science et l'humanité se disputent des droits à la reconnaissance publique; et plaçons entre eux, au premier rang, les Pinel et les Esquirol. Je me souviens qu'autrefois on renfermait les fous dans des loges séparées, comme des bêtes féroces. La plupart étaient enchaînés. On les laissait en proie à une curiosité stupide. Abandonnés à eux-mêmes, leur mal s'envenimait le plus souvent au lieu de s'adoucir. Maintenant aux chaînes qui les blessaient, dont le bruit les tenait éveillés, ou dérangeait leur sommeil quand

ils avaient le bonheur d'y succomber, ont succédé des liens souples qui, sans trop gêner leurs mouvemens, les empêchent de nuire aux autres ou à eux-mêmes. On combat leurs caprices en feignant de s'y prêter; et l'on ne croit plus que l'influence de la raison soit impuissante contre les désordres auxquels elle est sujette.

A l'extrémité orientale de Throgmorton-Street, le premier édifice sur la gauche se nomme Auction-Mart, l'hôtel Bullion de Londres, le marché des ventes publiques où s'adjugent au plus offrant, toutes sortes de marchandises. Une association littéraire s'y est logée, et n'a pas craint que le silence de ses travaux fût troublé par la voix des crieurs et le bruit des enchères. La façade a quelques prétentions architecturales. Elle est ornée de colonnes et couronnée d'un fronton. Plus loin, sur la même ligne, se trouve le Stock-Exchange : c'est une Bourse particulière établie par souscription, et dans laquelle nul n'est admis sans l'assentiment du comité qui y préside ; il ne s'y fait guère de transactions que sur les effets publics. Vis-à-vis de nous, le vaste bâtiment surmonté d'une espèce de coupole est la Bourse. A droite s'élève la partie orientale de la Banque. Ainsi, d'un

seul coup d'œil, le spectateur embrasse à la fois le théâtre entier des spéculations de la métropole commerciale du monde. Là, dans un espace étroit, se transmettent en peu d'instans de main en main, des milliards de valeurs, de denrées, de produits industriels sans nombre, avec bénéfice pour les uns, avec perte pour les autres. Là, se réalisent d'immenses fortunes, se consomment de grandes ruines, végète une multitude de commerçans de tous les ordres, et vit au jour le jour une foule incalculable d'individus, agens plus ou moins subalternes, plus ou moins directs du mouvement rapide imprimé par la roue de la Fortune, qui ne s'arrête jamais. Ce travail ne dure que quelques heures. Le moment de la retraite arrive-t-il? du sein de ces ruches qui comptent tant de frelons et si peu d'abeilles, chacun s'éloigne avec la provision qu'il s'est faite. L'un, chargé de butin, va se livrer à toutes les sensualités de la vie, au sein des plaisirs les plus dispendieux, et parmi lesquels l'ennui tient toujours sa place. L'autre plus sage, jaloux du bonheur domestique, savoure avec délices les jouissances durables d'une aisance économe. Moins bien partagé celui-ci se résigne, celui-là se révolte, un

troisième s'accuse, ou bien s'en prend au sort qui le maltraite, et se prépare au lendemain par des combinaisons nouvelles qui le bercent d'illusions. Enfin le plus malheureux ou le moins habile, stimulé par l'envie qui le dévore, irrité du bonheur d'autrui, las de lutter contre sa destinée, vaincu par une fausse honte, emploie à se donner la mort, le courage qu'il eût dû mettre à vivre. Quelques-uns s'élèvent, brillent, éblouissent : tout le reste demeure enseveli dans une obscurité profonde.

Aux premiers tems de sa fondation, la banque occupait une ancienne synagogue, qu'un nouvel ordre de moines avait convertie en chapelle catholique vers la fin du treizième siècle, lorsque les Israélites furent chassés d'Angleterre par Édouard Ier, et dont plus tard la corporation des épiciers avait fait l'acquisition pour tenir ses assemblées. Il dut paraître singulier qu'un temple des juifs fût devenu une succursale de celui de la Fortune. Mais cet espace ne suffit pas long-tems aux opérations colossales de la Banque anglaise; et les fondemens de l'hôtel qu'elle occupe maintenant furent posés en 1733. Il est situé dans Threadneedle-Street, et entièrement isolé. Sa surface a plusieurs acres d'éten-

due. De nouvelles dépendances y ont été successivement ajoutées. Son ensemble offre de nombreuses disparates. Les colonnades et les ornemens extérieurs qui le décorent, se nuisent réciproquement. Aucune de ses faces n'a le mérite d'une composition heureuse. On prétend en outre, que les diverses parties de cette masse de constructions manquent de solidité. Une première cour conduit à la salle d'échange des billets. On cite comme un spectacle curieux, les monceaux d'or et d'argent étalés sur les comptoirs. Cette circulation long-tems rapide s'est arrêtée souvent; et nos triomphes, notre influence européenne, et nos progrès industriels n'ont pas peu contribué aux interruptions qu'elle a éprouvées. Il n'y a pas jusqu'à la paix arrachée par l'Europe à nos terribles revers, qui ne lui ait été fatale : sujet fécond de réflexions sur les suites de l'aveuglement où une nation peut être jetée, par les faux calculs de ses hommes d'état et par les écarts de sa politique. Dans une vaste rotonde se font et s'écrivent toutes les affaires de la Banque. Elle est couverte d'une coupole que soutiennent douze cariatides représentant les divers mois de l'année. Deux larges couloirs la traversent

à angles droits. Tout à l'entour, des pupitres concentriques portent des livres énormes, sur lesquels de nombreux commis enregistrent, à mesure qu'on les leur donne, les articles à passer. Le bruit qui retentit dans cette enceinte, n'est pas moindre que celui de la rue; et j'ai peine à comprendre, habitué que je suis au repos, à la gravité, au silence des bureaux de la Banque de France, qu'il ne se commette point d'erreurs parmi tant de distractions. Mais ce n'est pas sous ce rapport de peu de poids en apparence, que ces deux établissemens diffèrent entre eux.

Vers la fin du dix-septième siècle, l'Angleterre faisait la guerre à la France. La situation de ses finances ne lui permettait pas de la suivre avec toute l'ardeur de sa haine, ou, si l'on veut, de sa rivalité. Une taxe maritime et de consommation venait d'être imposée. Le recouvrement en était incertain, ou tout au moins éloigné. Le ministère résolut d'en obtenir la réalisation anticipée, en échange du privilége d'une Banque d'escompte, de dépôt et de circulation, création jusqu'alors étrangère à l'Angleterre. Un Écossais, nommé James Paterson, rédigea le plan de cette institution, qu'il modela sur celle qui

florissait à Gênes depuis long-tems. Quarante négocians l'adoptèrent; et il fut soumis au parlement. L'exposé des motifs le présenta comme un moyen de soustraire l'état à la cupidité des usuriers; comme un instrument de crédit qui hâterait la circulation du numéraire, favoriserait le commerce, l'industrie et l'agriculture, faciliterait le paiement des impôts, et resserrerait les nœuds qui unissaient les citoyens et le gouvernement. Alors, le peuple anglais était en proie à la fièvre des entreprises, comme elle le possède aujourd'hui. Il y avait des capitalistes qu'elle enrichissait brusquement. Le plus grand nombre, dupe de toutes sortes de déceptions, payait de sa ruine les espérances qui l'avaient séduit, ou en repoussait les auteurs. Quand de nouveaux projets venaient à éclore, si le raisonnement ne les renversait pas, la raillerie s'y attachait, les minait; et ils s'écroulaient frappés de ridicule. Une violente opposition accueillit celui de Paterson. « Ce monopole, disait-on, est une atteinte portée aux droits individuels et sociaux. Il absorbera tout le numéraire du royaume, ou bien il en déterminera l'exportation. Les ministres dont il dépendra, useront de sa puissance pour anéantir les libertés natio-

nales. Au lieu d'aider le commerce, il en diminuera les ressources, par l'attrait des spéculations financières où se concentreront bientôt tous les capitaux. De là naîtra une multitude d'agens et de courtiers qui, intéressés à encourager un jeu désastreux, l'exciteront par de condamnables suggestions et par des instances cupides, dévoreront la fortune de leurs cliens, et finiront par corrompre la morale publique. »

Des raisons d'état, et l'influence ministérielle l'emportèrent : le bill passa. Il autorisait le gouvernement à instituer une banque moyennant l'avance de douze cent mille livres sterling, à payer l'intérêt de cette avance à raison de huit pour cent l'an, et à y ajouter une indemnité de quatre mille livres sterling pour frais d'administration. On affectait des produits spéciaux au service de cette dette; et en cas d'insuffisance, les commissaires de la trésorerie et de l'échiquier devaient y employer toute autre portion équivalente des revenus publics. Le privilége ne pouvait être retiré avant le 1er août 1705; mais alors il cessait de plein droit, par le remboursement du capital primitif, un an après l'avertissement qui en serait

donné. En dix jours la souscription fut complète ; et la charte parut le 27 juillet 1694, dans la cinquième année du règne de Guillaume et Marie. Les dispositions de cet acte sont le développement des articles de la loi fondamentale. Elles donnent à la Banque le titre de corporation politique et de société anonyme, et composent son capital, du montant de l'avance exigée en retour du privilége concédé. Les souscripteurs sont de plein droit membres de cette association. Elle est autorisée à émettre des actions transmissibles par toutes les voies légales, sauf des formalités d'ordre, et de comptabilité. Tous les droits inhérens à la propriété lui sont attribués. Elle est admise à les défendre en justice sous la raison commerciale : *Les gouverneur et compagnie de la Banque d'Angleterre*. Ses titres, immunités et priviléges s'interprètent en sa faveur dans le sens le plus libéral. Le gouvernement s'engage à leur donner plus tard une extension nouvelle, et à adopter toutes les mesures utiles qu'elle pourra proposer, après que le conseil de la Couronne les aura approuvées. Enfin elle a un sceau particulier qui doit être apposé à toutes ses transactions.

L'administration est confiée à un conseil et à

une assemblée générale. Le conseil se compose d'un gouverneur, d'un vice-gouverneur et de vingt-quatre directeurs désignés pour la première fois par la charte elle-même : on le nomme le conseil des directeurs. Sa mission est de faire tout ce qui lui paraît avantageux, nécessaire, ou convenable pour la bonne direction des affaires de la Banque. Investi de pouvoirs généraux, complets, il lui est permis de les déléguer à des comités qui sont tenus de lui rendre un compte hebdomadaire de l'usage qu'ils en ont fait, et ne disposent d'aucune somme sans son autorisation. Le conseil lui-même ne peut engager la Banque au-delà de son capital, sous peine d'une amende de mille livres sterling et de toute autre indemnité équivalente au dommage qui en résulterait. Il lui est interdit de faire aucun prêt à la Couronne, si ce n'est sur des matières d'or et d'argent, et de lui rien acheter ou payer qu'en vertu d'un acte du Parlement. Des condamnations pécuniaires sont également infligées à celui des membres du conseil, qui, intéressé dans une affaire traitée avec la Banque, n'en ferait pas la déclaration circonstanciée. En garantie de sa bonne gestion, le gouverneur doit avoir personnellement un intérêt

de quatre mille livres sterling dans le capital de la Banque. Celui du vice-gouverneur est de trois mille livres sterling; et chaque directeur doit de même y être intéressé pour deux mille livres sterling.

Pour être admis dans l'assemblée générale des actionnaires, il faut être personnellement propriétaire d'une inscription de cinq cents livres sterling. Cette assemblée nomme chaque année les membres du conseil des directeurs, les soumet à des enquêtes si elle le trouve convenable, les cite, les juge, et peut leur infliger des peines pécuniaires. Elle fait les réglemens et les statuts et les modifie selon l'occurrence, arrête les dépenses de la Banque, détermine ses opérations, et fixe les dividendes sur la proposition que le conseil lui en fait par l'organe d'un de ses chefs.

Nul ne peut participer à l'administration de la Banque, s'il n'est né sujet de l'Angleterre, ou naturalisé Anglais. Ni les membres du conseil des directeurs, ni ceux de l'assemblée générale des actionnaires, n'entrent en fonctions avant d'avoir prêté serment de fidélité au roi et à l'état, et d'avoir affirmé, de même sous serment, qu'ils possèdent personnellement la quantité

d'actions requise. Ils jurent en outre, les premiers, de faire tous leurs efforts, et d'user de tous les moyens légaux pour conserver et défendre l'existence de la Banque, ses libertés, ses droits et ses prérogatives, et de se conduire avec honneur et loyauté, selon leurs facultés, leur capacité et leur intelligence; les derniers, de seconder fidèlement le conseil des directeurs, de ne faire aucune acception de personnes dans l'émission de leur avis sur les questions qui leur seront soumises, et de donner, selon leurs facultés morales et intellectuelles, tous les conseils et l'appui qui leur paraîtront propres à assurer la prospérité et la bonne administration de l'établissement qui leur est confié. Chaque employé subalterne fait aussi un serment analogue à la nature de ses fonctions.

La fixation du dividende a lieu du 10 au 25 mars, et du 10 au 25 septembre de chaque année. A cet effet, le gouverneur ou le vice-gouverneur est obligé de convoquer l'assemblée générale. S'ils y manquent, trois directeurs sont autorisés à les suppléer, et la réunion a lieu dans le mois suivant au plus tard. A leur défaut, neuf membres de l'assemblée générale ont le droit de réclamer cette convocation; et

ils la font eux-mêmes, s'il n'est pas obtempéré à leur demande.

La Banque de France est une institution moderne. Elle ne date que du 28 nivôse an VIII[1]. Soit que les ministres de la monarchie bourbonnienne méconnussent la puissance du crédit, soit que la catastrophe du système de Law en eût donné de fausses notions, l'état n'intervenait dans les transactions commerciales que par des ordonnances plus ou moins favorables à leur développement. Il arrivait encore que la politique, et quelquefois la corruption influaient sur les restrictions qui leur étaient imposées, et que la France était sacrifiée à ses plus dangereux ennemis ou rivaux, comme on voudra les appeler. Malgré ces entraves cependant, l'industrie et le commerce s'agitaient dans leur berceau, et prenaient quelque croissance. La nécessité de subvenir aux avances dont ils avaient besoin, fit naître une caisse d'escompte qu'épuisèrent bientôt les exigences du gouvernement d'alors. Une caisse des comptes courans la remplaça : ce titre annonce l'objet de sa création. A côté s'était élevée une nouvelle

[1] 18 janvier 1800.

caisse d'escompte. Ces établissemens mal administrés, ou insuffisans, ou frappés de l'atonie du régime directorial n'avaient que peu ou point de succès. Des coteries y exerçaient une influence désastreuse, et tournaient au profit de quelques-uns, des avantages qui, par leur essence, appartenaient au public. Les événemens du 18 brumaire de l'an VIII [1] changèrent la face des affaires. Émue par les premiers actes du gouvernement consulaire qui promettait tant de liberté et de gloire, la France osa se confier à l'avenir. De même que le sol abandonné se féconde par les travaux et par les soins d'un agriculteur habile, tous les genres de spéculation prirent un essor inconnu jusqu'alors. Bien que retenu dans les limites du territoire de la République, l'esprit mercantile agrandit ses vues. Des banquiers et des capitalistes s'associèrent pour prêter secours aux entreprises qui se multipliaient journellement, pour relever le crédit anéanti par les assignats et par les autorités imprévoyantes et spoliatrices qui s'étaient succédé depuis vingt ans, et pour suppléer à la disette du numéraire. Ils résolu-

[1] 9 novembre 1799.

rent de former une banque publique, sous le nom de *Banque de France,* ne fixèrent point le terme de sa durée, et portèrent son capital à trente millions réalisables par actions de mille francs chacune. Les consuls qui avaient stimulé cette création, y mêlèrent les premières opérations de la caisse d'amortissement, et la réalisation par voie d'escompte, d'une portion des revenus publics. La caisse des comptes courans qui ne pouvait en soutenir la concurrence, vint aussitôt s'y confondre. Ainsi à cette époque de notre réorganisation sociale, la nation et ses chefs s'aidaient simultanément à vaincre la méfiance qui jusque-là les avait divisés. Mais ces premiers efforts sont encore empreints d'une timidité qui n'est pas même de la prudence. D'une part, le gouvernement craint de donner trop ou trop peu d'indépendance à cet établissement naissant. De l'autre, l'habitude de restreindre les crédits, de leur chercher des bases réelles et à l'abri des événemens politiques, met dans les relations avec le trésor public, une contrainte préjudiciable à l'intérêt général. Cependant la Banque prospère. Elle étend ses crédits jusqu'à soixante jours, au lieu de quarante-cinq qui étaient précédemment la plus longue

échéance. Ses dividendes sont considérables: ils appellent les souscripteurs; et déjà une réserve se prépare pour couvrir les avaries de son portefeuille.

En l'an XI, une seconde ère commence pour elle. La loi du 24 germinal [1] lui donne pour quinze ans, à compter du 1er vendémiaire an XII [2], un privilége exclusif; élève son capital à quarante-cinq mille actions de mille francs chacune, plus la réserve déjà acquise, fixe le dividende à six pour cent l'an, emploie le reste des bénéfices en accroissement de la réserve, en place la totalité en achats de rentes cinq pour cent, supprime la caisse d'escompte du commerce, le comptoir commercial, tous les établissemens particuliers du même genre, et leur interdit d'émettre des billets au porteur.

Enfin la loi du 22 avril 1806 est rendue. La Banque en reçoit une organisation nouvelle qui subsiste encore maintenant. Son privilége est prorogé de vingt-cinq années, et son capital élevé à quatre-vingt-dix mille actions de mille francs, plus la réserve acquise aux pre-

[1] 14 avril 1803.

[2] 24 septembre 1803.

mières, ce qui porte chacune d'elles à douze cents francs. Toutefois l'émission des actions représentatives de ce surcroît de fonds social est laissée à sa discrétion. Il n'est rien changé à ses priviléges. Tous les droits de la propriété lui sont attribués. Elle crée des billets au porteur dont le contrefacteur est puni de mort, escompte les lettres de change et autres effets jusqu'à l'échéance de quatre-vingt-dix jours, fait le commerce des matières d'or et d'argent, est autorisée à tenir une caisse de dépôts volontaires de monnaies et de lingots, et à faire des prêts sur les effets publics qui lui sont remis en recouvrement, quand leur échéance est déterminée. Enfin ses actions sont transmissibles par toutes les voies légales, et peuvent même être immobilisées.

Un conseil général administre la Banque de France. Il se compose d'un gouverneur, de deux sous-gouverneurs, de quinze régens et de trois censeurs. Il surveille toutes les parties de l'établissement, fixe la somme destinée aux escomptes, fait le choix des effets qui y sont présentés, concurremment avec un conseil d'escompte élu par lui entre les négocians familiers avec les différentes branches de commerce,

prononce sur toutes les propositions qui lui sont faites, décide en outre de tout ce qui concerne les billets et les placemens de la réserve. Le gouverneur et les sous-gouverneurs nommés par le chef de l'état, prêtent, devant lui, serment de bien et fidèlement diriger les affaires de la Banque, conformément aux lois et statuts qui la régissent. Ils ont ensemble et l'un à défaut de l'autre, selon le rang de leur nomination, l'exécution de tous les arrêtés du conseil. Le premier est tenu de posséder cent actions; chacun des derniers doit en avoir cinquante. Aucun d'eux ne peut présenter à l'escompte. Ils reçoivent des honoraires prescrits par la loi. Le gouverneur, qui a seul la signature, signe de son nom propre. Il préside le conseil, et veille à l'observation des réglemens. Nulle délibération n'a d'effet si elle n'est approuvée par lui. Les sous-gouverneurs assistent au conseil, avec voix délibérative. Quant aux régens et aux censeurs, aucun serment n'est exigé d'eux : la mission qui leur est donnée, repose sur leur probité et leurs lumières.

L'universalité des actionnaires est représentée par les deux cents propriétaires du plus grand nombre d'actions. Cette assemblée qui porte le

nom d'*assemblée générale*, entend chaque année l'exposé de la situation de la Banque. Le tableau des frais de l'administration lui est présenté, ainsi que le compte de la composition, de la quotité et de la répartition des bénéfices ; et elle nomme en outre les régens et les censeurs.

Telles sont l'origine et les constitutions des Banques d'Angleterre et de France : et leur histoire y a complétement répondu jusqu'à ce jour. Un examen rapide des vicissitudes de l'une et de l'autre, ne peut manquer d'avoir de l'intérêt, dans les circonstances actuelles.

Créées en 1694, dès 1697 les actions de la Banque d'Angleterre offrirent un placement fort recherché. Un acte du Parlement en autorisa le doublement, fixa par un inventaire les intérêts des premiers et des derniers souscripteurs, stipula les conditions de la Société qui allait se former, l'affranchit de toute taxe, lui confirma l'attribution des services dont l'ancienne était chargée, statua que ses dividendes au lieu d'être distribués par trimestres ne le seraient plus que par semestres ; et pour donner plus de prix aux actions, il en facilita la transmissibilité. En 1708, le privilége fut prorogé jusqu'en 1732, et les actions furent doublées de

nouveau. Cette dernière association, encouragée par la protection toujours croissante des grands pouvoirs de l'état, se constitua sous les auspices les plus favorables. Dès lors, les ressources du crédit étaient mieux appréciées; et le gouvernement et les particuliers concouraient à son établissement avec un zèle éclairé et soutenu : mais, pour se maintenir et jeter de profondes racines, ce levier puissant de la fortune des états veut, dans toutes les parties de l'administration, une marche régulière que n'admettent pas toujours les combinaisons de la politique; et dans les spéculations particulières, il exige plus de sagesse et de mesure que n'en comporte la soif des richesses. L'invasion de Charles-Édouard arrêta le cours des prospérités de la Banque d'Angleterre. Profitant de ses succès en Écosse, il marchait vers la province de Galles. Son approche jeta la terreur dans Londres. La foule courut au remboursement. On eut l'idée de l'effectuer en petite monnaie d'argent dont les caisses étaient abondamment pourvues. Cet expédient donna le tems à l'esprit public de se manifester. Au nombre de onze cent quarante, les principaux négocians et capitalistes déclarèrent qu'ils recevraient les bil-

lets en paiement, et ne négligeraient rien pour en assurer la circulation. Cet acte de patriotisme et la retraite du Prétendant rétablirent la confiance. La Banque fut sauvée. Le trésor et les citoyens continuèrent de trouver dans l'abondance des escomptes, des secours dont ils croyaient désormais la source intarissable.

Les mêmes causes ne pouvaient manquer de produire les mêmes effets. En 1791, le gouvernement anglais s'empara des dividendes non réclamés. En échange de cet emprunt, il s'engagea à maintenir la réserve des espèces à un taux proportionné aux besoins. Il exempta la Banque du droit de timbre moyennant un abonnement modéré, et lui alloua une remise plus élevée sur les services publics qu'elle faisait, et dont l'importance augmentait de jour en jour. Vainement cachait-il ainsi sous l'appât de profits éventuels, les atteintes portées à ceux qui étaient déjà acquis, les ressources de la Banque commençaient réellement à s'épuiser. Depuis sa création, elle avait vu son privilége se renouveler à huit reprises différentes. Chaque fois son capital s'était accru dans une proportion quelconque, et elle avait obtenu des immunités nouvelles; mais chaque fois aussi, et à des époques intermédiaires,

la dette de la Trésorerie envers elle avait fait des progrès considérables, tant par l'emprunt des sommes ajoutées au fonds primitif, que par l'escompte plus ou moins libre d'effets publics de toute nature. Le jeu de caisse dirigé avec tant d'art et de mystère entre le gouvernement et la Banque, devenait successivement plus dangereux. Chaque victoire remportée par nos armées réclamait de nouveaux subsides dont l'Autriche attendait et obtenait la plus grande part. Réalisés en lingots, ces tributs payés par une nation libre aux ennemis les plus opiniâtres de la liberté, absorbaient le numéraire de l'Angleterre. Des embarras commerciaux vinrent se joindre à ceux du gouvernement. Le ministère proposa de nouvelles négociations que le conseil des directeurs refusa d'abord. Des reproches réciproques les entravèrent ensuite. Loin de se sentir en état d'y accéder, la Banque demandait le remboursement d'une partie de sa créance. Elle allait jusqu'à rappeler la répugnance avec laquelle elle avait consenti à ses derniers prêts : mais le danger était commun ; et la nécessité triompha de la prudence.

Ceci se passait en 1796. L'année suivante amena d'autres besoins. La situation de l'An-

gleterre s'était aggravée. Une invasion imminente inspirait de vives terreurs. De nouveau le crédit se flétrissait; et les porteurs des billets accouraient au remboursement. Dans cette extrémité à laquelle les directeurs n'avaient pas la force ou les moyens de se soustraire, ils s'adressèrent à l'autorité. Celle-ci feignant d'ignorer la cause d'une crise que des escomptes indiscrets avaient déterminée, mit à la rechercher une attention scrupuleuse, une imposante solennité; et provisoirement elle suspendit tout paiement par caisse, jusqu'à ce que le Parlement eût émis son avis à ce sujet [1]. La Chambre des Communes consultée à son tour, ordonna une enquête qui s'enveloppa du plus profond mystère. Que pouvait-elle apprendre, sinon l'exagération des avances faites au gouvernement, et, quant au commerce, les effets désastreux d'une guerre acharnée? L'opposition proclamait l'insolvabilité de la Banque, puisqu'elle ne suffisait plus à l'échange de ses billets. Aux ministres, elle prodiguait le reproche d'ineptie et d'imprévoyance, et n'en exceptait pas même le chef du conseil W. Pitt. Au lieu

[1] Ordre du Conseil du 26 février 1797.

de chercher quelque remède à un mal dont les suites étaient incalculables, elle exhalait son dissentiment politique en de vaines attaques. On lui répondit par des généralités sur l'essence du crédit, sur ses alternatives et les ménagemens qu'il exigeait. « Il ne s'agit pas, disait-on, d'opérer une liquidation, mais de parer à des conjonctures difficiles. Que si par un motif quelconque le numéraire s'est retiré, un autre motif le ramènera. Un pays n'en manque pas, lorsqu'il a, pour faire face à ses engagemens, un papier-monnaie solidement garanti. » Le bilan de la Banque démontra que son actif excédait son passif de quelques millions sterling. On aurait bien pu contester la facile réalisation des valeurs de son portefeuille, et surtout leur efficacité prochaine pour subvenir aux paiemens journaliers et exigibles. Mais nul ne se serait avisé de contester des résultats, à la réalité desquels tous étaient si intéressés. La restriction approuvée par le Parlement le 3 mai 1797 et prorogée jusqu'au 24 juin, le fut de nouveau le 22 juin jusqu'au premier mois après l'ouverture de la prochaine session ; et enfin le 30 novembre on en reporta le terme à un mois après la guerre, laissant à la Banque la faculté de dé-

roger à cette mesure, sous la condition d'en prévenir le président de la Chambre des Communes officiellement, et le public par la gazette de Londres. De même qu'en 1745, l'opinion publique se prêta à l'illusion qu'on voulait lui faire. Elle écarta ses soupçons, dissimula ses doutes, si même elle ne les prit pas pour entièrement dissipés. Deux mille des premières signatures de Londres applaudirent à l'acte émané de l'autorité souveraine, annonçant qu'elles en acceptaient l'accomplissement et qu'elles le favoriseraient. Les espèces reparurent, non pas à la vérité dans les caisses de la Banque, mais dans les transactions particulières.

Ni la fausse paix de 1802, ni la défaite de Napoléon par l'Europe aux frais des Anglais, n'eurent pour eux les heureuses suites qu'ils en espéraient. Leur île échappait, il est vrai, à un ennemi puissant : mais ils sortaient de l'arène profondément blessés. Fournisseurs et facteurs exclusifs, depuis bien des années, de tous les marchés des deux mondes, leurs manufactures avaient suivi les progrès de leur commerce. Les travaux de leurs ateliers, leurs approvisionnemens en matières premières, s'étaient proportionnés aux besoins d'une immense consomma-

tion. Quand le bruit des armes eut cessé, l'Europe continentale entra brusquement en partage de ce monopole. Des pavillons presque oubliés sur les mers, couvrirent des produits de tous les pays; et les bénéfices que l'Angleterre faisait seule, se divisèrent entre les diverses nations. Nous en eûmes nous-mêmes notre part. Encouragée par le génie de notre empereur, secondée par les arts et par les sciences, notre industrie obtenait quelquefois la victoire dans cette lutte glorieuse et pacifique. Ainsi la Grande-Bretagne qui supputait peut-être le tems où sa marine marchande lui restituerait les frais de la guerre dans laquelle sa politique l'avait engagée à tort ou à raison, vit éclater une concurrence générale, surgir de toutes parts des émules, et commencer un nouveau genre d'hostilités non moins désastreux pour elle que celui dont elle avait triomphé. Le manque de débouchés, un surcroît de production, causèrent un premier engorgement dont la Trésorerie et la Banque se ressentirent. Tantôt il était question d'une refonte des monnaies, expédient désastreux s'il ne s'accorde pas avec le système monétaire des autres peuples et la valeur intrinsèque des métaux, et dispendieux en pure perte lorsqu'il ne tend

qu'à réparer les effets d'un long usage. Tantôt on s'alarma des dangers de la contrefaçon des billets qui paraissait faire des progrès : en 1811, 1812, 1813, cent dix contrefacteurs avaient été condamnés; dans les deux années suivantes il n'y en avait eu que soixante-treize mis en jugement, et dix-huit seulement en 1817; tandis que le nombre des condamnations s'était accru dans une proportion effrayante, pendant l'année 1818 et les premiers mois de 1819. La profusion des émissions avait de même été souvent discutée; et l'on s'en inquiétait sans trouver aucun moyen de la modérer ou d'en modifier les résultats.

La dernière échéance du bill de restriction, reculée d'année en année, était fixée au 5 juillet 1818. Avant cette époque le Parlement s'en occupa. Quoique le 2 mai 1817, la Banque, en se conformant aux clauses du bill de 1797, eût remboursé en numéraire ses billets d'une et deux livres sterling, d'une date antérieure au 1er janvier 1816; et que, le 1er octobre suivant, elle eût étendu ce remboursement à ceux dont l'émission précédait le 1er janvier 1817; un acte du 28 mai 1818 appuyé par M. Canning dans la Chambre des

Communes, et combattu par lord Grenville, prorogea la suspension des remboursemens au 5 juillet 1819.

Dès l'ouverture de la session de cette même année, le ministère déclara au Parlement, par l'organe de lord Castlereagh, que la Banque n'étant point en mesure de reprendre ses paiemens en numéraire avant le mois de mars 1820, il demanderait un renouvellement de la restriction. Avant de l'accorder, la Chambre des Communes voulut que la situation de la Banque lui fût communiquée. Au lieu d'approfondir les causes des embarras financiers qui se multipliaient, on accusait les ministres de collision avec elle, pour seconder et dérober en même tems l'excès des dépenses publiques. M. Tierney se plaignit vivement des restrictions prolongées depuis plus de vingt ans, et demanda une enquête sur la quotité de la circulation des billets, et sur la nécessité de continuer à en refuser le remboursement. Le chancelier de l'échiquier n'eut pas de peine à faire comprendre, que des recherches de cette nature et de semblables argumentations, n'avaient pour but que de satisfaire une curiosité stérile; il aurait pu dire aussi qu'elles tendaient à révéler une des

plus importantes affaires de l'état. Il insista pour que la commission proposée fût secrète, et qu'elle se bornât à examiner si, dans la situation actuelle de la Banque, il était opportun qu'elle reprît ses remboursemens en espèces. Cet amendement passa. Le premier rapport présenté à la chambre annonça un expédient qui mettrait fin à la restriction, mais dont l'effet était subordonné à son maintien absolu quant à présent. On démontra que sa suppression progressive ou soudaine, se compliquait beaucoup par la différence qui existait entre le prix commercial de l'or et sa valeur légale. Il eût fallu considérer aussi, qu'elle-même influait sur cette différence; et que l'action simultanée de ces deux causes sur le change, était de nature à augmenter les difficultés au lieu de les diminuer. Les paiemens par caisse furent interdits pendant la durée de la session. Un rapport définitif fait le 6 mai 1819, amena le 2 juillet suivant, une loi qui reçut et qui a conservé le nom de *Peel's act*. Elle autorisait, après le 1er février 1820, les remboursemens en lingots d'or de soixante onces au moins, et dont le prix, variable d'ailleurs, ne pouvait en aucun cas dépasser un maximum déterminé, prohibant tout

autre paiement en or jusqu'au 1er mai 1822. A cette époque la prohibition cessait au gré de la Banque; mais on se réservait le droit d'exiger que, le 1er mai 1823, elle reprît le cours de ses échanges en or monnoyé.

La dernière enquête avait présenté la Banque dans un état florissant au numéraire près. Ces tableaux officiels ou officieux de sa mystérieuse prospérité, ces essais ou plutôt ces tâtonnemens dans une matière si difficile et si délicate, rassuraient peu les esprits, d'autant que les dividendes n'étaient proportionnés ni aux négociations que le gouvernement confiait à la Banque, ni aux services publics qu'elle faisait, ni aux commissions qu'elle en retirait, ni enfin aux atermoiemens continuels dont elle jouissait. Toutefois la libération en lingots qui avait été convenue, fut à peu près nulle. On estime que la Banque n'en employa pas vingt. L'année 1820 se passa sans que l'on s'occupât d'elle. En 1821, ses approvisionnemens en or étaient tels, qu'elle se crut en mesure de renoncer au bénéfice du *restriction-bill*. Elle en réclama l'autorisation. Un acte du 7 mai de cette année, sans déroger aux autres clauses de celui de M. Peel, la lui accorda à partir du

1er mai 1821. Elle en a usé depuis; et l'acte de restriction a cessé le 1er mai 1823, ainsi qu'il avait été résolu.

Un malaise général n'en subsista pas moins. Chacun en cherchait la source avec une bonne foi apparente; mais soit par un aveuglement impossible à supposer, soit par une juste crainte des catastrophes qu'il n'était plus au pouvoir de personne de prévenir ou de détourner, l'on semblait s'accorder pour feindre de ne la point découvrir. Elle se révéla d'elle-même en 1825. Tout-à-coup le conseil des directeurs se trouva comme arrêté dans sa marche. La production n'avait plus d'écoulement. Les magasins et les ports de l'Angleterre regorgeaient des produits de ses manufactures. Surchargés de ses expéditions, les marchés étrangers les lui renvoyaient invendues, quelquefois avariées et toujours augmentées de frais nombreux faits en pure perte. A ce refoulement imprévu se joignait une ardeur, une fièvre de spéculations et d'entreprises dont plusieurs ne reposaient que sur le crédit et l'ignorance de ceux qui s'y livraient. La confiance manqua à cet essor imprudent et jusque-là sans exemple. Les capitalistes, les banquiers qui s'y trouvaient engagés, prirent

l'alarme. Loin de continuer ses escomptes, la Banque les interrompit, contrainte par ceux qu'elle avait inconsidérément prodigués, par des prêts qu'elle avait cru pouvoir faire sur des effets publics, et même sur des hypothèques, genre de placement presque toujours onéreux pour les particuliers, auquel d'ailleurs un établissement de crédit ne peut se livrer, sans nuire à sa prospérité et sans compromettre la liberté de ses capitaux. Les uns voulaient la liquider, la rétablir ensuite sur d'autres bases, et surtout lui donner une entière indépendance. D'autres faisaient valoir la nécessité de la conserver telle qu'elle était, comme le pivot nécessaire de la fortune publique et particulière. A ceux-ci son existence paraissait aussi indispensable que celle de l'armée et de la marine. Voulait-on la supprimer? du moins il fallait la remplacer immédiatement. Ces questions s'agitaient encore en novembre dernier, quand des faillites commencèrent à éclater avec une rapidité effrayante, non seulement à Londres, mais dans les comtés. Chaque jour en voyait augmenter le nombre. Dans toutes les villes, l'arrivée des courriers, attendue avec une impatiente sollicitude, apprenait et déterminait de nouvelles crises. Le

tems s'écoulait en d'inutiles récriminations, en des plaintes unanimes, sans qu'il sortît de cette nation si avisée, de son gouvernement si éclairé, ni de ce Parlement où les hommes d'état passent pour être si communs, une seule idée propre à arrêter ces affreux désordres. Tandis qu'une partie de la population accusait la guerre et ses dépenses, la paix et les rivalités commerciales qu'elle avait suscitées, l'esprit d'entreprise que l'excès des capitaux avait développé dans toutes les classes fortunées de la société; le reste, avec son instinct de calcul plus ou moins judicieux, s'en prenait violemment aux machines, dont le perfectionnement encombrait de produits, les magasins, les ports, les mers, tous les marchés du monde connu.

Loin de cesser avec l'année qui vient de finir, les premiers mois de celle-ci ont vu la tempête continuer ses ravages. Des maisons du premier ordre ont croulé. Une détresse presque générale, des émeutes fréquentes, ont aggravé le mal. Bien qu'ébranlées par de telles conjonctures, la Trésorerie et la Banque ont toutefois fait bonne contenance. Elles se sont prêté un appui mutuel; et le Parlement a repoussé avec énergie, tous les projets qui n'étaient pas dictés

par le sentiment de la conservation. Après des discussions animées sur le danger du monopole de la Banque, sur les saccades de ses escomptes, sur l'inconvénient des comptoirs provinciaux dont les engagemens n'étaient réalisables qu'à Londres; sur l'urgence de retirer les billets d'une coupure inférieure à celle de cinq livres sterling, papier facile à contrefaire ou impossible à vérifier loin de la capitale; sur toutes les questions enfin que soulevaient les nécessités du moment, quelques mesures ont été adoptées. Des billets de l'échiquier ont été émis légalement. La Banque, autorisée à les escompter, a augmenté ainsi la quotité du signe monétaire; et la difficulté des paiemens s'en est trouvée proportionnellement amoindrie. Elle a de plus ajouté à ses précédens secours, quelques avances sur dépôt de marchandises jusqu'à concurrence des deux tiers de leur valeur, et sur lettres-de-change endossées par trois cautions : ressource onéreuse à la fois aux prêteurs qu'elle associait à des opérations ruineuses dont ils n'eussent jamais été appelés à partager les profits, et aux emprunteurs qui n'y trouvaient qu'un moyen de compliquer leur engorgement. Outre ces expédiens d'une efficacité sujette à

contestation, il en a été pris qui modifiaient la charte de la Banque. Ses plus petits billets doivent être retirés à dater du 1er octobre prochain. Les moindres seront désormais de cinq livres sterling. Il lui est permis de créer des succursales dans différentes parties du royaume; et si elle n'use pas de cette permission, on espère qu'elle ne s'opposera point à la création d'autres établissemens semblables, avant l'expiration de son privilége et dans les limites imposées aux droits qui lui sont concédés.

Comme on voit les fléaux de la nature s'épuiser faute d'alimens, la méfiance semble maintenant s'être arrêtée. Parmi les commerçans et les manufacturiers, ceux qui ne pouvaient supporter tant de pertes accumulées ont succombé. Quelques-uns, tirant parti des circonstances, se sont enrichis au préjudice de leurs créanciers. Le crédit des autres en est devenu plus puissant. La sagesse, la probité et l'économie ont recueilli le prix de leurs sacrifices et de leurs honorables efforts. Peu à peu l'ordre accoutumé se rétablit. Quelque amélioration se fait sentir dans le cours des effets publics. Entre les soixante-une banques de province qui ont suspendu leurs paiemens, cinq ont pu les re-

prendre. La monnaie a reçu l'ordre de frapper sans relâche des souverains, qui, jetés dans la circulation, donnent quelque consistance aux diverses opérations commerciales et industrielles : et l'on s'attend qu'une émission continue de schellings achèvera de ramener la confiance dans toutes les valeurs de crédit.

De même que la Banque d'Angleterre, celle de France a eu ses succès et ses revers, les premiers durables et réels, les derniers seulement passagers. Née au bruit des armes, pour ainsi dire, et au milieu des cris de guerre, il était naturel que les hasards des batailles eussent de l'influence sur ses destinées. Aussi ne fut-elle jamais contrariée dans le cours de ses prospérités, que lorsque la victoire, fatiguée des faveurs qu'elle nous avait prodiguées, abandonnait nos drapeaux. Ce fut un beau spectacle que le développement de son crédit qui suivait à pas de géant celui de notre régénération : tant il est vrai qu'une administration nationale donne au peuple qui la possède, le sentiment de sa force et de son génie.

Dès son origine, le gouvernement consulaire ouvrit à la France l'avenir qui lui était fermé depuis long-tems. Les sciences, les arts, les

manufactures, le commerce, l'agriculture, florissaient à la fois. Enfant de la richesse, le luxe leur prodigua bientôt ses encouragemens. Le jeu des effets publics était ignoré. Aucune témérité ne se mêlait aux spéculations particulières. Il semblait que, dans les transactions privées, chacun prît pour modèle la prudence et l'énergie des magistrats qui dirigeaient celles de la république. A cet élan général vers une civilisation accomplie, il ne manquait que des capitaux dès long-tems cachés, appauvris ou frappés de stérilité, par les avanies sans cesse renaissantes des autorités sanguinaires qui s'étaient disputé et arraché le pouvoir pendant onze longues années. Honneur aux banquiers de Paris qui avaient eu la pensée d'établir une banque de circulation, et aux consuls qui s'abstinrent d'y intervenir autrement que pour la favoriser! Ses progrès furent tellement rapides, qu'en 1803 les actionnaires, appelés au doublement de leurs actions par l'assemblée générale qui les représentait, se hâtèrent d'en acheter la plus grande partie. Déjà de justes précautions avaient présidé au réglement et à la répartition des dividendes. Une portion des bénéfices était réservée pour couvrir les pertes

éventuelles qu'amèneraient des escomptes qui prenaient une grande extension.

Un tel état de choses ne pouvait manquer d'attirer l'attention des chefs du gouvernement. A côté de la Banque qui n'avait encore d'autre caractère que celui d'une société particulière, végétaient plusieurs caisses d'escompte achalandées à des degrés différens. Ces diverses caisses avaient toutes leur monnaie de papier qui circulait comme celle de la Banque, avec plus ou moins de facilité, et surtout avec plus ou moins de garanties. Il pouvait s'en créer d'autres à chaque instant. Bientôt Paris eût été inondé de billets de tous genres, de toutes coupures et de toutes couleurs, accueillis d'abord sans distinction peut-être, mais également repoussés à la moindre apparence de défaveur de l'un d'entre eux. Le privilége de la Banque de France devint exclusif. Les principales bases de son institution primitive furent respectées; et les conditions de son indépendance ne changèrent point. Investie d'une sanction légale, elle se prêta à la liquidation ou à la fusion des divers comptoirs qu'elle remplaçait désormais. Ses opérations prirent aussitôt un essor remarquable; et la paix contribua à l'étendre au-delà de

toutes les espérances. Certains de trouver en elle des secours puissans, les spéculateurs donnèrent carrière à leur imagination. Des projets de longue réalisation se formèrent. Tout-à-coup la guerre vint les arrêter. Une gêne subite se manifesta. L'argent devint rare. Des faillites sans nombre éclatèrent. La Banque seule résista à cette secousse sans manquer à ses engagemens, sans s'écarter de la ligne de ses devoirs, justifiant ainsi la bonté de ses institutions, la solidité de son crédit et l'habileté de ses administrateurs.

Moins heureuse en 1805, elle fut ébranlée par la commotion qui résulta de la coalition de l'Europe, suscitée par l'Angleterre pour éloigner le danger dont la menaçait le camp de Boulogne. Les nécessités de cette guerre imprévue et dont l'issue était douteuse, occasionèrent dans les affaires une telle perturbation, qu'elles se soldèrent presque toutes en numéraire. Les espèces, appelées partout en même tems, ne furent abondantes que sur les grandes routes. Des escomptes imprudens contribuèrent aussi à gêner les mouvemens de la Banque, à déranger l'économie de sa circulation. Ses caisses vidées à l'improviste ne se remplissaient plus assez

promptement, ni par la réalisation de son portefeuille, ni par les envois des départemens, ni par les ressources fort bornées que présentait le commerce des piastres. Force lui fut de suspendre le remboursement de ses billets. Cependant cette mesure fâcheuse n'eut qu'une courte durée. La situation financière de l'état étant étrangère à la Banque, et le gouvernement n'exerçant sur elle aucune influence, elle parvint à se relever par ses propres efforts. Quelque modération dans les escomptes et ses recouvremens successifs ne tardèrent pas à lui procurer les moyens de mettre fin à l'interruption de ses échanges; et l'on put voir que, si elle n'était pas à l'abri d'une convulsion momentanée, la force de sa constitution lui donnait la faculté d'y résister.

En prenant les rênes de l'état sous le titre d'empereur, Napoléon voulut que rien n'existât dans l'empire qui n'eût reçu de lui son institution. Accoutumé à trouver, dans le poids de son épée, des résultats financiers à la fragilité desquels il lui était permis de ne pas croire, il dédaignait assez les ressources du crédit. Plus prompt à s'irriter de la méfiance qu'il inspirait que jaloux de la désarmer, on aurait pu s'attendre

qu'en organisant la Banque, il s'y serait réservé une influence empreinte de quelque velléité despotique : au contraire, la loi du 22 avril 1806, image de la constitution d'une monarchie tempérée, ne fut guère que la répétition de celle qui avait précédé. Seulement au comité central, dont le manque d'unité avait eu de mauvaises conséquences, elle substitua un gouverneur et des sous-gouverneurs nommés par le chef de l'état. On conçoit qu'une compagnie, autorisée à battre une monnaie de confiance, ne pouvait pas, au milieu des grands événemens politiques qui s'étaient accomplis et de ceux qui se préparaient, demeurer en dehors de toute surveillance de l'autorité. Le principe monarchique introduit dans la constitution française, ne devait-il pas prévaloir dans tous les établissemens où l'ordre public se trouvait intéressé? Il est permis aujourd'hui de remarquer quelles modifications lui étaient imposées dans l'organisation de la Banque de France. Les pouvoirs s'y balancent, avec des précautions qui semblent dictées par tout ce qu'a fait de progrès l'esprit humain, dans la science des gouvernemens représentatifs. C'est une combinaison habile du pouvoir d'un seul et de celui de tous.

Aussi l'indépendance de la Banque fut-elle entière. Séparé d'elle, le Trésor impérial n'en pouvait approcher que comme de simples particuliers, par la voie de la présentation à l'escompte. Ses gouverneurs furent pris entre les conseillers-d'état. Le premier[1] y signala sa courte apparition par une droiture parfaite, un savoir éminent, un respect profond pour la timidité du conseil-général à mêler son crédit avec celui de l'état. Non moins probe, mais étranger à toutes les grandes vues de finance, aveuglément dévoué à la personne de l'Empereur, et poussant jusqu'à un fanatisme ridicule l'admiration de cet homme célèbre, son successeur[2] ne négligea, pendant une administration qui dura huit ans, aucune occasion ni aucun moyen de vaincre la résistance que lui opposaient les délibérations du conseil-général. Il faut le dire : quoique cette opposition, souvent poussée à l'excès, ait été justifiée par l'événement, personne ne pouvait se flatter de le prévoir de si loin. Quelque impatientes du joug impérial que se montrassent les hautes notabilités commerciales qui réglaient

[1] M. Crétet.

[2] M. Jaubert.

les destinées de la Banque, elles étaient guidées dans leur répugnance, moins par quelque calcul d'un sinistre avenir que rien ne présageait, que par la défaveur qui, depuis le commencement de la révolution, n'avait cessé de frapper tout ce qui tenait directement ou indirectement à la fortune publique.

La Banque éprouva bientôt les effets de la disproportion de son capital avec les besoins du commerce. Les dividendes affaiblis en raison de la quotité du diviseur, influèrent sur la valeur vénale des actions. Soit que le gouverneur eût réellement la pensée d'améliorer le sort des actionnaires; soit, comme il est plus probable, qu'initié dans le secret de l'état, il crût l'occasion favorable pour lier le crédit public et celui de l'établissement auquel il présidait; il induisit le conseil général à se plaindre de la surabondance de ses fonds disponibles et à en solliciter l'emploi. Napoléon résista ou feignit de résister. Cédant enfin à des instances qui n'étaient pas généralement approuvées, il consentit à vendre à la Banque jusqu'à la concurrence de deux millions de rente en cinq pour cent. Je crois bien qu'il comptait relever ainsi le cours des inscriptions de la dette nationale;

mais ce placement passa pour une faveur, qui d'ailleurs a été jusqu'à ce jour la source la plus certaine et la plus gratuite des dividendes, et doit procurer plus tard une augmentation notable de l'actif. Une seule fois, elle fut à charge, lorsqu'une imprudente conversion des valeurs négociables du Trésor en de vaines ou hypothétiques délégations sur des piastres à recevoir au Mexique, altéra brusquement le crédit. Les billets vinrent aussitôt au remboursement, et force fut de le suspendre, ou du moins de le restreindre. Si la Banque avait eu la libre disposition de la totalité de son capital, il n'est pas douteux que les effets de la terreur qui se répandit alors n'eussent été atténués. Toutefois les émissions de ses billets se trouvant toujours réglées par la somme des escomptes, la réalisation du portefeuille amena promptement le terme de cette crise passagère. Depuis, de nouveaux emprunts lui furent faits, non plus avec les mêmes précautions, mais du ton de l'autorité. Vivement repoussés d'abord par ceux en qui l'amour du devoir l'emportait sur les complaisances de la flatterie ou de l'ambition, ils finirent par être arrachés au plus grand nombre, qui, par

malheur pour l'humanité, n'incline jamais vers une opposition raisonnable et raisonnée. Telle était au reste la solidité de cet établissement; telle était la confiance qu'il inspirait, que, ni la privation première de la portion exubérante de ses fonds, ni l'escompte d'une masse considérable de valeurs publiques à échéance, mais dont le recouvrement n'était plus régulier, ni les comptoirs onéreux qu'il entretenait à Rouen, à Lyon et à Bordeaux, ni même la double invasion de la France, ne purent l'ébranler sur ses fondemens.

J'avais l'honneur d'être régent de la Banque en 1814. Sur ma proposition, un nouveau gouverneur lui fut donné, à titre provisoire attendu qu'il conservait sa qualité de banquier, et que cette cumulation était défendue par la loi [1]. Un seul danger réel la menaça; et elle y eût succombé, si le tems, qui fait mûrir ou avorter tous les fruits, ceux de la terre comme ceux des progrès de l'esprit humain, ne fût parvenu à le dissiper. C'était la mode à cette époque, comme elle dure encore, de croire qu'on avait été opprimé pendant le règne de Napoléon. Le

[1] M. Laffitte.

surnom de tyran, de despote, était celui qu'on lui refusait le moins, sans trop se rendre compte du parti que chacun avait tiré de ce prétendu absolutisme; et ce qu'il y avait de plus curieux pour les hommes éclairés, c'était de voir avec quelle confiance on croyait pouvoir demander de la liberté aux Bourbons. Bien que la France brillât encore de l'éclat d'une prospérité inouïe; qu'en proie aux armées étrangères, elle leur imposât par le seul souvenir de sa gloire; que la barbarie s'arrêtât, en quelque sorte, en présence du modèle de la civilisation du monde; il n'y avait rien qu'on ne voulût reprendre en sous-œuvre: il s'agissait de faire table rase. Ce que les Cosaques n'avaient osé attaquer, était menacé par les novateurs du jour. Ils luttaient à qui mettrait ses rêveries plus ou moins libérales, à la place des réalités éprouvées qu'on affectait de considérer comme souillées de pouvoir arbitraire. La Banque n'échappa point à cet esprit de vertige. Sans songer à la secousse désastreuse qui pouvait en résulter, on la remit en question; et au mépris des lois qui l'avaient créée, de celles qui régissent les sociétés anonymes, et de tous les principes conservateurs de la propriété, les conditions de son existence furent soumises à

l'assemblée générale des actionnaires qui n'avait aucun droit d'en délibérer, puisqu'elle n'est instituée que pour entendre les comptes de l'année et nommer les régens et les censeurs. Voulait-on réformer les bases de l'association, ce qui ne pouvait se faire sans le concours du gouvernement, les titulaires de la majorité des actions pouvaient seuls la représenter convenablement. Quoi qu'il en soit, cette imprudence eut une moins mauvaise issue qu'il n'y avait lieu de le craindre. A peine le nouveau projet de loi parut-il devant une des chambres, que des financiers d'école moderne y voulurent substituer leurs propres vues. D'autres se contentaient d'amendemens plus funestes peut-être. On vit alors les plus ardens zélateurs de cet essai de régénération, en prendre un sérieux ombrage, en reconnaître les inconvéniens, les vices, et se trouver heureux du maintien de l'ancienne loi. D'autres soins les préoccupèrent. La loi du 22 avril 1806 subsiste encore; et sans doute le privilége de la Banque atteindra sous son égide, le terme de l'an 1843 qu'elle lui a fixé.

Ce que le conseil-général n'avait pas fait pour l'empereur Napoléon, il le fit pour Louis XVIII. Son éloignement pour les négociations avec la

Trésorerie diminua. Il est vrai que, depuis la restauration, le respect des engagemens et de leurs échéances y était poussé jusqu'au scrupule; que les dettes de l'ancien gouvernement acceptées par celui-ci et divisées en divers termes, s'éteignaient journellement avec ponctualité. La nécessité de pourvoir aux dividendes stimulait aussi les administrateurs de la Banque, à chercher partout de la matière escomptable. C'est alors que, ne pouvant concourir directement à nos emprunts, dont les conditions promettaient de si grands bénéfices, elle prêta à ceux qui les avaient souscrits, sur le dépôt de leurs engagemens, sans enfreindre la limite de ses statuts. Les bons royaux, espèce de billets de l'échiquier; instrument trop facile d'une dette soi-disant flottante, que sa fluctuation ne rend ni moins lourde ni moins réelle que la dette inscrite, et qui devrait être repoussée comme supplément arbitraire de budget; emprunt temporaire d'un dangereux usage entre des mains inhabiles ou imprudentes, mais enfin autorisé par les lois; les bons royaux, dis-je, furent admis dans son portefeuille, comme effets publics recouvrables à une époque fixe. Elle reçut au même titre les bons de la Mon-

naie. Ses avances sur lingots d'or et d'argent prirent un accroissement considérable aussitôt qu'elle en eut réduit l'intérêt à un pour cent par an. Enfin, lorsque les gardiens que nous avait donnés l'Europe furent congédiés, ce fut encore elle qui acquitta la plus grande partie du reste de notre rançon ; et je lui reprocherai toujours de ne l'avoir pas acquittée en entier. Le ministère le lui demandait. Elle était en mesure de le faire. C'était retenir en France des bénéfices convoités avec une hideuse cupidité ; car il appartint à ces tems déplorables de nos revers, d'amener à la suite des hordes qui nous opprimaient, les premières maisons de banque étrangères, pour prendre sur les impôts de la victoire le prix de leur réalisation : surcroît d'avanie dont l'histoire n'accusera point les banquiers français d'avoir flétri leur honneur et nos drapeaux. C'était encore adoucir la dernière rigueur de notre défaite, la voiler d'une sorte de mystère, en étouffer, pour ainsi dire, la douleur dans le sein de la nation. Appelé à délibérer dans le conseil auquel cette proposition était soumise, je voulais qu'on l'acceptât. Après avoir exposé mes motifs que je croyais péremptoires, j'ajou-

tais : « Quel est donc l'objet de l'escompte extraordinaire que vous offre le ministre des finances? S'agit-il de remplir les coffres de l'état dans la vue de favoriser l'asservissement de notre patrie? Faut-il seconder des spéculations qui tournent au détriment de la fortune publique? L'argent qu'on nous demande sous de sages garanties, est-il destiné à des dilapidations, à des objets de luxe, à des armemens hasardeux, à tenter des conquêtes incertaines? Non. Il est question de solder la libération de la France, et de le faire aux moindres frais pour le pays. Nous n'en aurions pas obtenu l'honorable préférence, qu'il faudrait nous plaindre et la réclamer. Je m'enorgueillis pour ma part qu'on ait songé à m'associer à la diminution des charges que nous impose ce triste résultat de toutes nos gloires évanouies, de tous nos sacrifices passés. Il me semble que nos actionnaires doivent partager ce sentiment. Je crois trouver en eux la vive et profonde satisfaction que j'éprouve à vous l'exprimer. Ils nous loueront, avec tous les bons Français, d'avoir su renfermer dans les murs de ce palais, le secret du dernier prix de notre affranchissement. Ils applaudiront à l'exclusion que nous aurons don-

née, dans cette circonstance, à ceux qui s'attendent ou qui cherchent à tirer quelque profit de ce reste de pillage. On prétend que des maisons françaises y seront associées; mais je veux en douter : et même alors ne perdons pas de vue ce qui pourrait nous être imputé, si nous admettions à l'escompte, le papier dont cette affaire exigera la création, et si nous assurions ainsi son succès après avoir refusé d'en traiter directement.» Mon opinion ne prévalut pas en entier. Le conseil-général ne prit sur lui que les trois cinquièmes du fardeau qu'il lui était si facile de porter, et dont plus tard il regretta de ne s'être pas chargé.

Aujourd'hui, l'on peut dire que la Banque de France remplit généreusement sa mission. Libre dans la répartition de ses crédits, elle use de toute la latitude que lui laissent la loi qui l'a instituée et les statuts qui la régissent. Les garanties de ses opérations sont discutées avec une sagesse aussi étrangère à l'investigation méticuleuse d'un prêteur ombrageux, qu'à la légèreté trop commune maintenant dans les affaires. Ses vues se sont agrandies. Elle est sortie de l'ornière de ses premières habitudes, et serait bien plus utile, si les spéculateurs aventureux,

les souscripteurs de mauvais effets, les rêveurs de perfectionnemens financiers, essayaient moins fréquemment de troubler la régularité de sa marche. Il ne se présente aucun embarras industriel ou commercial, aucune faillite n'éclate, que des voix intéressées ne s'élèvent pour l'en rendre responsable. Que fait-elle donc de son privilége? s'écrient les censeurs de tout ce qu'ils ne font pas, incapables qu'ils seraient de rien faire de bien; comme si ce privilége lui avait été donné pour ruiner ses actionnaires. Quelle serait leur surprise, d'apprendre que souvent il lui a été plus onéreux que profitable! Le simple rapprochement de la situation de ses caisses avec la circulation de ses billets, suffirait pour le prouver. Pense-t-on d'ailleurs que quatre-vingt-dix millions de francs ne soient pas plus que suffisans pour les besoins de la capitale, lorsque leur emploi se renouvelle par coupures à peu près égales tous les trois mois, et que quinze ou seize cents comptes-courans laissent une jouissance à peu près continuelle de fonds considérables, sans aucun intérêt? C'est à l'état, c'est au public, que les billets sont réellement utiles, par la rapidité et les facilités qu'ils donnent au balancement de tous les échanges et de

toutes les négociations. Dans plusieurs places, le commerce n'y supplée-t-il pas de lui-même? Londres, Amsterdam, Anvers, quelques villes françaises ont des assignations qui circulent de main en main, et deviennent un supplément gratuit et commode du signe métallique? Ce papier-monnaie est à l'abri des remboursemens imprévus. La confiance qui l'a créé, l'accompagne dans tous ses mouvemens jusqu'à ce qu'il aille se réaliser. Comme sa quotité se fonde sur des transactions réelles, aucun soupçon ne peut l'atteindre. Partagée entre ses nombreux souscripteurs, la liquidation s'en opère le plus souvent par la voie de la compensation. Mais pour les Banques il n'en est pas de même. Aussi, de quelles précautions les émissions de leurs billets ne doivent-elles pas être entourées? Ce n'est pas toujours quand elles paraissent insuffisantes qu'il convient d'en faire de nouvelles. Cette prodigalité aurait de bien plus graves inconvéniens qu'une gêne passagère, qui la plupart du tems sert à rétablir l'équilibre dans les spéculations, et les ramène à la juste retenue, à la probité, à l'honneur, qui en sont les seules bases solides.

On critique les escomptes de la Banque de

France, sans connaître ce qu'ils exigent de renseignemens et d'impartialité, ni à combien de combinaisons ils sont soumis. Entre tant de maisons qui prospèrent ou décroissent, entre tant d'industries lucratives et ruineuses ou seulement stériles, entre tant de productions qui acquièrent des débouchés ou qui les perdent, combien d'écueils n'offre pas le choix du papier ! Que d'études pratiques ne faut-il pas avoir faites ! quelles connaissances de détail ne faut-il pas réunir, outre celle de la capacité et de la moralité des milliers d'individus qui apposent leur signature sur une lettre de change ! J'ignore quels sont à cet égard les procédés de la Banque d'Angleterre; mais elle n'y saurait mettre plus d'équité et porter plus de lumières que la Banque de France. Chacun des membres du conseil d'escompte fait en y entrant abnégation de tout intérêt personnel. Les diverses valeurs y sont loyalement supputées. Jamais le véritable commerçant n'en fut repoussé, celui qui respecte son crédit, qui n'en use qu'avec circonspection, ne l'applique qu'avec intelligence, et règle la portée de son industrie sur les probabilités de la consommation. Ses décisions, quand elles sont rigoureuses,

renferment des avis salutaires, qui, loin d'exciter des plaintes, mériteraient de la reconnaissance; et celui sur qui elles portent en devrait faire son profit. On ne conçoit pas ce que savent au bout de quelques mois, ceux qui remplissent ce devoir avec attention. En parcourant les effets soumis à leur choix, ils lisent les affaires de la place, comme si les livres de ceux qui les ont faites leur étaient ouverts; et tel, dont le nom se discrédite, est venu chercher à le réhabiliter, qui parlait à des juges plus instruits que lui de sa propre situation, parce qu'ils appréciaient mieux ceux avec lesquels il était déjà compromis. Souhaitons que la Banque subsiste telle qu'elle est, et ne s'écarte point des principes qu'elle a suivis. Faisons surtout des vœux pour qu'elle se recrute d'hommes instruits, libéraux dans l'acception positive de ce mot dont j'exclus ici la politique; pour qu'elle s'abstienne, comme elle a fait jusqu'à ce jour, de toute influence de coterie, et surtout des concessions d'une complaisance qui la ruinerait. A ces conditions, elle sera défendue par tous les bons esprits. Ni dans la forme ni dans le fond, il n'y a de changemens à y faire. Elle possède le degré de liberté qui convient à une pa-

reille institution. Sans sortir des bornes qui lui sont prescrites, et sans exposer les intérêts de ses actionnaires, elle est en mesure de prêter à l'état et aux citoyens, des secours plus que suffisans. Laissons-la les modérer ou les étendre selon les conseils de sa sagesse.

S'il en était besoin, une comparaison rapide entre elle et la Banque d'Angleterre suffirait pour justifier la préférence que je lui accorde. Celle-ci, motivée sur la nécessité de subvenir aux frais d'une guerre ruineuse, se lia dès son origine aux destinées du Royaume-Uni; celle-là, née de la volonté de féconder les germes de fortune nationale qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se développer, dispose seule de son avenir. L'une a payé son privilége; celui de l'autre est gratuit. La première est indépendante des événemens politiques, auxquels la dernière est naturellement soumise. Toutes les deux en ont sans doute éprouvé de violentes secousses; mais celle d'Angleterre, incapable de sortir seule des embarras que compliquait la confusion de ses intérêts avec ceux de l'échiquier, n'y est parvenue qu'avec l'intervention et l'appui de tous les pouvoirs de l'état; tandis que celle de France a trouvé en elle-même,

la force de résister aux crises qui ont menacé son existence. Au-delà et en-deçà de la Manche, la loi règle la composition et la répartition des dividendes. Là, des termes ambigus ont permis de se soustraire à cette condition essentielle de tout acte de société. Comme ils signifient à peu près également que tous les bénéfices doivent être partagés, ou seulement servir au partage, on s'en est tenu à la dernière interprétation. Aucun compte sommaire ni détaillé des profits et des pertes n'est rendu. Le gouverneur se contente d'indiquer un résultat arrêté d'avance; et l'assemblée générale des actionnaires qui devrait l'établir, le vote aveuglément. Toutefois des réclamations fréquentes se sont élevées contre cette fixation arbitraire. Repoussées constamment par la nécessité d'un secret dont la révélation n'est probablement pas sans danger, elles ont cédé à l'usage ou plutôt à l'abus. Ici, au contraire, où les actionnaires n'ont point qualité pour déterminer le dividende, le conseil-général expose annuellement, par l'organe du gouverneur, le tableau fidèle de toutes les opérations, explique l'origine des bénéfices et la cause des avaries que l'on n'a pu éviter, et publie l'extrait du compte qui en constate le solde; de

sorte que chacun peut le vérifier, juger de l'emploi du capital de ses actions, et les conserver ou les vendre en pleine connaissance de cause. Il est remarquable que, dans un pays où la publicité est regardée comme une des bases de l'organisation sociale, on l'évite sur un sujet si important, avec le même soin que nous y recourons dans le nôtre où elle est si comprimée.

Le privilége de la Banque d'Angleterre échoit dans sept ans, celui de la Banque de France dix ans après. A cette double époque il est plus que probable qu'on voudra donner de nouvelles formes à ces instrumens du crédit privé et public, les soumettre à de nouvelles règles, les fonder sur d'autres bases. L'esprit de liberté qui grandit chaque jour; l'horreur du monopole; l'ardeur de la production; le manque plus ou moins réel de capitaux; leur disproportion présumée ou véritable avec l'industrie, l'agriculture et le commerce, amèneront sans doute de graves discussions. Le privilége sera vivement contesté. Excités par l'exagération des bénéfices supposés de ce genre d'établissemens, des capitalistes se montreront prêts à entrer en concurrence. Les uns voudront, comme en Écosse, seconder les économies de l'agriculture,

les réunir, les faire tourner à l'accroissement des produits du sol et au bien-être progressif du tenancier et du propriétaire lui-même. Les autres appliqueront ce système à l'industrie. Il y en aura qui désireront de favoriser les spéculations commerciales, les expéditions maritimes, ou bien encore des constructions de canaux, de routes à rainures, voire même de ports de mer. Une multitude de caisses de circulation, d'escompte, de secours et de dépôts factices ou sérieux, car les noms ne manqueront pas, naîtra de cette émulation avide qui peut avoir ses inconvéniens, comme tant d'autres en ont eu de nos jours, quand la modération ne les contient pas dans les limites tracées par les besoins de la société. Ce sera aux chefs des gouvernemens d'apprécier, de déterminer, de prescrire les garanties que toutes ces banques devront présenter, pour n'éprouver point des embarras qui jetteraient du désordre dans le pays. Ils examineront si le crédit ne doit pas se mesurer sur la solidité des entreprises, sur l'étendue des débouchés : et surtout ils ne pourront s'abstenir de prendre en considération, la conséquence naturelle de tant de papiers-monnaies nécessairement diversifiés, difficiles à recon-

naître, également susceptibles de contrefaçon, et dont aucun ne perdra ses droits à la confiance sans que celle des autres soit ébranlée. Au reste, ces détails ne sont pas les seuls sur lesquels l'expérience répandra sûrement beaucoup de lumières [1].

C'est trop insister sur des observations un peu graves, et dont le développement exigerait un ouvrage plus profond. Reprenons la suite de notre promenade. La Bourse est située vis-à-vis de la Banque. Au milieu du seizième siècle, quoique Londres fût la métropole d'un commerce important, les négocians n'avaient encore aucun lieu de réunion journalière. Sur un terrain acheté par la ville, un simple particulier, sir Thomas Gresham, fit élever à ses frais un édifice en bri-

[1] Le privilége de la Banque d'Angleterre vient d'être renouvelé. Le savoir des hommes d'état et la raison publique ont répondu à mon attente. On s'en est tenu à ce qui existait. Les modifications qu'on a apportées aux anciens statuts, sont selon moi d'une médiocre importance. Il y en a une toutefois, celle de la publicité périodique de la situation de la Banque, à laquelle je n'aurais pas donné mon assentiment. En tems ordinaire elle est sans objet; en tems de crise elle exposera à de grands dangers. Ceci n'est vrai que pour l'Angleterre : en France il en serait autrement.

ques, auquel il donna cette destination. Comment la reine Élisabeth eût-elle négligé d'honorer un tel acte de munificence? De Somerset-House où elle avait tenu sa cour, elle alla en grande pompe en remercier l'auteur, et voulut visiter le monument dont il avait doté la capitale du royaume. Alors l'étage supérieur était rempli de boutiques. On avait eu l'attention d'y exposer les plus riches productions de l'univers, tout ce que l'industrie de cette époque offrait de curieux et de rare. En voyant ce tableau de la prospérité de son règne, la reine fut profondément émue. La foule dont elle était entourée faisait éclater la plus vive allégresse, et un orchestre nombreux jouait des airs nationaux. Ce fut au bruit des fanfares et des acclamations générales qu'excitait sa présence, qu'elle donna elle-même à ce monument le nom de Bourse Royale (Royal Exchange). A la mort de Charles Ier, la statue qui y avait été érigée en son honneur fut renversée; et sur le piédestal on grava ces mots : *exit tyrannus regum ultimus* [1]. Onze ans après, la restauration des Stuarts les effaça. L'horoscope qu'ils renfermaient ne s'en

[1] Le tyran, le dernier des rois a cessé de vivre.

est pas moins réalisé sur cette dynastie. Charles II posa la première pierre de la nouvelle Bourse, et en vit achever la construction. Elle a été bâtie aux frais de la Cité de Londres et de la communauté des marchands : la dépense a monté à quatre-vingt mille livres sterling. Un élève de Christ. Wren, Hawkesmoor, en fut l'architecte. Son ensemble a la forme d'un parallélogramme rectangle de deux cent trois pieds sur cent soixante-onze. Une façade donne au nord sur Threadneedle-Street, l'autre au midi sur Cornhill. Chacune est décorée d'un péristyle orné de colonnes, qui mène à une cour autour de laquelle règne un portique circulaire. Au centre est une statue pédestre en marbre de Charles II : celle de sir Gresham occupe une des niches creusées dans le pourtour. C'est là, dans cette vaste enceinte, que de trois à quatre heures de l'après-midi, se rassemblent les négocians de Londres et ceux de tous les pays que son immense commerce y attire. Quel concours! quel bruit de voix humaines! Toutes les langues vivantes sont parlées à la fois, dans cette cohue où il ne se dit rien qui ne soit inspiré par la soif de l'or. On y trafique des produits de tous les pays. Voyez de quelle ardeur bril-

lent tous ces regards avides de richesses. Chaque industrie, chaque nation, chaque individu presque, a sa place marquée. S'il en était autrement, vous ne rencontreriez jamais celui que vous cherchez. On se hâte, on se presse, aucune parole inutile n'échappe. En se voyant, on sait qu'un mot suffit pour s'entendre, et l'on n'en prononce pas d'autre. Pendant que l'escalier est encore libre, montons à l'étage supérieur. Des chaires fondées par Thomas Gresham sont occupées par des professeurs qui enseignent la théologie, plusieurs sciences et la musique. Une chambre d'assurances y a aussi des bureaux où s'escomptent, moyennant une prime plus ou moins forte, tous les risques de la mer et les hasards de la fortune : institution singulière fondée sur les probabilités des succès et des revers; argument trop peu employé, si même il le fut jamais, pour prouver la supériorité du bon génie qui préside aux destinées de l'humanité, sur son antagoniste le génie du mal. Enfin une inscription indique les salles du Café Lloyd. Les souscripteurs de ce cercle, qui ont seuls le droit d'entrée, vont y recueillir par écrit les engagemens contractés auparavant par un regard d'intelligence, un oui, un non, une

sorte d'argot concis, technique, inintelligible pour tous autres que pour les membres de cette population cosmopolite; ils vont aussi lire, sur le registre destiné à les recevoir, les nouvelles de toutes les mers, consignées par ceux qui les ont reçues et dont il n'existe pas d'exemple que la véracité ait jamais été démentie.

Mais déjà l'heure des affaires s'est écoulée, et le silence règne dans ce temple de la Fortune. Il n'est plus fréquenté que par les passans, à qui il offre une communication facile et abritée. Sortons du côté de Cornhill et tournons à droite. Non loin et au midi s'élève une façade ornée de six colonnes d'ordre corinthien, et surmontée d'un attique qui l'écrase. Comme la plupart des édifices de Londres, celui-ci manque d'ensemble et de goût : le ton monumental et la finesse du grain de la pierre de Portland dont il est bâti, ont disparu sous une couche épaisse de noir de fumée. Il se nomme Mansion-House, et le lord-maire l'habite. Commencé en 1739, il ne fut achevé que quatorze ans après, en 1753. On y monte par deux rampes latérales garnies d'une lourde balustrade. L'intérieur se divise en une enfilade de grands appartemens, décorés avec plus de luxe que d'élégance, et dont l'a-

meublement entier appartient à la Cité. Là se conservent et se pratiquent les antiques usages qui datent de l'origine des franchises municipales. On les voit se reproduire avec une scrupuleuse exactitude dans toutes les cérémonies publiques. Celle de l'installation du lord-maire est une des plus solennelles. Il part le matin accompagné de toutes les corporations des marchands, pour aller prêter à Westminster serment de fidélité. Arrivé sur le rivage de la Tamise, il se place dans une grande barque dorée qui s'avance majestueusement à l'aide d'une double rangée de rameurs. Son cortége, dispersé dans une multitude d'embarcations de formes et de dimensions différentes, vogue à la suite. Les flammes, les drapeaux aux vives couleurs flottent au gré du vent. Sillonné par cette escadre brillante et légère, le fleuve semble s'émouvoir aux accens répétés dont le peuple fait retentir l'un et l'autre rivage. Au retour un festin splendide est préparé. L'art de la cuisine anglaise y a épuisé ses ressources : c'est dire assez que la tortue aux épices et le monstrueux aloyau saignant y tiennent la première place; que de loyales santés sont accueillies avec enthousiasme; que, dans cette lutte patriotique, il est

plus d'un bon Anglais qui ne garde pas toute sa raison ; et que tel grave personnage du matin finit par avoir fait le soir abnégation complète de son caractère.

Puisque nous sommes au centre du plus riche marché du monde, je veux vous conduire chez le joaillier Rundell. On entre dans un vaste magasin à deux étages. De nombreux commis s'empressent aussitôt pour vous servir. Plusieurs dames, assises derrière les comptoirs, vous suivent d'un regard obligeant, et sans doute aussi fort attentif. Celle dont on s'approche, offre le choix des objets confiés à sa garde, et traite de leur prix. Dès qu'on sait que vous ne venez que par curiosité, chacun redouble de politesse. L'orgueil national l'emporte sur le désir de vendre. On cède à la jouissance tout anglaise d'éblouir les regards d'un étranger par le luxe du pays, sa richesse et son goût. Il n'y a rien de précieux ou de rare qu'on ne se hâte de montrer avec complaisance. D'abord ce sont des pièces d'orfévrerie en argent mat ou bruni, en vermeil ou en or, et d'un travail achevé. Un service commandé par Georges IV, un autre commencé pour le duc d'Yorck, ont passé successivement sous nos yeux. Le premier n'a point

été livré parce que l'acquéreur l'a trouvé trop cher : on ne sait s'il faut en admirer davantage le dessin ou l'exécution, car la matière disparaît sous la main-d'œuvre qui a décuplé sa valeur. Voici un plat copié sur le bouclier d'Achille, et dont la ciselure ne laisse rien à reprendre. Autour des vases destinés à glacer le vin, parmi des pampres garnis de raisins et de feuilles de vigne, des bas-reliefs représentent les orgies de Bacchus et de Silène, et semblent appartenir aux plus beaux tems de la sculpture grecque, tant l'ouvrier s'est inspiré de la grâce et de la perfection de ses modèles. Que vous dirai-je d'une grande soupière pour servir le mets favori de la Grande-Bretagne? Comme moi, vous avez deviné l'usage de cette coupe antique, large et profonde, portée par quatre tortues, et dont le plateau est rehaussé d'écrevisses de mer, de crabes, d'huîtres, de moules et d'autres coquillages imités avec une parfaite exactitude. Mais que sont ces ouvrages divers en comparaison de ceux qui nous restent à voir? Des écrins, entassés dans des armoires dorées et fermées de glaces, sont successivement exposés à nos regards. Que de pierres précieuses étincelantes de mille feux! Tour à tour on étale devant nous

des diamans, des émeraudes, des topazes, des rubis d'une grosseur et d'un éclat surprenans. Les fables orientales égalent à peine de si éblouissantes réalités. Voici un collier de perles qui vaut cinquante mille écus. Cet autre en pierres fines est évalué quatre cent mille francs. Plusieurs parures s'élèvent à un et deux millions. Qui ne croirait que ces capitaux attendent vainement qu'un acheteur vienne les remettre en circulation? Il n'en est rien. Le fonds de ce commerce se renouvelle à peu près régulièrement comme tout autre. Il suit de même les caprices de la mode ; et ses productions n'excèdent point la demande des chalands. Si des entrepôts immenses, d'innombrables boutiques, et des manufactures d'objets de première nécessité, épars de tous côtés à la surface d'un royaume, attestent l'aisance de sa population, qui pourrait, après avoir visité les ateliers de Rundell, douter que l'opulence n'y règne également? L'opinion commune est qu'il emploie dans son industrie plus de trente millions qui lui appartiennent. Il passe en outre pour avoir une vingtaine de millions en propriétés immobilières. Au dernier couronnement, le loyer de la vaisselle qu'il prêta, fut payé un million de francs. Que deviendra cette

fortune colossale, car il n'est point marié et on ne lui connaît pas d'enfans? Sa bienfaisance donne lieu de croire qu'il en dispensera la majeure partie aux pauvres. Lui-même est venu nous faire les honneurs de ses magasins. C'est un homme d'une taille élancée et plus qu'ordinaire. Il touche à peine à l'âge mûr. Ses traits sont réguliers, et sa physionomie est empreinte d'une ineffable douceur. Poli dans ses manières, affectueux dans son langage et d'un maintien modeste, il ne s'enorgueillit pas des avantages de sa position. Je le distingue entre le peu d'Anglais qui m'ont semblé exempts de la morgue britannique. En le quittant j'étais moins surpris de tout ce qu'il m'avait montré, que charmé de sa bonhomie et de sa simplicité [1].

Nous ne sommes pas loin de la Tour de Londres. Pourquoi vous rappellerais-je les souvenirs qui s'y rattachent? Vous savez que la grande tour carrée qui en forme comme le noyau, fut bâtie vers la fin du onzième siècle [2], sur un em-

[1] REV. BRIT. tome X, série 1re, *Nouvelles du commerce*.

M. Rundell est mort au commencement de l'année 1827. Il a laissé cinquante millions de francs. Des collatéraux et quelques amis ont recueilli une partie de son héritage. Il en a partagé le reste entre les hôpitaux de la Cité et plusieurs établissemens de bienfaisance.

[2] 1078.

placement où l'on croyait que les Romains eurent autrefois leur trésor et un hôtel des monnaies, et qu'à cause de cela on la nommait la Tour de César. En 1092, une tempête violente y causa des ravages qui furent ensuite réparés. A cette occasion quelques fortifications y furent ajoutées, à travers lesquelles on pratiqua une entrée, nommée d'abord la Porte des Traîtres, et plus tard la Porte de Sang, parce qu'alors, dit un historien, la prison n'était jamais que le prélude d'une mort violente. Successivement d'autres ouvrages en rendirent les approches plus difficiles. On veut que Guillaume-le-Conquérant ait projeté de s'en servir pour contenir les habitans de la capitale. Jusqu'au règne d'Élisabeth elle comptait au nombre des résidences royales. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une agrégation de constructions diverses, défendues, à la manière des citadelles, par un rempart et des fossés. Mais de tout tems la jalousie, la vengeance et l'ambition des cours y sacrifièrent leurs victimes. Dans toutes les convulsions politiques de l'Angleterre, le parti victorieux y enferma ses ennemis vaincus. Jetés dans cette arène, tour à tour des catholiques, des presbytériens, des puritains, les zélateurs des

diverses sectes du christianisme témoignèrent par le martyre, de la sincérité de leur croyance, qui n'était le plus souvent qu'une lutte de fanatisme avec leurs adversaires devenus leurs persécuteurs. Combien de fois n'y vit-on pas l'innocent à la barre des criminels, et des juges sanguinaires ou esclaves de la plus vile corruption encourager les délateurs! Pour quelques scélérats qui rougirent de leur sang ses échafauds, combien d'illustres têtes y tombèrent! Il n'y a presque pas de nom historique en Angleterre qui ne soit inscrit sur sa légende mortuaire. Ah! que la liberté devrait être précieuse, si, pour l'obtenir, il faut la payer de tant d'assassinats faussement parés du nom de justice! Nous avons eu les nôtres aussi, commis pour les mêmes causes. Pourquoi donc n'ont-ils rien produit? Qui sait même si leur horrible spectacle en a dégoûté cette classe ignorante et mobile, si invariablement docile à la voix des factieux et des novateurs de tous les tems? Ce n'est pas un médiocre sujet de méditation, qu'ils n'aient servi qu'à nous remettre sous le joug théocratique qui commence à s'appesantir sur notre malheureuse patrie, sans que la tourbe, naguère irréligieuse et impatiente de toute espèce de frein, mani-

feste le moindre symptôme d'opposition ou même de répugnance à ce nouveau genre d'autorité.

Mais ne voyez-vous pas déjà pointer les flèches et les quatre tourelles qui dominent la Tour? Au-dessous se dessinent ses murailles crénelées. Son enceinte a la forme d'un pentagone irrégulier. Le plus grand côté longe la Tamise. Des écluses ferment les fossés et les inondent au besoin. Un quai spacieux borde le fleuve. On y compte soixante-une pièces de canon. C'est au bruit de cette artillerie que s'annoncent les fêtes publiques, et que l'on proclame les triomphes de la nation. Passons entre les tours massives qui défendent la porte principale, et franchissons le pont-levis. Tout cet extérieur aurait pu nous persuader que nous entrions dans une forteresse. Le dedans ne répond point à cette attente. Ce n'est plus qu'une petite ville irrégulièrement construite, au milieu de laquelle s'élève une église bâtie en 1465 par Édouard III. Que veut le grave personnage qui vient au-devant de nous, vêtu comme le valet de carreau, et armé d'une longue hallebarde? C'est bien plutôt un concierge qu'une sentinelle. Il propose de nous montrer la part des curiosités dont l'exhibition

lui est confiée, et de nous remettre à un de ses semblables chargé de la garde d'autres raretés, qui nous transmettra à un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'exploration soit complète. Vous résisterez, si vous m'en croyez, à cette offre intéressée, non pour le prix, car il ne vous en coûtera qu'environ quinze francs, mais parce qu'il n'y a rien à voir de bien remarquable. L'un ouvre avec une précaution affectée, la ménagerie royale fondée par Henri Ier, celle où il fit conduire de Woodstock, quelques bêtes féroces dont l'empereur Frédéric lui avait fait présent. Le lion, les tigres, les boas, les deux ichneumons et le vautour qui l'habitent maintenant, semblent engourdis, moins encore par leur esclavage, que par la triste atmosphère de leur prison : on les dirait atteints du mal anglais; le léopard lui-même, malgré le rang qu'il tient dans l'écusson britannique, a perdu sa fierté native. Un autre gardien a la clef de l'arsenal espagnol, ainsi nommé parce qu'on y a suspendu les dépouilles de l'invincible Armada, livrées par la tempête à la reine Élisabeth qui peut-être ne les eût pas obtenues de la victoire. Entre elles on remarque de nombreux instrumens de torture, que l'hypocrite et cruel Phi-

lippe II se proposait d'employer à la conversion des hérétiques, dont

Celui qui met un frein à la fureur des flots

ne voulut point à ce prix. Vous parlerai-je de la hache qui trancha la tête de l'infortunée Anne Boleyn, à qui l'amour avait donné une couronne, et que l'amour conduisit à l'échafaud? Quelle pitié n'excite pas ce fer! La rouille qui le couvre cache peut-être quelques gouttes du sang de cette femme immolée aux caprices d'un tyran voluptueux. Près de recevoir le coup fatal elle parlait en souriant, de l'adresse du bourreau, et se félicitait d'avoir le cou très-mince. Oseriez-vous manier le couteau de cet infâme sacrifice, en toucher le tranchant? Pour moi je ne le pourrais. Sa seule présence rappelle toutes les scènes de la tragédie sanglante, où, par un mélange de piété sincère et d'inexplicable légèreté, la victime écrivait à celui qui la vouait à la mort après l'avoir assise sur son trône à ses côtés : « De simple demoiselle vous me fîtes marquise, et de marquise reine : aujourd'hui de reine que je suis, vous voulez faire de moi une sainte. »

Traversons la galerie des armures. Des simu-

lacres de guerriers à cheval, bardés de fer et munis de toutes pièces, sont censés représenter les rois d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à Georges II. Il est possible que les antiquaires, amateurs des souvenirs féodaux, aiment à étudier, dans ces rangs de mannequins luisans, les secrets et les progrès de l'art des combats en champs-clos, si tant est que les détails en aient été bien observés. Nous arrêterons-nous dans le petit arsenal? Des milliers d'armes à feu et d'armes blanches rangées dans un ordre parfait, forment des dessins où la lumière, répandue parmi l'acier, le fer et le cuivre, produit de brillans reflets. Ne me demandez point quelles sont les épées tordues, les lames émoussées, les lances brisées, les cuirasses faussées ou percées, que l'on offre sans doute à la vénération publique, dans l'une de ces longues galeries. A leur aspect, mes yeux se sont voilés de larmes. Comme moi vous avez déjà reconnu les héroïques dépouilles du champ de Waterloo. Que de grandes ames n'ont-elles pas vu s'envoler, qu'elles devaient conserver pour notre patrie! Ah! que les Anglais gardent précieusement ces débris de la dernière bataille de Napoléon, de celle qui décida du sort de la

France, et qui influera plus tard sur celui de l'Angleterre et même de l'Europe.

Malgré le mystère qu'on y met, l'obscurité des couloirs où l'on veut vous introduire, abstenez-vous d'entrer dans le cabinet des joyaux de la couronne. Il est éclairé d'une lampe. Une double grille en sépare les curieux, probablement afin qu'ils ne touchent et ne dérobent rien, et qu'ils ne puissent non plus s'assurer si, au lieu de pierres précieuses, on ne leur montre pas de simples verroteries. Le ton solennel dont le conservateur de ce trésor en récite l'histoire et la valeur, ne vous convaincrait pas plus que moi. Là se trouve l'Aigle d'or, espèce de sainte ampoule, qui contient l'huile consacrée pour l'onction des rois et des reines au jour de leur couronnement.

Traversons rapidement la place des exécutions. Hâtons-nous de sortir de cette lugubre enceinte dont la visite n'inspire que l'ennui. On dit que l'ouverture et la clôture s'en fait avec un appareil militaire fort ridicule; que chaque matin, les clefs portées en cérémonie et environnées de gardes, passent des mains du commandant dans celles du consigne, et que celui-ci les lui rend le soir avec les mêmes for-

malités et le même respect. Craignons qu'en vertu de l'alien-bill, on ne vienne à nous enfermer ici. Dirigeons nos pas vers l'établissement maritime et commercial que l'on nomme London-Docks. Il est situé à l'orient de la Tour. Son emplacement, de plus de vingt acres de surface, a la forme d'un carré légèrement allongé. Au centre, un vaste bassin long de cent vingt-six pieds, large de soixante-neuf, et de vingt-sept pieds de profondeur, communique avec la Tamise par deux canaux garnis d'écluses. L'un d'eux offre dans sa partie supérieure une gare spacieuse qui en facilite l'entrée et la sortie. Tout à l'entour du bassin règnent des quais d'une grande proportion. Au-delà sont des magasins immenses, pavés en fer fondu, coupés par des chemins à rainures, et en avant desquels des auvens permettent de travailler à couvert. Au-dessous, des caves d'une dimension surprenante, qui toutefois n'égalent point la halle aux vins de Paris, reçoivent les vins et les esprits de tous les vignobles d'Europe : ils y attendent les chalands ou de nouvelles destinations, à l'abri de toute altération, du vol, et même du feu contre lequel on a réuni les précautions les plus minutieuses. Les escaliers sont en pierre, les portes en fer

massif. Aucune lumière artificielle ne pénètre dans l'intérieur; et les marins sont soumis, sous ce rapport particulier, à la discipline la plus sévère. Hors les vaisseaux employés au commerce des deux Indes, tous les autres viennent porter ici leur cargaison. Chacun s'approche du quai à son tour. Aussitôt, à l'aide d'une manivelle mue quelquefois par un seul homme, du haut d'un madrier incliné sur un angle donné, une chaîne va jusqu'à fond de cale, puiser avec ses crocs, les marchandises qui s'y trouvent, ou bien elle y descend celles qui sont destinées à l'exportation. Quelques-unes de ces machines tournant sur elles-mêmes, déposent leur fardeau loin du bord, sur des traîneaux et des voitures qui les conduisent aussitôt à la place qu'on leur a assignée. Que ce spectacle est riche et attrayant? Quelle activité s'y déploie et l'anime! Combien de travaux divers s'exécutent à la fois! Parmi les mâts, les vergues, les cordages, et les voiles à moitié déployées et relevées en draperies, voyez les mouvemens continuels des grues qui s'élèvent, s'abaissent, et, cédant à la main qui les guide, semblent douées d'un instinct d'obéissance. Percez la foule, s'il est possible. Glissez-vous entre les futailles, les ballots, les

caisses qui encombrent l'espace. Avec quelle adresse une multitude d'hommes de peine les livrent aux divers moyens de transport qui leur sont appropriés, pour faire place à d'autres, tandis que le consignataire écrit froidement sur son carnet, les poids, les numéros, les marques, tous les détails propres à constater l'exactitude des connaissemens et des factures! Suivez-moi dans ce vaste entrepôt. N'admirez-vous point l'ordre établi dans le classement des denrées, avec quel art elles sont entassées, comme le départ en sera aussi facile que l'arrivée, et quel soin l'on met à recueillir, pour le rendre au propriétaire, tout ce qui tombe à travers une enveloppe mal faite ou brisée, et même les liquides échappés des vases ou des tonneaux qui les contenaient? Ce fut précisément ce besoin de surveiller le chargement et le déchargement des navires, qui donna l'idée des docks dont la clôture exacte laisse aux maraudeurs et aux receleurs peu de chances de succès. Il paraît qu'avant leur construction, le commerce maritime était en proie à une sorte de piraterie, de la part de ceux même qui vivaient de ses travaux. Le rivage de la Tamise avait ses écumeurs, comme celui des mers ora-

geuses; et le vaisseau arrivé à pleines voiles, éprouvait presque le sort de celui qui y eût été jeté par la tempête. Pour mettre un terme à ce pillage, les négocians anglais ne se sont reposés, ni sur les lois dont l'impuissance était évidente; ni sur les progrès de l'instruction primaire, si susceptibles de se modifier selon les penchans et le caractère de celui qui la reçoit; ni sur les prédications de la morale évangélique, frein trop doux et un peu usé. Il leur a semblé plus sûr de ne croire qu'aux grilles et aux verrous; et l'événement a pleinement justifié leur attente.

Les Indes-Occidentales et Orientales ont aussi leurs docks particuliers. Le premier ferme au nord l'île des Chiens, unit la rive de Limehouse à celle de Blackwall, et évite ainsi un long détour de la Tamise. L'autre est situé au-delà de Blackwall. Tous les deux offrent, sur une plus grande échelle, les sûretés et les dépendances de celui de Londres. Descendons vers Wapping-Street. Cette rue s'étend le long du fleuve. Sa population se compose de matelots, de pêcheurs, d'ouvriers de port, de constructeurs et d'autres artisans du même genre. Vers le centre est une place que l'on nomme Execution-Dock. Là s'expient les crimes commis

à la mer. On élève le gibet sur la plage quand le flot la laisse à découvert. Autrefois le cadavre du condamné n'en était détaché qu'après avoir été exposé à trois marées consécutives : ce barbare et inutile complément de supplice est tombé en désuétude.

En revenant sur nos pas le long de la Tamise, de dessus la terrasse de la Tour, nous jetterons un coup d'œil sur le pont de Londres : c'est le premier que l'on rencontre en venant de la mer. Dans le dixième siècle, il en existait un en bois, moins avancé vers l'ouest. Le feu en consuma la plus grande partie en l'an 1136. On le répara ; mais trente ans après, ses dégradations étaient telles, et son entretien devenait si coûteux, qu'il fut résolu d'en construire un en pierre. Celui-ci date des règnes de Henri II, Richard Ier et Jean. Commencé en 1176 il ne fut fini qu'en 1209. Alors on n'était pas familier avec les travaux hydrauliques. L'art des constructions romaines était oublié. Une extrême application à réunir les élémens d'une solidité à toute épreuve, l'emportait sans doute sur l'étude d'autres combinaisons non moins importantes. Le radier, sur lequel on se proposait de bâtir les fondations, n'ayant pas été suffisamment enfoncé, la ma-

çonnerie se trouva faire obstacle au courant : de là, les eaux rapides, tumultueuses et même dangereuses pendant le reflux, qui à la mer basse en découvrent presque toute la surface, après être montées à plus de dix-huit pieds dans les grandes marées. Le pont a dix-neuf arches inégales, neuf cent quinze pieds de long, quarante-cinq de large, et soixante de hauteur au point le plus élevé de sa courbure. Dans l'origine on y voyait deux rangées de maisons liées entre elles par de forts madriers qui en unissaient le faîte. Trois ouvertures le coupaient transversalement et laissaient aux passans la vue du fleuve. Il y avait au milieu, une rue étroite, obscure, et difficile à cause de la foule qui l'encombrait sans cesse. Quatre ans après qu'il eut été livré au public, le feu y prit du côté de Southwark. Toute la population de Londres accourut pour l'éteindre. Pendant qu'elle y travaillait, il se manifesta à l'autre extrémité ; et plusieurs milliers d'individus retenus par les flammes, périrent dans cet horrible incendie. On profita de l'état dans lequel était le pont pour le débarrasser de tout ce qui le surchargeait. La tour élevée pour le défendre, fut également démolie : c'était à son sommet

qu'on exposait les débris des criminels, comme on en a vu long-tems en France sur les grands chemins, et comme on en voit encore en Italie. La tête de W. Wallace y fut attachée en 1304, pendant que les lambeaux des autres héros écossais, envoyés à Newcastle, à Penrith, à Perth et à Aberdeen, allaient y flétrir la mémoire d'Édouard Ier que l'histoire n'a pu laver d'une si atroce vengeance. Afin de faciliter la navigation, plusieurs arches furent en même tems élargies; et depuis 1756, époque de la dernière restauration de ce pont, sa plate-forme est restée entièrement libre. Tel qu'il est, n'êtes-vous pas frappé de son aspect pittoresque? A travers les vaisseaux, les embarcations de toute forme et de toute grandeur qui s'y arrêtent, ses arcs plus ou moins élancés et dessinés en ogive, rappellent cette élégance gothique si recherchée aujourd'hui. Entre ses piles, les unes sont massives et dépourvues d'ornemens; d'autres, décorées de colonnes légères, ressemblent aux longues fenêtres de nos anciennes églises, dont un mur aurait remplacé les vitraux. Au-dessus de sa corniche ouvragée, se développe une frise couronnée par une balustrade. De distance en distance, des tiges de fer uniformément recourbées

portent des lanternes. Tout concourt à embellir la perspective de ce monument, la ligne gracieusement arquée de son ensemble, sa couleur rembrunie, les teintes verdâtres qu'y déposent les émanations du fleuve, les mousses et les algues logées dans ses joints et tour à tour baignées ou délaissées par le courant, enfin l'eau qui se précipite à grand bruit, et qui écume et bouillonne comme un torrent impétueux. Au nord se dresse la flèche du temple de Saint-Magnus. Une forêt de mâts, un voile de cordages nous empêchent de distinguer les édifices situés du côté opposé. En arrière n'apercevez-vous point des échafauds, des ouvriers, des massifs qui s'élèvent, quelques charpentes assemblées, un bateau-dragueur dont les chapelets versent incessamment dans d'immenses gabares, du sable, du gravier et d'autres débris? On a commencé les travaux d'un nouveau pont qui doit remplacer celui de Londres. Il sera de même en pierre. On avait d'abord voulu le faire en fer, et d'une seule arche de six cents pieds d'ouverture. Des vaisseaux d'un fort tonnage auraient passé dessous, et remonté un mille plus haut. La construction du pont de Southwark et l'entreprise du Tunnel ont déterminé l'abandon de ce projet.

La première rue qui se présente est Thames-Street. Sa largeur est inégale. En quelques endroits elle est fort étroite. Les maisons sont basses, malpropres. Des boutiques de fruits verts ou gâtés, d'étoupes, de harengs saurs, de stokfiches, de tabac et de genièvre en garnissent le rez-de-chaussée. Aux fenêtres pendent sur des cordes ou à des bâtons, des haillons de toile grossière et des vêtemens de laine qui sèchent, mal lavés ou trempés d'eau de mer. Les hommes, presque tous ouvriers du port ou matelots, ne s'y montrent guère durant le jour. On ne rencontre alors que des femmes et des enfans. Ceux-ci ne paraissent pas se ressentir beaucoup des progrès de la civilisation anglaise. Leur voix sauvage, leurs jeux brutaux, leur saleté repoussante, ne permettent pas de supposer qu'aucune éducation en développe sensiblement la perfectibilité. Quant aux femmes que j'ai entendu nommer les Naïades de la Tamise, il faut les avoir vues pour s'en faire une juste idée. Si elles se donnaient pour des hommes déguisés, il n'y en a aucune qu'on ne crût sur parole. Ce sont de ces figures et de ces tournures qu'on n'oublie jamais après les avoir remarquées une seule fois. Leurs traits durs et heurtés semblent dés-

assortis à plaisir : une teinte uniforme de rouge vif en colore les sommités. Leurs yeux hardis brillent, ombragés de gros sourcils. Sous une coiffe chiffonnée, un chapeau de paille déformé, et quelquefois sous un bonnet de feutre, débordent les mèches de leur chevelure grasse. Une ample camisole de grosse laine écarlate qui contient à peine leurs robustes appas ; une cotte pareille, nouée sur leurs hanches saillantes et descendant carrément jusqu'à mi-jambe, composent leur habillement. Toute recherche, toute élégance de toilette sont inconnues même aux jeunes filles, partout si jalouses de se prévaloir des charmes de leur âge. Il en est qui, comme leurs mères, par goût ou par désœuvrement, fument une longue pipe, dont l'empreinte reste dessinée en violet foncé dans un coin de leur bouche. Au reste ce beau sexe-là se retrouve dans presque tous les ports de mer.

In ev'ry town where Thames rolls his tide,
A narrow pass there is, with houses low ;
Where ever and anon, the stream is ey'd,
And many a boat, soft sliding to and fro.
There oft are heard the notes of infant woe,
The short thick sob, loud scream, and shiller squall :
How can ye, mothers, vex your children so ?
Some play, some eat, some cack against the wall,
And as they crouchen low, for bread and butter call.

And on the broken pavement, here and there,
Doth many a stinking sprat and herring lie;
A brandy and tobacco shop is near,
And hens, and dogs, and hogs are feeding by;
And here a sailor's jacket hangs to dry.
At ev'ry door are sun-burnt matrons seen,
Mending old nets to catch the scaly fry,
Now singing shrill, and scolding eft between;
Scolds answer foul-mouth'd scolds; bad neighbourhood I ween.

Such place hath Deptford, navy-building-town,
Woolwich and Wapping, smelling strong of pitch;
Such Lambeth, envy of each band and gown,
And Twick'nam such, which fairer scenes enrich,
Grots, statues, urns,. . . . .
Ne village is without, on either side,
All up the silver Thames, or all adown;
Ne Richmond's self, from whose tall front are ey'd
Vales, spires, meandring streams, and Windsor's tow'ry pride [1].

[1] POPE, *Imit. de Spenser.*

Dans toutes les villes que la Tamise baigne de ses eaux, il y a une ruelle bordée de maisons basses, d'où à chaque pas on aperçoit le fleuve, et les nombreuses embarcations qui vont et viennent de tous côtés. Là s'entendent fréquemment les plaintes de l'enfant chagrin, ses sanglots courts et pressés, ses cris aigus et les éclats de sa colère : mères, comment pouvez-vous tourmenter ainsi vos enfans ? Quelques-uns jouent, d'autres mangent, d'autres satisfont contre le mur leurs besoins naturels, ou sollicitent avec de suppliantes instances un peu de pain et de beurre.

Sur le pavé rompu, traînent çà et là des sardines, des harengs infects. Tout auprès, est une boutique d'eau-de-vie et de tabac ; et des poules, des chiens, des cochons cherchent leur nourriture à l'entour. Ici sèchent, suspendus, les vêtemens d'un matelot. Sur le seuil de chaque porte on voit des matrones rac-

Mais quel bruit retentit devant nous? Les voitures, les chariots, les chevaux et leurs conducteurs, et des piétons sans nombre se pressent dans une rue transversale. Où va donc cette cohue et comment s'écoulera-t-elle? A chaque instant la marche est suspendue, pour reprendre lentement son cours. Tel est l'encombrement journalier de Fish-Street qui aboutit au pont de Londres. Dans le centre s'élève une colonne cannelée d'ordre dorique, haute de deux cents pieds. Le massif qui la porte en a quarante, et le diamètre de sa base quinze. Au-dessus de son chapiteau règne une galerie où l'on monte par un escalier intérieur de trois cent quarante-cinq marches. Elle se termine par une borne colossale surmontée d'une urne d'où s'é-

commodant de vieux filets pour prendre quelque fretin, toutes chantant d'une voix criarde, toutes se querellant, et la dispute répondant à pleine bouche à la dispute : fâcheux voisinage à mon avis.

Deptford, la ville aux constructions navales; et Woolwich et Wapping, à la forte odeur de goudron, ont un repaire de ce genre. Lambeth, où les jeunes filles sont si jalouses de montrer leurs robes et leurs rubans, a aussi le sien. Il en est de même de Twickenham qu'embellissent de charmans paysages, des grottes, des statues, des urnes... Il n'y a aucun village où l'on ne le retrouve, soit dans le haut, soit dans le bas de la Tamise argentée, et sur chacune de ses rives. Richmond lui-même n'en est pas exempt, quoique de son sommet élevé on découvre des vallées, des clochers, des ruisseaux qui serpentent, et les nobles tours de Windsor.

[illegible] nous [illegible]
[illegible] et leur [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible], pour [illegible]
[illegible]
[illegible] street qui abo[illegible] au
[illegible] centre s'élè[illegible]
[illegible]ique, haute de
[illegible] qui la [illegible]
[illegible] Av-
[illegible] une [illegible]
[illegible]
[illegible] termine par une
[illegible] d'une [illegible] d'où s'é-

[illegible]

[illegible] qui serpentent [illegible]



Louis David del. Lith de Lemercier

LE MONUMENT.

lancent des flammes. C'est le monument érigé sur les dessins de Christ. Wren, en mémoire de l'incendie du 2 septembre 1666. Le feu prit à quelques pas de là dans une ruelle nommée Pudding-Lane, et consuma la presque totalité de la Cité. Son activité, sa fureur et ses ravages ne sont comparables qu'à l'incendie de Rome ; et l'on profita de même de cette catastrophe, pour embellir et assainir le quartier de Londres qu'elle avait détruit, et lui donner une distribution telle que la comportait l'édilité contemporaine, qui offre encore de grandes disparates avec celle du reste de la ville. Un bas-relief de Cibber couvre la face occidentale du piédestal. Charles II y est représenté. Les figures allégoriques de la liberté, du génie et de la science l'accompagnent. Il est censé présider à la réédification de la Cité. Sur les autres faces, parmi les inscriptions qui rappellent les détails de ce désastre, il en est une qui l'attribue à la perfidie de la faction catholique. « Par là, y est-il dit, elle se proposait d'anéantir la religion réformée, de détruire les libertés nationales, et de fonder sur leur ruine le papisme et la servitude. » Il paraît qu'à l'avènement de la maison de Brunswick, les Stuarts avaient effacé cette calomnie.

Guillaume la rétablit, croyant ainsi affermir dans le peuple, les droits de son usurpation; comme si le fanatisme religieux, fragile comme il l'est de sa nature, pouvait jamais entrer dans les élémens d'une organisation politique et lui servir d'appui [1].

En suivant la rue de la Tamise, nous nous détournerons à droite dans Queen-Street, pour examiner le pont en fer de Southwark, achevé depuis peu. Il va de Queen-Hythe à Bank-Side sur la rive méridionale. Sa longueur totale, y compris les piles, est de sept cent huit pieds. Il n'a que trois arches. Celle du milieu est longue de deux cent quarante pieds; les autres en ont chacune deux cent dix. Les voûtes se composent de huit courbes qui dans le haut sont épaisses de six pieds, et augmentent graduellement jusqu'à leur point d'appui, où elles ont huit pieds d'épaisseur. Ces courbes ont été coulées à Rotherham dans le York-Shire : et telle était la précision des mesures, que, lorsqu'on retira l'échafaudage, la dépression de l'ouvrage

[1] La corporation de Londres a flétri par une délibération honorable cette insultante accusation, et l'inscription qui la contenait a, dit-on, entièrement disparu aujourd'hui.

entier fut beaucoup moindre qu'on ne l'avait calculée, sans qu'il en soit résulté aucune disgrâce dans l'ensemble de cette construction d'un style grandiose. La hardiesse des arcs, la souplesse de la ligne supérieure, les justes proportions de la maçonnerie et l'entablement de granit qui couronne le tout, en font un des plus beaux ornemens de Londres. Projeté par M. Wyatt, ce pont est l'œuvre de M. Rennie, qui en fit les dessins et en suivit les travaux. Les pierres qu'on y a employées viennent des carrières de Craigleith en Écosse. Il a été fini en quatre ans, et a coûté huit cent mille livres sterling. La concession en a été faite à une association particulière.

Une ruelle nommée Earl-Street prolonge vers le couchant la rue de la Tamise. Elle aboutit à l'extrémité nord du pont des Dominicains, Blackfriars-bridge. Au milieu du dix-huitième siècle Londres n'avait encore que deux ponts pour passer d'un bord à l'autre du fleuve, celui de Londres et celui de Westminster. Le grand intervalle qui les séparait, l'accroissement rapide de la population, les difficultés du passage qui s'opérait au moyen d'une multitude de batelets, faisaient depuis long-tems sentir la nécessité

d'une communication nouvelle. En 1759, bien qu'une guerre ruineuse pesât de tout son poids sur l'Angleterre, la capitale voulut prouver que son patriotisme n'était point ébranlé par la gravité des conjonctures politiques, et que les charges publiques ne diminuaient pas ses ressources. Elle offrit de construire un nouveau pont entre ceux qui existaient, et à une distance à peu près égale de tous les deux. Un acte du Parlement autorisa cette entreprise, et régla les conditions de la souscription. Quelques intérêts privés s'opposèrent d'abord à l'accomplissement de ce projet. Mais l'année suivante, le comité qui en était chargé aplanit tous les obstacles. Des plans nombreux lui furent présentés. Il adopta celui d'un jeune architecte-lauréat, sir Robert Mylnes, qui revenait de Rome. La première pierre fut posée en grande pompe par le lord-maire le 31 octobre 1760; et l'on y enferma une plaque de métal sur laquelle était gravée l'inscription suivante, qui montre à quel degré s'élevait l'enthousiasme que le célèbre Pitt inspirait à la nation entière.

ULTIMO DIE OCTOBRIS, ANNO AB INCARNATIONE
MDCCLX
AUSPICATISSIMO PRINCIPE GEORGIO TERTIO
REGNUM JAM INEUNTE,

PONTIS HUJUS, IN REIPUBLICÆ COMMODUM
URBISQUE MAJESTATEM
(LATE TUNC FLAGRANTE BELLO)
A S. P. Q. L. SUSCEPTI,
PRIMUM LAPIDEM POSUIT
THOMAS CHITTY, MILES,
PRÆTOR;
ROBERTO MYLNES, ARCHITECTO:
UTQUE APUD POSTEROS EXTET MONUMENTUM
VOLUNTATIS SUÆ ERGA VIRUM,
QUI VIGORE INGENII, ANIMI CONSTANTIA,
PROBITATIS ET VIRTUTIS SUÆ QUADAM CONTAGIONE,
(FAVENTE DEO
FAUSTIQUE GEORGII SECUNDI AUSPICIIS)
IMPERIUM BRITANNICUM
IN ASIA, AFRICA ET AMERICA,
INSTITUIT, AUXIT ET STABILIVIT;
NECNON PATRIÆ ANTIQUUM HONOREM ET AUCTORITATEM
INTER EUROPÆ GENTES INSTAURAVIT;
CIVES LONDINENSES, UNO CONSENSU,
HUIC PONTI INSCRIBI VOLUERUNT NOMEN
GULIELMI PITT [1].

[1] Le dernier jour d'octobre, l'an de l'Incarnation MDCCLX, sous les auspices du prince Georges III monté depuis peu sur le trône, Thomas Chitty, militaire, préteur, posa la première pierre de ce pont, construit (pendant une guerre terrible) par les magistrats et le peuple de Londres, pour l'utilité publique et l'embellissement de la ville, sur les dessins de l'architecte Robert Mylnes : et pour qu'il reste dans la postérité un monument de ses sentimens envers un homme qui, par la force de son génie, sa fermeté et une sorte d'émulation de probité et de vertu (avec l'aide de Dieu et sous l'heureux patronage de Georges II), créa, agrandit et fonda l'empire de la Grande-Bretagne en Asie, en Afrique et en Amérique, et maintint parmi les nations européennes l'autorité et l'antique honneur de la patrie, la ville de Londres a voulu que le nom de W. Pitt fût inscrit dans les fondations de ce pont.

Le pont de Blackfriars n'a presque rien de remarquable. A cause de leur courbure elliptique, ses neuf arches semblent plutôt se traîner que s'élancer au-dessus des eaux. Sa solidité a quelque chose de matériel et de lourd. L'arc du milieu a cent pieds d'ouverture. Les autres vont en décroissant à mesure qu'ils approchent du rivage. La longueur du pont est de onze cents pieds. Sa largeur, de la ligne extérieure d'un parapet à l'autre, en a quarante-deux. Chacune des piles est ornée de deux colonnes ioniques. Sa construction a duré neuf ans, et il a coûté cent cinquante-deuxmille huit cents livres sterling qui ont été remboursées par un droit de péage en moins de trente années. Plus on médite sur le succès des entreprises où les gouvernemens n'interviennent que pour les protéger, moins on comprend l'aveuglement dans lequel celui de la France persiste, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres. Il n'y a plus rien à dire sur les plans délibérés dans des assemblées, où l'esprit de coterie, les préjugés de corps, les luttes d'amour-propre, et des préoccupations de je ne sais quelle prééminence administrative ou scientifique, l'emportent sur des idées d'utilité réelle, d'ordre, d'économie et

surtout de célérité. A l'abri d'un désintéressement fort honorable sans doute, il n'est pas rare de voir nos ingénieurs tenir peu de compte des résultats d'un projet, pour ne s'occuper que du matériel de l'exécution. Loin de hâter les travaux, combien de fois ne les arrêtent-ils pas, pour un motif quelconque sur lequel les correspondances, les rapports, les discours, les inspections et les délibérations s'accumulent quelquefois avec un telle lenteur, que les dégradations survenues dans l'intervalle, augmentent les dépenses au point d'amener souvent l'abandon de l'ouvrage commencé! L'intérêt privé suit une marche bien différente. Ne craignez de lui, ni délais, ni prodigalités, ni fausses épargnes. Laissez-lui le soin d'appeler les capitaux. Il saura bien s'en servir au moins de frais possible, et les rendre promptement à la circulation. Les canaux de France, qui ne sont pas faits, qui coûtent si cher, et dont les premières avances sont si onéreuses, démontreraient cette vérité s'il en était besoin.

La vue de quelques musées nous reposera de cette longue course. Vous savez qu'il n'y en a point ici où l'on entre gratis. Ils n'en sont pas pour cela beaucoup plus dignes d'être visités. Chemin faisant des cris douloureux reten-

tissent à quelques pas derrière nous. Notre cocher s'arrête. Au détour d'une rue, il a serré de trop près l'angle du trottoir. Un mendiant s'appuyait contre la borne. Il a voulu retenir son enfant qui effrayé s'élançait pour éviter la voiture : et lui-même ne s'étant pas retiré à tems, l'une de ses jambes a été en partie dépouillée par la roue. Aussitôt le marchand devant la boutique duquel cet accident venait d'arriver, apprenant de nous que nous étions dans un carrosse de louage, a pris l'adresse de celui à qui il appartenait, et nous a invités à continuer notre route. Nous voulions mettre pied à terre, et soulager, autant qu'il était en nous, la victime de cet accident.— « Cela ne peut vous regarder, nous a dit le marchand : le maître de la voiture répondra du dommage, et en demandera compte à celui qui la conduit. On va mener le blessé au prochain hôpital. N'ayez aucune inquiétude. Je saurai votre demeure; et vous pourrez céder plus tard au mouvement bien naturel de votre humanité. » —Pendant ce colloque, le cocher répétait tout haut, qu'il n'avait rien à se reprocher; que le mendiant était dans son tort, puisque nous l'avions à moitié dépassé quand il s'était exposé au danger. Dans Paris, la foule

se serait ameutée. Quelque pitié que nous eussions témoignée, et quelques secours que nous eussions offerts, les reproches ne nous auraient pas été épargnés. Des curieux, incapables du moindre acte de charité, se seraient établis les arbitres de la nôtre; et nous n'aurions échappé aux vociférations de l'attroupement toujours croissant, que couverts d'injustes malédictions. Ici, personne ne s'est arrêté. A peine si quelqu'un jetait un regard sur le lieu de la scène. Chacun considérait cela, comme une affaire qui lui était étrangère, et se reposait sur la loi et sur la bienfaisance publique ou privée, du soin de la terminer avec équité. Ce genre de confiance, qui satisfait à la fois la générosité et l'égoïsme, se montre en toute occasion. Il fait partie des mœurs nationales. L'éducation du peuple français est encore loin d'avoir atteint ce degré de perfectionnement.

Nous ne sommes pas dans la patrie des beaux-arts. Quel que soit le mérite des artistes de la Grande-Bretagne, on ne dit point, que je sache, l'école anglaise, comme l'école italienne, flamande ou française : du moins ses maîtres et ses leçons n'ont pas la même autorité. Sans contester le mérite des West, des Reynolds, des

Lawrence, des Constable, des Martin et de tant d'autres, il est permis de trouver dans leur style et dans leur couleur, de la manière, du système, un je ne sais quoi qui n'est pas toujours naturel et qui souvent blesse le goût. Sous prétexte de s'affranchir de la loi du beau idéal qui créa les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, et dont la seule mention appelle le dédain et les railleries des censeurs modernes, ils donnent aux figures de leurs tableaux et à leurs statues, des traits britanniques tellement prononcés, que partout l'Angleterre peut revendiquer leurs ouvrages. Quant au dessin, il en est peu qui, comme Rubens, rachètent l'incorrection par ces ombres transparentes, cette adroite distribution de la lumière, ces tons brillans, sans lesquels la peinture n'est qu'un vain assemblage de teintes, dépourvu d'illusion et d'harmonie.

Que vous dirai-je du Musée Britannique, le seul toutefois où le public soit admis sans payer, à quelques exceptions près? N'allez pas songer au nôtre en franchissant le seuil de Montague-House. Les productions des arts y occupent d'ailleurs peu de place. C'est plutôt une bibliothèque enrichie de quelques collections d'histoire naturelle qui ne peuvent se comparer à ce

que nous possédons de semblable. On y voit un grand nombre d'armes, d'habillemens, d'ustensiles dont le capitaine Cook l'a orné. La France n'a rien à lui envier.

Il n'en est pas de même de la galerie de lord Elgin [1]. Vous en connaissez les plus précieuses richesses. Ce sont des fragmens arrachés aux ruines de la déserte Athènes. Quelques torses mutilés, dans le peu qui en reste, rappellent le génie de la statuaire grecque. Elle renferme en outre des bas-reliefs à demi effacés par le tems, qui n'a pu altérer ni le charme de leur composition, ni le mouvement des figures qui s'y dessinent, ni la pureté de leurs contours, ni la vérité de leur pose, ni le sentiment de leur expression; enfin des débris de cette architecture gracieuse et imposante, dont les proportions et les ornemens sont, après tant de siècles, choisis encore comme des modèles. Voyez ces métopes, ces portions d'entablement: elles ont appartenu au Parthénon. La victoire n'a point conquis ces belles dépouilles. Lord Wellington, qui s'y connaît s'il faut l'en croire, dirait peut-être

[1] Elle est maintenant la propriété du gouvernement, et fait partie du Musée Britannique.

quelle morale en a sanctionné l'acquisition. Elles ont été ravies à un peuple esclave, opprimé, sans défense, qui n'avait d'autre bien que les monumens isolés, mutilés, dispersés de sa glorieuse patrie. Il y a dans ce larcin, quelque chose de honteux qui répugne. Aussi lisez en quels termes lord Byron le flétrit. Ce n'est point sa muse dédaigneuse qui l'inspire; il ne cède point aux mouvemens outrés de sa misanthropie : l'indignation seule dicta ses vers.

But who, of all the plunderers of yon fane
On high, where Pallas linger'd, loth to flee
The latest relic of her ancient reign,
The last, the worst, dull spoiler, who was he!
Blush, Caledonia! such thy son could be!
England! I joy no child he was of thine :
Thy free-born men should spare what once was free;
Yet they could violate each saddening shrine,
And bear these altars o'er the long-reluctant brine.

But most the modern Pict's ignoble boast,
To rive what Goth, and Turk, and time hath spared :
Cold as the crags upon his native coast,
His mind as barren and his heart as hard,
Is he whose head conceived, whose hand prepared,
Aught to displace Athena's poor remains :
Her sons too weak the sacred shrine to guard,
Yet felt some portion of their mother's pains,
And never knew, till then, the weight of despot's chains.

What! shall it e'er be said by British tongue,
Albion was happy in Athena's tears?

Though in thy name the slaves her bosom wrung,
Tell not the deed to blushing Europe's ears;
The Ocean queen, the free Britannia, bears
The last poor plunder from a bleeding land :
Yes, she, whose gen'rous aid her name endeats,
Tore down those remnants with a harpy's hand,
Which envious eld forbore, and tyrants left to stand.

Where was thine ægis, Pallas! that appall'd
Stern Alaric and havoc on their way?
Where Peleus' son? whom hell in vain inthrall'd,
His shade from Hades upon that dread day
Bursting to light in terrible array!
What! could not Pluto spare the chief once more,
To scare a second robber from his prey?
Idly he wander'd on the Stygian shore,
Nor now preserved the walls he loved to shield before.

Cold is the heart, fair Greece! that looks on thee,
Nor feels as lovers o'er the dust they loved;
Dull is the eye that will not weep to see
Thy walls defaced, thy mouldering shrines removed
By British hands, which it had best behoved
To guard those relics ne'er to be restored.
Curst be the hour when from their isle they roved,
And once again thy hapless bosom gored,
And snatch'd thy shrinking gods to northern climes abhorr'd [1].

[1] BYRON, *Childe-Harold*, ch. II, str. 11, 12, 13, 14, 15.

Entre tous les dévastateurs de ce temple élevé sur le mont Acropolis, d'où Pallas ne pouvait s'éloigner tant qu'il y resta quelque symbole de son ancienne puissance, quel fut le dernier, le plus barbare, le plus stupide? Rougis, ô Calédonie! est-ce bien un de tes fils? Angleterre, je me félicite qu'il ne t'appartienne pas. Tes hommes libres auraient respecté ce qui fut libre autrefois, et pourtant

Je ne vous retiendrai pas long-tems dans les salons de M[rss] Linwood. Il en coûte un schelling pour y entrer. Le produit de cette rétribution est employé à des actes de charité. Les

ils ont aidé à violer ce sanctuaire désolé, à porter ses autels à travers les mers, long-tems indignées de ce fardeau sacrilége.

Mais le moderne Picte a tiré une ignoble vanité de démolir ce qu'avaient épargné les Goths, les Turcs et le tems. Celui qui conçut et exécuta le dessein de déplacer les pauvres restes d'Athènes, était froid comme les rochers qui bordent le rivage de sa patrie : il avait l'ame aussi stérile et le cœur aussi dur. Trop faibles pour défendre son temple auguste, les enfans de cette reine des arts, partagèrent cependant la douleur de leur mère. Avant ce dernier outrage, ils ne connaissaient pas tout le poids de leurs chaînes, toute la honte de leur servitude.

Albion ! un Anglais pourra-t-il jamais avouer que tu fus heureuse des larmes d'Athènes ? Bien qu'en ton nom des esclaves aient déchiré son sein, craignons de révéler ce crime à l'Europe qui en rougit ; la reine de l'Océan, la Grande-Bretagne libre, demeure chargée des dernières et misérables dépouilles d'une contrée ensanglantée. Oui, celle dont le généreux secours rend le nom cher à l'humanité, a renversé d'une main de harpie, des ruines que conservaient les siècles jaloux, et que des tyrans avaient laissées debout.

Pallas ! où donc était ton égide, qui arrêta les ravages du farouche Alaric et de ses soldats ? Où était le fils de Pélée dont l'ombre en ce danger échappa des enfers, et se montra tout-à-coup au grand jour avec ses armes redoutables ? Quoi ! Pluton ne pouvait-il encore une fois rendre ce héros à la lumière, pour arracher à un second ravisseur la proie qu'il enlevait ? Oisif, il errait sur les bords du Styx, et n'est pas venu défendre les remparts que jadis il se plaisait à protéger.

O belle Grèce ! quel cœur assez froid, pour te voir sans éprouver tout ce que ressent un amant à la vue des restes de celle qu'il aimait ! Quels yeux ne pleureraient à l'aspect de tes murs dégradés, des débris de tes autels déplacés par des Anglais, qui devaient plutôt s'opposer à ce que jamais on y touchât, même pour les réparer ! Que maudit soit le moment où, de leur île, ils mirent à la voile, et vinrent déchirer de nouveau ton sein palpitant, et se saisir de tes dieux irrités, pour les transporter sous l'odieux climat du nord.

tableaux qu'on y voit sont faits à l'aiguille. L'illusion qu'ils produisent, est singulièrement augmentée par le charlatanisme de leur exposition. On assure cependant que le travail en est parfait, et il paraît l'être. La distance à laquelle le spectateur est placé, l'obscurité qui l'environne, et la lumière dirigée sur le tissu offert à ses regards, ne lui permettent pas d'en juger. Nos tapisseries des Gobelins l'emportent de beaucoup sur ce genre d'ouvrage.

Le Muséum Européen, si j'ai bien conservé le souvenir de son nom, renferme une collection assez précieuse de peintures d'écoles différentes. Plusieurs Teniers, quelques Wouvermans, des Van-Dycks y partagent l'attention des amateurs des deux sexes, qui s'y rendent vers deux heures de l'après-midi. L'assemblée est nombreuse et choisie; et ce n'est pas une des moindres curiosités de cette exhibition. Les groupes assortis par les sympathies ou les convenances, la recherche des toilettes, l'air de connaisseur que chacun se donne, le besoin de se faire remarquer, prêtent à cet ensemble, un caractère de nationalité fort divertissant pour les étrangers. Il ne m'est resté qu'une idée confuse de quelques peintures dont les sujets ou les nudités ne permettaient

pas aux dames d'en approcher. Avec quelle pruderie gauche elles les évitaient! Je gagerais qu'à la dérobée elles en avaient, mieux que moi, saisi jusqu'aux moindres détails. La foule se pressait continuellement devant une composition de notre Granet, représentant des capucins. Ces moines inconnus à la plupart de ceux qui les regardaient, étaient le sujet des conversations les plus animées, surtout pour les jeunes demoiselles. Elles s'étonnaient, souriaient, chuchotaient, haussaient les épaules, et ne savaient pas que leur gouvernement nous en a imposé la dégoûtante restauration.

Une société pour l'encouragement des beaux-arts a été fondée sous le nom d'Institution Britannique[1]. Ses salons sont ouverts depuis le 18 janvier 1806. L'intention des souscripteurs fut d'offrir aux jeunes artistes, des modèles propres à les guider dans leurs études, et à produire en eux une utile émulation. Reynolds, Gainsborough, Wilson, plusieurs autres, ont fait tour à tour l'ornement de cette galerie. J'y ai vu la presque-totalité des œuvres de W. Hogarth. Peintre et graveur, ce n'est pas précisé-

[1] 4 juin 1805.

ment l'art de ses pinceaux ni la finesse de son burin qui le distinguent. Sa couleur manque entièrement d'effet. Il ne brille pas non plus par la pureté du dessin, bien qu'il ait publié en 1753 un ouvrage intitulé l'*Analyse de la beauté*, dans lequel il expose ses idées sur le choix des lignes heureuses, harmonieuses, élégantes, correctes. Se proposant d'appuyer la théorie par la pratique, il a aussi rassemblé dans un même cadre, les gradations qui séparent la roideur, de la flexibilité, et mènent à la contorsion. De la ligne perpendiculaire qui serait l'image d'un soldat sous les armes, il passe, en lui donnant différentes courbures, à une aisance gracieuse, au ridicule de l'affectation; et, poursuivant ce genre de rapprochement, il y soumet les traits de la physionomie, les attitudes, et le jeu des habillemens et des draperies. Ici, ce sont des têtes qui, de la plus énergique expression, descendent à l'insignifiance, puis à l'ébauche la plus nulle; là, des membres à peine dégrossis, d'autres plus parfaits et arrivant par degrés au torse antique, à l'Hercule Farnèse, à la Vénus pudique et à l'Apollon du Belvédère. Il n'y a pas jusqu'au lis des armes de France, qui n'ait sa place parmi ces études, comme une barbare imitation

de celui des jardins. A ces détails multipliés, l'auteur a joint la série de plusieurs corsets de femme, dont la coupe et les dépressions conduisent graduellement, d'une absence totale de contours aux charmes d'une taille voluptueuse, puis aux masses difformes d'une grotesque obésité. Enfin pour compléter son système, il met en scène dans une salle de bal, des danseurs et des danseuses dont la pose et les mouvemens justifient la préférence qu'il accorde aux formes légèrement arrondies. J'appliquerais volontiers cette règle au moral, si je ne craignais de rabaisser les hauteurs de la métaphysique ; et de semblables esquisses auraient peut-être quelque attrait. Il me serait facile d'expliquer ma répugnance pour les deux extrêmes de la série indiquée par le peintre anglais. Loin que les exemples me manquassent, j'éprouverais sans doute quelque embarras dans le choix. Un protecteur, un vaniteux, un impertinent, un grand seigneur, un important infatué de son rang ou de sa suffisance, se redressent également, et croiraient se ravaler eux-mêmes, s'ils ne se donnaient ainsi des airs de supériorité. Les nuances qui les séparent, tiennent sans doute à un autre ordre d'observations ; mais il n'est per-

sonne que leur aspect ne repousse : et je n'excepte point ceux qui les absoudraient, s'il était possible, par leur dégoûtante bassesse, et par la déférence et l'humilité que leur commande le besoin ou l'ambition. A l'autre bout de la chaîne, la foule n'abonde pas moins. Là se trouvent les solliciteurs, les flatteurs, les tartufes, les bouffons et les obséquieux de tous les genres, chacun incliné plus ou moins bas, s'insinuant avec plus ou moins de courbettes selon l'habitude qu'il en a contractée, et se prêtant à toutes les souplesses qui lui promettent la réussite de ses desseins. Ce n'est qu'entre ces extrêmes que viennent se ranger l'honneur pur, le noble orgueil, l'amitié, la franchise, la cordialité, la bienveillance, toutes les précieuses qualités du cœur et de l'esprit. Ici, point de morgue, point de vaine affectation. Le corps suit ses allures naturelles. On se sent porté à la confiance réciproque, avant que les inflexions de la voix et la vérité du regard l'aient fait naître. Cette recherche à peine effleurée serait sans doute susceptible d'un développement étendu; mais ce n'en est point ici la place.

Le mérite inimitable d'Hogarth est dans le choix de ses sujets, dans l'esprit de ses compo-

sitions, dans l'originalité de ses personnages, vrais Anglais de son tems des pieds à la tête, aussi bien par le caractère des physionomies que par le costume. Son génie est national. Les plus remarquables de ses tableaux représentent des scènes familières ou communes de Londres. Les leçons de morale y sont égayées par les saillies d'une critique spirituelle, sans jamais descendre tout-à-fait jusqu'aux grossièretés de la caricature. Son but fut presque toujours d'attaquer le vice ou la folie, de punir l'un et de frapper l'autre de ridicule. Ses allusions furent-elles jamais personnelles? A quelques exceptions près, je ne le pense pas; mais quelquefois les traits en apparence lancés au hasard, n'atteignent que plus sûrement le but. A l'exemple des auteurs comiques et des romanciers, après avoir choisi un sujet, il le mêle à une action dont le commencement, le milieu et la fin forment un ensemble parfait. L'intérêt augmente par degrés; et le dénouement est attendu avec une vive impatience.

Il a tracé les phases de la vie d'une villageoise qui arrive dans la capitale par le fourgon d'York. Elle est jeune. Elle est jolie. Ses yeux sont modestement baissés, et ombragés d'un

simple chapeau de paille. Une rose à peine épanouie pare son corset. Elle porte à son bras quelques nippes pliées dans un mouchoir de l'Inde. A sa ceinture pendent des ciseaux, une pelotte, tout l'attirail d'une fille laborieuse; et son timide maintien et ses vêtemens décens annoncent l'innocence et l'amour de l'ordre. Elle est accueillie par une femme dont la toilette indique l'aisance. Cette vieille lui prend amicalement le menton. On la croirait une sage personne, si son sourire cynique, son regard cupide, et quelques mouches plaquées sur ses joues, ne révélaient sa profession. Deux hommes qui sortaient d'une maison prochaine l'ont reconnue. L'un exprime la crainte; l'autre la pitié : mais on voit que leur affaire n'est pas d'empêcher le marché qui va se conclure, ni de montrer le piége à la novice près d'y tomber.

La voici maintenant dans un salon magnifique. Elle est dans un négligé séduisant. Un homme âgé et richement vêtu, l'hôte qu'elle a appris à se donner, prend du thé avec elle. D'un coup de pied elle renverse la table et les porcelaines; et tandis que le vieillard effrayé cherche à les retenir, une soubrette fait évader par derrière lui, l'amant favorisé qui s'éloigne à

demi habillé, sans souliers et une épée nue sous le bras. Un petit nègre, luxe obligé de cette époque dans les maisons opulentes et de qualité, entrait dans ce moment apportant de l'eau chaude. Il s'arrête stupéfait; et un singe s'enfuit enveloppé de dentelles qu'il déchire.

Elle conserve encore quelque beauté; mais les jours de prodigalité, les nuits galantes, toutes les voluptés des riches amours ont passé. Dans un galetas orné de quelques images analogues au sujet, et dont la fenêtre à petits carreaux assujétis avec du plomb n'a presque plus de vitres, assise sur un grabat, elle tient à la main une montre dont la possession a répandu sur sa figure un rayon de joie. La duègne sourit elle-même à l'idée d'un bien-être de quelques instans : car en vieillissant elle est devenue la complaisante ou la complice de sa pupille. Dans des plats grossiers elle prépare le déjeûner. Une tasse complète, une autre sans soucoupe, du sucre plié dans un exemplaire d'une lettre pastorale d'évêque, un mauvais couteau, composent les ustensiles et les provisions de ménage qui vont servir à ce repas. De tous côtés on aperçoit les traces d'une orgie et du désordre qu'elle a laissé après elle : à terre, les bas

et la chaussure de l'héroïne, sur lesquels une chatte parée d'un collier de rubans vient de s'éveiller; près du lit, sur une chaise de paille, une cuvette fêlée, et une chandelle éteinte dans le goulot d'une bouteille; à l'autre extrémité de la chambre, sur une table vermoulue aux pieds de laquelle sont des pots à bière de diverses grandeurs et des pipes cassées, quelques petits vases dépareillés autour d'une large coupe ébréchée, qui fut pleine de punch, et d'où se déroule une longue écorce de citron. Le tapage nocturne et la montre volée ont attiré la surveillance de la police; car ses agens arrivent mystérieusement, et semblent reconnaître le lieu et le corps du délit.

C'est dans un atelier de correction que nous revoyons l'amoureuse de ce roman. Malgré l'état d'abjection où elle est tombée; malgré l'empreinte du chagrin et de la honte, elle n'est point enlaidie. On la distingue entre ses camarades de peine, qui, comme elle, brisent du chanvre à coups de maillet. Quelque recherche dans son habillement, un reste de parure, excitent les moqueries d'une de ses hideuses voisines. Elle allait lui répondre. Le surveillant la menace de son bâton et lui ordonne de travailler. Parmi

ces femmes de tout âge, abruties par le vice et la débauche, un homme à la mine efféminée se trouve mêlé. Il y a là quelque intention que j'expliquerais mal peut-être, bien qu'il me paraisse difficile de s'y méprendre. Des instrumens de gêne sont épars dans cette chambre. Une des ouvrières paresseuses a les mains passées entre deux planches, à une telle hauteur qu'elle n'y peut atteindre qu'en s'élevant sur la pointe des pieds. Au-dessus on lit cette inscription : *Better to work than stand there*[1].

Notre héroïne a sans doute expié son crime. La voici de nouveau logée dans une mansarde. La malheureuse se meurt. Elle est dans un fauteuil, entre les bras de la compagne intéressée de sa vie. Celle-ci s'effraie d'une violente querelle survenue entre deux médecins appelés en consultation, qui en se disputant ont renversé la table sur laquelle ils étaient accoudés. Une servante fouille dans un coffre : elle en a déjà retiré un éventail, un mauvais chapeau, un bonnet chiffonné, d'autres débris d'un luxe désormais inutile. Accroupi près de la cheminée, un enfant fait tourner un morceau

[1] Le travail est préférable à cette attitude.

de viande qui rôtit suspendu à une ficelle. Deux chandelles accrochées à un clou, du linge qui sèche sur une corde, les tessons d'une assiette brisée, un plat sur la cendre dans lequel chauffe quelque mets, et parmi des ordonnances de médecins, quelques-uns des vases indispensables aux malades, sont les accessoires de cette dernière image d'une vie qui va s'exhaler au sein de la plus profonde misère.

Nous sommes maintenant dans la chambre mortuaire. On voit sur des tréteaux le cercueil où la morte est déjà placée. Au-devant, le même enfant que nous avons remarqué dans la dernière scène et qui va probablement suivre l'enterrement de sa mère, assis sur une escabelle, affublé d'un manteau noir, coiffé d'un chapeau à bords larges et rabattus d'où tombe un long crêpe, arrange avec précaution le cordon d'une toupie. Plusieurs femmes, deux hommes sont en cercle à l'entour. L'une des femmes écarte le couvercle de la bière, et considère avec une froide curiosité celle qui y est déposée. Une autre s'élance pour la revoir encore. Une troisième montre le plus violent désespoir. En arrière, deux d'entre elles s'occupent d'un anneau que la plus proche regarde avec envie, en

le mettant au doigt de celle à qui il a été probablement légué : celle-ci au travers de ses larmes laisse entrevoir la joie que lui donne la possession de ce bijou. Debout devant un miroir, la plus jeune de toutes rajuste les barbes de son bonnet. La vieille, que l'on reconnaît encore, mais dont les traits se sont déformés à mesure que sa dégradation augmentait, vient de distribuer des rafraîchissemens aux assistans. Elle pose sur le cercueil les gobelets et la bouteille, et lance des regards furieux vers la droite du tableau, où l'un des hommes invités au convoi se livre à d'indécentes privautés avec une femme assise près de lui, et dans le trouble de ses sens laisse épancher le vin contenu dans un verre qui semble lui échapper. A terre, sur un plat de métal, des branches de romarin sont préparées, selon l'antique usage, pour être jetées sur le corps en guise de parfums, ou seulement pour purifier l'air. Ce mélange de regrets, d'insensibilité et de licence, n'offre-t-il pas la moralité du drame dont les différens actes viennent de passer sous nos yeux?

Voici un nouveau sujet. La succession d'un riche avare échoit à un jeune artisan d'une figure ingénue, honnête et modeste. Un vieux

scribe environné de contrats, de titres, d'effets de toute espèce, rédige l'inventaire. L'héritier, en se laissant prendre la mesure d'un habit, présente à une fille qui lui montre une promesse de mariage dont elle porte les suites, de l'argent que la mère repousse avec indignation. Un ouvrier, sur une échelle, détache la corniche du plafond d'où tombe une pluie de pièces d'or; et la vieille ménagère du logis s'apprête avec répugnance, à charger de bois et de charbon la grille du foyer vide depuis long-tems.

Enveloppé dans une robe de chambre élégante, il donne maintenant audience à des maîtres de danse, d'escrime, de philosophie, de littérature : chacun de ces personnages a le costume et la tournure qui caractérisent sa profession. A genoux devant lui, un vieux jockey demande ses ordres. Un architecte lui soumet les plans d'un jardin dessiné à la française. Un musicien prélude sur le clavecin. Des marchands, une revendeuse à la toilette, attendent dans la galerie prochaine. Le Jugement de Pâris et des portraits de coqs célèbres par leur bravoure et leurs victoires, remplissent les cadres dont le salon est décoré.

On le voit ensuite au sein d'une orgie. Une

lanterne et un bâton de watchman sont à ses pieds : c'était la mode de battre et de désarmer le guet. Il est ivre, entre plusieurs filles de joie, autour d'une table couverte de verres et de flacons. L'une d'elles, en lui prodiguant de vives caresses, lui a dérobé sa montre qu'elle glisse à la plus proche de ses compagnes. Une autre se rhabille sans pudeur. Celle-ci, dont la raison est déjà troublée, boit dans une large coupe : ses yeux s'éteignent de volupté, et la liqueur qui coule par-dessus les bords inonde son sein. Celle-là, irritée sans doute par quelques propos, lance au visage de son antagoniste le punch dont sa bouche était pleine. A la porte, des chanteurs ambulans mêlent leurs voix à cette scène bruyante. Ils s'accompagnent gravement de quelques instrumens et d'un tambour de basque; et leur sérieux et leur insouciance font ressortir le désordre des jeux obscènes dont ils sont les témoins.

Vêtu magnifiquement, traîné dans une brouette (espèce de voiture de l'époque), il est saisi pour dettes au milieu d'une rue de Londres. La jeune fille qu'il a séduite, puis dédaignée, vient à passer, et donne une bourse qui le rend à la liberté.

Cet acte de générosité ne l'a point ramené à ses anciennes amours. Il épouse une femme âgée, laide, mais riche. L'expression de tous ceux qui assistent à ce mariage est remarquable par sa finesse et sa naïveté. Le ministre, vieillard impassible, debout, en surplis garni de dentelle, tient entre ses mains le rituel dont la lecture paraît fixer toute son attention. Placé à sa droite, le clerc lui prête son ministère avec une solennelle stupidité. En mettant l'anneau au doigt de sa prétendue, le fiancé la regarde d'un air moqueur. Pour elle, sans chercher à s'expliquer le sentiment qu'il éprouve, elle veut lui sourire et ne fait qu'une horrible grimace. Une jolie suivante, agenouillée derrière elle, efface quelques plis qui se sont faits au bas de la robe de noce. Sur le devant deux chiens dépareillés se caressent, emblème comique de cette union mal assortie. Au fond des pauvresses éloignent à coups de poing, la fille séduite et sa mère qui étaient venues réclamer leurs droits. Une large fêlure qui traverse la pierre où sont inscrits les commandemens de l'église, partage celui qui prescrit la fidélité des époux; et le trone des pauvres est couvert d'une ample toile d'araignée.

Le héros de ce roman est de nouveau arrêté dans un salon de jeu. La joie d'avoir gagné, la rage de perdre, le regret d'avoir abandonné une chance qui a fini par être heureuse, et la morne apathie d'un joueur ruiné, sont reproduits dans ce tableau avec une vérité qui révèle la plus profonde connaissance du cœur humain.

Je passe l'intérieur d'une prison, où l'artiste n'a négligé aucun des détails qui pouvaient montrer la rigueur et la honte de ce séjour. Mais la raison de celui que le vice y avait conduit, a fini par s'égarer; c'est aux Petites-Maisons que nous allons le revoir. Il est furieux, chargé de chaînes; et près de lui, fondant en larmes, l'objet de sa première affection lui prodigue les plus tendres soins, sans en espérer aucun succès. Portez vos regards sur les habitans de cet hôpital. Que de genres de folie s'y trouvent rassemblés! Ici, un mélancolique frappé d'immobilité semble absorbé dans la méditation, bien qu'à son regard vague et inexpressif on juge qu'il ne réfléchit point. A ses côtés, un maniaque de papisme, coiffé d'un bonnet de papier blanc parsemé de petites croix en couleur, et serrant contre sa poitrine le bâton d'une triple croix, chante dans un cahier de musique

posé sur la tête d'un autre insensé qui l'accompagne en jouant du violon. Dans une cellule dont la porte est ouverte, en voilà un qui se croit roi : il est nu; une couronne de papier lui ceint le front; et dans sa main il tient un sceptre de bois. Un autre, pénétré d'ardente dévotion, est prosterné sur la paille qui lui sert de couche, au pied de deux bâtons croisés. Celui-ci regarde le ciel, et cherche à y lire à travers un tuyau de carton. Celui-là fait sans doute de l'astrologie à l'aide des lignes et des figures burlesques qu'il a tracées sur le mur. Dans le fond deux jeunes filles se promènent, causant d'un air occupé et confidentiel. Ce sont des folles d'amour et de coquetterie : l'une d'elles feint de se cacher derrière son éventail, et de vouloir échapper aux poursuites de quelque soupirant.

Je ne finirais pas si je voulais détailler avec le soin qu'elles méritent les nombreuses et curieuses compositions d'Hogarth. Des esquisses de Londres vu à différentes heures du jour et de la nuit, en retracent les accidens. Dans une grange dont des comédiens de campagne ont fait leur magasin et leur vestiaire, il a réuni des contrastes piquans. Ici, Jupiter en père noble,

n'ayant pour tout vêtement qu'un habit galonné, récite une tirade plaintive devant une figurante déguisée en syrène, dont la queue tient à sa ceinture par une ficelle. Là, Diane en chemise, ses jupons à ses pieds, déclame avec enthousiasme. Plus loin, Junon étudie, assise, la jambe étendue sur une brouette, tandis qu'une négresse, chargée du rôle de la Nuit, travaille attentivement à faire des reprises aux bas troués de la déesse. Ailleurs, Flore redresse les racines de ses cheveux avec du suif, devant un miroir cassé qu'elle a posé sur un panier. L'Amour, au haut d'une échelle, s'efforce d'atteindre à des chaussettes qui sèchent sur un nuage, et qu'Apollon du bout de son arc cherche à rapprocher de lui. Des poules juchent sur les saillies des rouleaux qui servent à imiter les ondulations de la mer. Un chat se joue avec la lyre céleste, un autre avec le globe impérial. Dans un coin, la comparse qui doit représenter l'aigle de Jupiter, et dont le déguisement ne laisse plus à découvert que sa figure et ses mains, donne de la bouillie à son enfant qui pousse des cris de terreur : le poëlon est posé sur une couronne à côté d'un vase de nuit, entre un gril, une mitre épiscopale, et des chandelles fichées dans

de la glaise. Des diablotins se disputent un pot de bière sur un autel antique d'où s'élève la fumée d'une pipe. Deux femmes, dont l'une est habillée en moine, coupent la queue à un chat. Mille autres oppositions burlesques couvrent cette toile où le peintre s'est plu à recueillir tout ce que les illusions et la vérité, la pauvreté réelle et le luxe apparent, offraient à son esprit d'images gaies, sérieuses, philosophiques ou morales.

Vous citerai-je encore les scènes d'un mariage à la mode? Il commence par la répugnance. La dissipation, l'ennui et l'infidélité s'y succèdent. Au sortir d'un bal masqué, le mari surprend un amant dans l'appartement de sa femme. Il l'attaque, et en reçoit un coup d'épée au travers du corps. La femme passe le reste de sa vie dans les infirmités et la misère.

Terminons cette énumération des principales œuvres d'Hogarth, par une rapide analyse des *Suites du Travail et de l'Oisiveté.* L'artiste place dans le même atelier deux apprentis. L'un s'occupe sans relâche : l'autre s'est endormi et laisse pendre sa navette dont un chat s'amuse. Pendant que le premier assiste à l'office divin, le dernier joue dans le cimetière sur la pierre

d'un tombeau. Le chef de la manufacture ne tarde pas à accorder sa confiance à l'apprenti diligent, et lui donne la direction de ses affaires; tandis que le paresseux, enlevé par les agens de la presse, est conduit à bord d'un vaisseau qui va partir. Le commis exact et dévoué a obtenu la main de la fille de son patron; il vient de se lever, et distribue des aumônes aux pauvres, et des récompenses aux musiciens qui célèbrent le lendemain de ses noces. Revenu de la mer, le matelot, livré au crime et à la débauche, couché sur un grabat, dans un galetas, près d'une prostituée, s'éveille effrayé du bruit que font quelques tuiles et un chat en tombant par la cheminée. La fortune a souri à l'honnête homme, au jeune père de famille; il devient shérif de Londres; on donne un repas splendide à cette occasion; et le peintre n'a pas manqué d'y retracer toutes les nuances de la gourmandise et de la gloutonnerie. Au contraire, le bandit, trompé par l'ignoble compagne de ses désordres, surpris la nuit dans un cabaret, repaire de brigands où il vient d'assassiner un homme pour le voler, est arrêté par un constable au moment de partager avec son complice le butin qu'ils viennent de faire. Un même tableau rapproche ensuite

les deux anciens camarades de travail. L'accusé est à la barre devant le shérif qui en témoigne une profonde douleur. Enfin on le voit condamné, conduit à Tyburn dans la fatale charrette, appuyé contre la bière qui lui est destinée, assisté d'un ministre de la religion, et suivi, entouré d'une foule innombrable dont il semble que l'on entende les cris, où l'on voit couler quelques larmes, éclater de la joie, et qu'entraînent le plus violent empressement, la curiosité la plus atroce. En même tems et dans un autre quartier, le magistrat élevé à la dignité de lord-maire, se rend en grande pompe à Mansion-House, après avoir prêté serment à Westminster. Une autre cohue se presse à l'entour de ce cortége. L'allégresse y règne. Elle se répand en vives acclamations; et la garde bourgeoise qui en fait partie, y sert de texte à de bien plaisantes railleries.

Ni les rixes, ni les ruses, ni la corruption des hustings n'ont échappé à la censure d'Hogarth. La honte du candidat qui a échoué dans les élections, et le triomphe de l'élu, ont également excité sa verve moqueuse. Il y a dans les esquisses de ces mœurs publiques de l'Angleterre, une juste critique de la trop grande prodigalité du

titre d'électeur. On conçoit que le vrai mérite ait peine à obtenir les suffrages d'une tourbe soûle de *porter*, en proie aux préventions de l'ignorance, mobile comme le vent qui souffle, et prête à justifier par la force brutale, un choix dont le moindre raisonnement démontrerait l'absurdité.

Hogarth ne serait pas Anglais, s'il eût manqué de tourner en ridicule, la France, ses moines, ses usages et ses costumes. Au reste, il n'avait pas plus d'indulgence pour les travers de ses compatriotes. Il a peint un combat de coqs, dont il est impossible de regarder, sans rire, un seul des spectateurs. Leurs attitudes, l'attention qu'ils prêtent, l'anxiété qu'ils éprouvent, la chaleur avec laquelle ils partagent les chances de la victoire, caractérisent à merveille les amateurs de ces jeux barbares. Sous le titre d'*Une moderne Réunion nocturne*, il a aussi retracé l'amour-propre que jadis les Anglais mettaient à boire mieux ou plus long-tems les uns que les autres. Des hommes d'un âge mûr et d'une condition élevée sont autour d'une table, au milieu de laquelle on voit un vaste bol de punch. Des verres épars, les uns à moitié, les autres entièrement vides, montrent que déjà la soif est plus qu'étanchée. Parmi les buveurs, il

en est deux à peine qui aient la force de se faire raison. Le reste a déjà succombé; et leurs traits expriment jusqu'aux moindres gradations de l'ivresse, depuis le rire hébété de celle qui commence, jusqu'à la prostration entière des forces, et au sommeil abruti qui la suit. Quelque soin que le peintre ait mis à se défendre de toute allusion personnelle, il est impossible qu'il n'y ait pas quelques portraits entre ces physionomies si vraies, si naturelles, qu'on croit reconnaître, qui ne s'inventent point, et dont la nature seule offre le modèle.

Peut-être ai-je trop multiplié ces descriptions. Mon excuse est dans le plaisir que j'y ai trouvé moi-même, et que les Anglais partagent vivement, car ils ont quatre volumes d'explications des œuvres d'Hogarth par Samuel Ireland, et dont les exemplaires sont devenus fort rares.

Je me propose d'achever cette journée dans le parc du Régent. Chemin faisant, j'entrerai à l'hôtel de l'ambassade française. Il faut m'y accréditer. C'est aussi là que je dois m'adresser pour obtenir la permission de voir les chantiers de Portsmouth. L'envoyé de France s'est réservé la distribution exclusive de cette faveur. Je l'avoue : cette visite me contrarie. Le prince

de P***, qui nous représente ici, est loin d'être populaire en France. Son nom, inscrit au premier rang des familiarités et des profusions de Trianon, nous donne le droit d'y joindre le souvenir et presque le reproche des fureurs révolutionnaires de notre pays. Depuis, nous le retrouvons mêlé à des complots contre le gouvernement français, et contre son chef immortel qui lui fait grâce; mais la reconnaissance n'entre point dans son ame étrangère. Aussitôt que les liens de l'autorité impériale se relâchent, il s'échappe de prison pour voler dans les rangs ennemis. C'est à la suite des Cosaques qu'il reparaît, à côté du comte d'Artois qu'il sert avec un dévouement stupide. Chassé de nouveau, puis ramené par les armées de l'Europe, il s'enorgueillit de leur victoire et sourit à leur pillage. Seul dans la Chambre des Pairs, il siége, il parle, il vote sans avoir prêté le serment constitutionnel, et affiche ainsi la prédilection aveugle et presque scandaleuse que lui accorde le roi régnant. Doué de peu d'esprit, sans instruction, infatué d'une origine réprouvée, sans connaissance comme sans souci des intérêts d'un peuple dont il s'est en quelque sorte séparé, comment peut-il remplir les

fonctions qui lui sont confiées? En quoi justifiait-il les honneurs que l'Angleterre lui rendit quand il débarqua sur la jetée de Douvres? A son arrivée, l'artillerie du château le salua; des gardes d'honneur veillèrent à sa porte jusqu'à l'heure de son départ pour Londres; sa présentation au roi Georges IV se fit avec une solennité presque inusitée; et M. Canning lui-même l'accueillit, et lui donna à Gloucester-Lodge, une fête à laquelle furent invités les personnages les plus distingués. Voici sa porte : il est sorti. De quel poids son absence me soulage!

Le parc du Régent est toujours nouveau pour moi. Je ne me lasse point d'en parcourir les longues et belles avenues. Un pépiniériste a des jardins dans le voisinage. La grêle, tombée hier pendant un violent orage, a endommagé ses serres. Il a perdu une innombrable quantité de vitres. Plusieurs de ses plantes sont hachées. Il se plaint; et les curieux et les acheteurs s'empressent de lui prodiguer des consolations et de l'indemniser de ses pertes. Sa collection de géraniums est très-nombreuse : cette plante est à la mode en Angleterre comme en France. Il en possède une variété récente, née sous ses châssis. Elle est d'un rouge éclatant. Les pétales sont

ronds et gracieusement dessinés. Leur développement régulier laisse à découvert, les linéamens d'un brun foncé sur lesquels se détachent les étamines et le pistil. « Je l'ai nommé le Waterloo, me dit-il, parce que sa couleur est brillante, et qu'il fera époque en botanique comme son nom dans l'histoire. » A ce souvenir ses traits se sont épanouis. Il ne songeait plus aux ravages que tout à l'heure il déplorait amèrement. C'est mon tour de m'affliger. Je ne puis donc faire un pas dans cette ville, qui ne me ramène au déplorable souvenir de nos revers! Mânes de nos héros! puissent mes muettes douleurs arriver jusqu'à vous! puissent les drapeaux ensevelis de vos mains défaillantes dans la terre que vous aviez trempée de sang ennemi, sortir un jour de cette tombe glorieuse! Vous ne reprendrez pas les armes pour les défendre; mais la mémoire de vos exploits, de vos triomphes, les protégera jusqu'à la postérité la plus reculée. Ils seront de nouveau portés sur les champs de bataille par des guerriers que vos grandes ames ne désavoueront point. Non, le tems n'exaucera jamais assez tôt les vœux ardens que je ne cesse de former.

LE QUARTIER DE WESTMINSTER.

SON PONT. — SON PALAIS.

LA CHAMBRE DES PAIRS ET QUELQUES-UNS DE SES USAGES.

LA CHAMBRE DES COMMUNES

ET LES PRINCIPALES EXIGENCES DE SON RÈGLEMENT.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

BURKE. — FOX. — PITT. — CASTLEREAGH ET BATHURST. — CANNING.

BROUGHAM. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — NAPOLÉON.

L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE.

Londres, le 30 *juin* 1826.

Il n'y avait jadis à l'ouest de la Cité, que des terres incultes et désertes. Un petit ruisseau, le Longditch, les traversait du nord au midi. Baignées d'un autre côté par la Tamise, elles n'étaient qu'un vaste marais couvert de ronces et de halliers. On l'appelait Thorney-Island, l'Ile des Épines. Les Romains y avaient érigé à Apollon, un temple qui fut renversé par un tremblement de terre, au tems d'Antonin-le-Pieux. Sur son emplacement, dans les premières années du septième siècle, Sébert, roi des Saxons,

inspiré par le récit d'un miracle et de quelque vision d'un pêcheur, bâtit en ce lieu une église et un couvent qu'il plaça sous l'invocation de saint Pierre. De cette consécration religieuse et de la situation occidentale de ces édifices, vint le nom de Westminster, Monastère de l'Ouest. Peu à peu des habitations particulières, une résidence royale et ses dépendances s'élevèrent. Le sol assaini et la population croissante appelèrent des établissemens commerciaux qui acquirent une grande importance. La fréquence des transports ne tarda pas à rendre impraticable et même dangereux, le Strand, qui signifie la grève ou le rivage. Il conduisait de Temple-Bar à la grille de l'abbaye, et il est devenu depuis, sous la même dénomination, l'une des rues de Londres les plus belles et les plus populeuses. Pour le réparer, Édouard III établit un droit de péage sur les laines, les cuirs et les autres marchandises qui y passaient journellement. Cet impôt fut en outre affecté à créer des communications faciles avec les environs, et à construire au bord du fleuve un quai spacieux et commode. En même tems on obligea les propriétaires des maisons voisines de l'entrepôt, dont cette proximité avait considé-

rablement augmenté la valeur, à paver à leurs frais le devant de leurs façades. Chaque règne ajouta depuis quelque embellissement à ce faubourg. Henri VIII lui donna le titre et le rang de cité. L'intervalle qui le séparait de Londres se remplit par degrés. Des hôtels, des parcs, des maisons en couvrirent la surface. En 1757, un bill ordonna l'élargissement de ses rues; et long-tems auparavant, l'eau rare et lente du Longditch, renfermée dans un canal voûté, ne se jetait plus dans la Tamise que sous la forme d'un égout. Westminster est maintenant l'un des plus beaux quartiers de Londres et le plus digne de curiosité, puisqu'il renferme plusieurs palais royaux, la sépulture des souverains de la Grande-Bretagne, de vastes promenades, divers monumens d'architecture, plusieurs administrations publiques; et qu'il est le siége de la législature des trois royaumes et de plusieurs cours de justice.

J'entre par Whitehall et King-Street, deux rues que nous avons déjà visitées. A gauche est Bridge-Street qui mène au pont de Westminster. La première pierre de ce pont fut posée le 24 janvier 1739, et la dernière le 9 janvier 1747. Ch. Labelye, architecte français, en avait donné

les dessins et en suivit les travaux. Il coûta à l'état près de quatre cent mille livres sterling. Sa longueur est de douze cent vingt-trois pieds, et sa largeur de quarante-quatre. Il repose sur quinze arches demi-circulaires. Celle du centre a soixante-seize pieds d'ouverture. Les autres vont en décroissant symétriquement. A l'extérieur il est matériel et dépourvu d'ornemens. Son aspect n'a rien d'imposant ni de grandiose. A chaque extrémité, des escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murs descendent jusqu'au rivage. La marée monte en cet endroit, à la hauteur de vingt-deux pieds; et dans les grandes eaux elle inonde les caves prochaines. La courbure de la ligne supérieure du pont est sensiblement arquée. On l'a depuis peu pavé à la Mac-Adam. Au-dessus des piles et le long des trottoirs, des niches servent d'abri contre la pluie. Un parapet très-élevé les lie entre elles; de sorte qu'il est impossible aux passans de rien voir au-delà, et d'être aperçus du dehors. L'art ne pouvant expliquer cette construction disgracieuse, on lui a supposé un but moral, celui d'éviter une occasion de suicide. Lorsque tant d'autres voies sont ouvertes pour quitter la vie, cette précaution ne semblerait-elle pas puérile

contre le courage ou la faiblesse qui porte à se tuer soi-même. Les gouvernemens ont des moyens plus sûrs de vaincre une résolution si terrible. Qu'ils rendent léger le joug de la société, et nul ne voudra s'y soustraire, hors les insensés que le bonheur a blasés ou que le malheur réduit au désespoir. Contre ceux-là qu'importe un expédient de plus ou de moins? Le besoin de s'affranchir d'une idée qui obsède et fatigue l'esprit par son importunité, est sans doute ingénieux à se satisfaire. On l'irrite en lui résistant; et quand le sacrifice de tous les liens est décidé, que l'ame s'est fermée aux sentimens affectueux, que les incertitudes d'un avenir inconnu ne retiennent plus, et qu'on est dominé par une préoccupation toute personnelle, par un égoïsme mal entendu sans doute, je conçois que se soustraire aux soins de ce monde puisse offrir quelque jouissance.

Le palais de Westminster débouche vers la rive gauche du fleuve, sur New-Palace-Yard, la nouvelle place du palais, autour de laquelle se groupent ce Louvre antique et sa grande salle, l'abbaye de Saint-Pierre, son église et celle de Sainte-Marguerite. Cet ensemble d'anciens monumens est majestueux. Il inspire un vif in-

térêt. On veut connaître l'histoire de ces témoins muets des actes les plus mémorables d'une nation, des orages de sa liberté, des combats que se sont livrés les partis qui la divisaient, de tout ce que les progrès de la civilisation ont eu de glorieux ou d'humiliant pour l'humanité, du bonheur qui leur est attaché et des regrets qu'ils laissent.

Le palais de Westminster fut bâti par Édouard-le-Confesseur sur le bord de la Tamise : on donne encore aux degrés qui descendent au bord du fleuve, le nom d'Escalier du Palais. Son enceinte était fort étendue. William Rufus y joignit en 1099 la grande salle qui mène aux chambres du Parlement. Elle a deux cent soixante-dix pieds de long, soixante-quatorze de large et quatre-vingt-dix de haut. Sa charpente est en chêne; et les poutres dont elle se compose semblent dépourvues d'appui, et soutenues par les anges ailés qui sont sculptés à chacune de leurs extrémités. Henri III y réunit dans un repas plus de six mille pauvres. A la fin du quatorzième siècle, Richard II y célébra la fête de Noël. Les Parlemens y furent souvent convoqués, et s'y assemblent encore aujourd'hui dans certaines circonstances. C'est là que se tenaient

les cours de justice présidées par le roi. Les pairs y siégent, quand ils sont appelés à juger des criminels d'état. Ses murs ont vu célébrer les fêtes du couronnement des rois d'Angleterre, condamner Charles Ier, inaugurer la république de Cromwell, restaurer Charles II, et le sceptre britannique passer de la main des Stuarts dans celles des princes de Brunswick. Plusieurs tribunaux tiennent leurs séances dans un étage supérieur : la haute cour de la Chancellerie, celles du Banc du roi, des Plaids-Communs et de l'Échiquier. Je sortirais des bornes que je me suis prescrites, si j'expliquais avec détail les attributions de ces divers degrés de juridiction. Quelques mots en donneront une idée. — La cour de la Chancellerie est à la fois un tribunal civil et un tribunal d'équité. Indépendamment de l'expédition des actes de la couronne, leur révision et même leur réforme lui sont confiées. Elle compose le conseil du chancelier, et l'éclaire et l'appuie au besoin, dans la direction de ce que l'on nomme la conscience du roi. En elle réside en quelque sorte la garantie légale du principe conservateur de l'état, que le roi ne peut mal faire. La seconde partie de son autorité consiste à protéger les droits des

veuves, des orphelins, des mineurs, des insensés, des débiteurs malheureux, de tous ceux qui ne remplissent pas civilement les conditions nécessaires pour agir en justice, ou que les rigueurs de la loi mettent à la merci de leurs adversaires. La moralité de cette institution fait de la place de chancelier d'Angleterre, la plus honorable fonction publique qui puisse émaner du trône. — Les juges du Banc du roi ont le droit d'évoquer devant eux, les poursuites commencées contre les crimes et les délits. Par là ils diminuent les frais de procédure et hâtent l'expédition des affaires. Cette cour est le seul préservatif contre les dépenses et la lenteur des procès, qui appellent depuis long-tems une réforme que la crainte des innovations arrête d'année en année. — C'est au tribunal des Plaids-Communs que se portent les causes civiles, soit en première instance, soit en appel.—Quant à la cour de l'Échiquier, la connaissance de celles où le fisc est intéressé, lui est exclusivement dévolue.

Les chambres du Parlement sont installées dans le vieux palais de Westminster. Celle des Lords occupe la salle où jadis les rois recevaient les placets. Les bancs sont couverts de serge

rouge. Des balles de laine revêtues d'une enveloppe semblable, servent de siége au chancelier qui la préside et aux grands-juges. Cet usage vient-il du tems où les magistrats accompagnaient le roi dans le royaume et allaient y rendre la justice? Tendrait-il à rappeler aux patriciens, la nécessité de protéger le commerce, et celui des laines surtout, indispensable à l'agriculture comme à l'industrie? N'aurait-il encore d'autre objet que d'inspirer des principes d'égalité à ceux qui seraient tentés de s'y soustraire, de ramener la noblesse au sentiment de l'origine commune des hommes, de corriger la vanité qui ne s'attache pas moins aux titres et aux armoiries en-deçà qu'au-delà du détroit? Comme la carrière est ouverte aux conjectures, libre à chacun d'en former à son gré, et d'y voir, comme moi, une leçon qui, pour n'être pas généralement écoutée, n'en serait pas moins salutaire. Le linceul dans lequel on pliait jadis les morts était aussi en laine. Y aurait-il quelque analogie entre cet usage prescrit, sous peine d'une amende de cinq livres sterling, par une loi qui depuis a été abrogée, et celui qui s'est conservé dans la Chambre des Pairs? Je ne sais. Une tenture de haute-lisse couvre les murs de la

salle. Elle représente la défaite de l'invincible flotte espagnole : l'orgueil national peut à loisir s'y repaître de ce triomphe, et oublier la part qui en est due aux tempêtes de l'Océan. C'est en présence de ce tableau historique, emblème de la puissance maritime de l'Angleterre, que s'ouvrent les sessions du Parlement soit par le roi, soit par les ministres. Les députés du pays, appelés à la barre de la Chambre Haute, s'y tiennent debout. Les pairs sont assis. Quand Sa Majesté remplit cette fonction en personne, elle revêt les habits royaux dans une pièce attenante, décorée d'une tapisserie où est retracée la naissance de la reine Élisabeth. On y voit Anne Boleyn dans son lit. D'un côté est une des femmes qui la soignent, de l'autre une garde-malade qui tient l'enfant dans ses bras. Sur le devant Henri VIII donne avec empressement à un messager, l'ordre de répandre la nouvelle de cet événement qui paraît lui causer une vive joie, et dont plus tard il devait punir si cruellement celle à laquelle il le devait.

Les séances de la Chambre Haute sont presque secrètes : on n'y est admis que par une protection spéciale. La loi constitutive du royaume a préservé les pairs du danger de donner en

spectacle le jeu de leurs passions; de sacrifier à la popularité, la mission aristocratique dont ils sont dépositaires. Cet isolement modère la chaleur des opinions. Il concentre les débats dans des bornes plus étroites, et donne aux délibérations plus d'indépendance et de maturité. Le besoin de s'adresser à la raison devient impérieux. On ne cherche à se concilier les suffrages que par la persuasion qui, dans sa marche méthodique, est nécessairement lente, mesurée et paisible. Quelques orateurs s'éloignent-ils des formes démonstratives? leurs écarts sont rares et passagers, sous peine de devenir ridicules. C'est une règle de l'éloquence, de proportionner ses efforts au nombre des auditeurs et à leur position sociale. On ne parle pas dans les mêmes termes à des ambitions satisfaites, et à celles qui sont en fermentation. Il importe à des législateurs que l'hérédité de leur titre attache à la stabilité des institutions nationales, de s'en tenir aux principes éprouvés par l'expérience. Or, rien ne prête moins que le passé aux mouvemens de l'art oratoire. Pour être tenté de les employer, il faut avoir la liberté de s'élancer dans l'avenir, d'errer dans la carrière des conjectures et des suppositions, de se livrer aux

illusions de l'espérance : tandis que les faits donnent de la gravité à la pensée; que les discours les plus simples en empruntent une sorte d'autorité; et qu'ils finissent par frapper plus sûrement les esprits, sans aucun ornement ni secours étranger.

Cette observation va se confirmer dès que nous aurons franchi l'intervalle qui nous sépare de la salle occupée par la Chambre des Communes. Cette salle était jadis une chapelle. Édouard III la construisit en 1347, sur l'emplacement de l'église collégiale que le roi Étienne, élevé au trône par le suffrage du peuple des grandes villes, avait vouée à son patron, dans le douzième siècle, et qui, sous ce titre, avait acquis d'immenses richesses. Lors de la réforme des maisons religieuses, elle échut à Édouard VI, qui lui donna peu de temps après, la conséoration publique qu'elle a conservée depuis. On la désigne encore sous le nom de *Chapelle de Saint-Étienne*. Sa forme est oblongue. Quoique agrandie à l'époque de la réunion de l'Irlande, son enceinte suffit à peine. Les officiers de la Chambre siégent à l'une de ses extrémités. Le président, qu'on nomme l'orateur, vêtu d'une robe noire à longs plis et coiffé d'une

large perruque qui descend jusque sur sa poitrine, s'assied dans un fauteuil gothique tant soit peu exhaussé, orné de dorures, et surmonté de l'écusson royal. En avant, sur une vieille table, le greffier et ses commis tiennent le journal des séances, en présence d'une masse de vermeil, qui, selon qu'elle est dans l'intérieur ou en dehors, apparente, cachée, ou sur l'épaule d'un sergent, donne à la Chambre la faculté de délibérer, la lui ôte, la constitue en séance ou en comité secret, et devient un emblème d'autorité ou une marque d'honneur : c'est le signe muet des différentes fonctions que la Chambre est appelée à remplir, l'accessoire indispensable des cérémonies qui ont lieu dans son sein, un simulacre analogue aux faisceaux consulaires de Rome. Le long des trois autres côtés de l'enceinte, règnent cinq rangées de bancs en forme de gradins, dont le dossier et les coussins sont couverts en maroquin vert. Là point d'étiquette, point d'ordre, point de dignité; et souvent même, absence des règles de la bienséance. On y tolère le costume le plus négligé, l'attitude la plus familière; mais les places sont partagées, comme deux camps pour ainsi dire ennemis. Celui des ministres et des

défenseurs du système qui gouverne, est à la droite du président. Les chefs de l'opposition leur font face. Le reste se range des deux parts sous la bannière qu'il suit, et vote avec ceux qui l'ont arborée. Les partis sont plus nettement tranchés qu'en France. On attache si peu d'importance aux nuances du whiggisme et du torysme, qu'à peine les nationaux savent les distinguer; ce qui ne signifie pas que ces deux grandes divisions aient conservé leur pureté primitive. De jour en jour, chacune se modifie sensiblement, et par une foule de circonstances souvent étrangères aux sentimens qu'elle professe. Le tems des systèmes exclusifs est passé. L'ère des concessions s'avance rapidement; et si les rois, les nobles et les peuples, s'obstinaient à ne point transiger sur leurs prétentions réciproques, qui peut prévoir l'issue d'une lutte, dont les ennemis malheureusement bien nombreux de l'ordre social, ne manqueraient pas de profiter, pour amener à leur propre insu la barbarie ou le despotisme?

Des fils de pairs siégent à la Chambre des Communes, comme ils ont été admis dans celle de nos Députés. Ceci renferme à mon sens une contradiction manifeste avec l'économie du sys-

tème représentatif, telle que l'ont constituée les conditions sociales de l'époque. Le balancement des grands pouvoirs de l'état m'en semble compromis. De même qu'en France, la pairie est héréditaire dans le Royaume-Uni. Les honneurs et la fortune la rapprochent du trône, qui est comme elle un privilége. Par essence comme par devoir, elle se lie plus étroitement au monarque qu'au peuple. Sa mission est d'empêcher qu'aucun des deux ne restreigne ou n'envahisse les droits de l'autre. Il faut donc qu'elle demeure isolée, et pure de toute fermentation nuisible au maintien de l'ordre établi. D'un autre côté, l'introduction de la caste privilégiée dans la portion élective de la législature, tend à corrompre le principe démocratique de celle-ci. Un pair futur doit voir les affaires publiques, sous le rapport presque exclusif de la conservation. Sa présence parmi les élus du peuple peut fausser ses opinions, et le détourner du but où sa naissance le conduit. Qu'a-t-il besoin d'ailleurs d'aller s'exposer aux avanies et aux orages des hustings, et y avilir souvent son caractère, lorsqu'il est destiné à devenir l'un des législateurs inamovibles du pays? Tout disposé à trouver fort honorables les suffrages d'un

corps électoral, je n'ai guère appris à approuver les moyens et les démarches qui les procurent. Pour quelques hommes d'honneur, de patriotisme et de savoir que la voix publique appelle de toutes parts, qui sans rien briguer obtiennent tout, quelle cohue d'intrigans, de flatteurs de populace, de caméléons, assiégent l'urne électorale ! C'est donc avec ces misérables qu'il luttera ; c'est près d'eux qu'il s'asseoira ; c'est à leur ambition qu'il opposera sa carrière légitime ! Pourquoi se commettre ainsi, la plupart du tems sans succès, dans une arène dont on doit combattre un jour, ou du moins contenir les vainqueurs, non seulement par les efforts de la raison, mais par l'autorité d'un droit imprescriptible ? Les faits viendraient, s'il était nécessaire, à l'appui de ces observations. Qu'arriva-t-il en France, quand le ministère eut corrompu ou séduit la majorité de la Chambre des Députés? Celle des Pairs embrassa la cause de la liberté, abandonnée par ses défenseurs naturels. Elle repoussa avec une énergie que l'histoire célébrera, des lois qui minaient sourdement la charte constitutionnelle. Ce jour-là, on eût dit que, loin d'émaner du trône, elle tenait ses pouvoirs du peuple lui-même ; et pour en détruire

la majorité, dont le rôle était changé, il fallut recourir à une création de pairs, dont la prérogative royale ne saurait user trop modérément.

Au reste, les progrès de l'égalité ne peuvent manquer de modifier bientôt la routine électorale du Royaume-Uni. Burke, Pitt, Fox, Shéridan, inclinaient déjà vers une représentation nationale plus généreuse, plus indépendante de l'aristocratie, lorsque notre révolution éclata. L'application violente et inopportune de cette idée en France les divisa. Elle fut abandonnée par les premiers; et les derniers y persistèrent. Mais l'opinion publique se l'était dès lors appropriée. Chaque jour elle se développe à tel point, que le gouvernement lui-même paraît maintenant peu éloigné de l'adopter. De son côté, le peuple compte sur cette innovation pour soulager les maux qui l'accablent. A cet égard je crois qu'on l'abuse, ou qu'il se trompe lui-même. Ce sont les richesses excessives de quelques familles et l'extrême misère de toutes les autres, qui causent à la société le malaise et l'agitation qu'elle éprouve. La loi ne peut rien contre l'inégalité des fortunes, accompagnement nécessaire de la vieillesse des nations civilisées. Comment donc finira cette crise imminente?

Le remède, s'il en existe, n'est que dans les secousses qu'on nomme des révolutions. Or, les révolutions ne se font point sans le secours des masses. Les meilleurs esprits les commencent peut-être, et comptent surtout les maîtriser. A peine la force y est-elle intervenue que les plus vils ambitieux s'en emparent. Ceux-ci ne commandant l'obéissance, ni par leurs talens presque toujours médiocres, ni par la considération dont ils n'ont jamais joui, ne tardent pas à se laisser dominer par la populace. Pour s'en étayer ils la flattent. Elle les écoute d'abord, et finit par leur imposer silence. Alors les plus atroces passions se déchaînent. On ne conçoit pas à quel excès de dégradation, les peuples ainsi ébranlés peuvent descendre. Le bien n'est plus possible; et la désorganisation ramène, par un cercle vicieux, à une situation pire que celle dont on se plaignait auparavant.

La Chambre des Communes est en nombre suffisant, lorsque quarante de ses membres sont réunis. Des prières ouvrent la séance; et personne, soit au dedans, soit au dehors, n'est tenté de tourner en ridicule cet acte religieux. Les discours s'adressent au président, afin d'ôter à chacun le prétexte de se les attribuer. Le pro-

tocole du langage de l'opposition admet le reproche jusqu'à la grossièreté; elle taxe le ministère d'ineptie, d'ignorance, de corruption, d'absolutisme : vrai ou faux, tout s'excuse tant qu'il ne s'y mêle rien de personnel. Plus graves dans leurs manières, plus modérés dans leurs expressions, les dépositaires du pouvoir et leurs partisans craindraient de se compromettre, s'ils se servaient d'argumens injurieux pour ceux qui les combattent. Leurs railleries, quand ils s'en permettent, sont moins acérées, leurs sarcasmes plus émoussés. C'est au raisonnement qu'ils s'attachent, à moins que leur patience généralement fort indulgente, que leur longanimité ne soit poussée à bout, et qu'une plus longue tolérance ne puisse passer pour de la faiblesse : autrement qui ne se croirait bientôt en droit d'en abuser? Une équivoque, une allusion fâcheuse ou piquante vient-elle à exciter la susceptibilité de celui qui s'en croit l'objet? sur-le-champ l'explication en est demandée; et bien plus quand l'attaque est directe. Il s'agissait le 17 avril 1823 de l'émancipation des catholiques. Lord Nugent accusait le ministère de n'avoir pas mis de sincérité dans sa conduite. Parlant dans le même sens, M. Brougham, après avoir

imputé à M. Canning une tergiversation honteuse, l'accusa d'avoir sacrifié son opinion à lord Eldon, dans la seule vue d'obtenir des places éminentes. « C'est faux! » s'écria M. Canning avec l'indignation que devait exciter une telle sortie. Le sujet qui l'avait amenée, disparut aussitôt devant l'outrage fait à la dignité parlementaire. Le président demanda que le ministre rétractât le démenti qu'il avait donné. On ne put obtenir de lui, que le repentir d'avoir cédé à un mouvement involontaire mais irrésistible. Le chancelier de l'échiquier fit observer qu'il y avait eu provocation. Si l'on eût suivi l'avis de M. Bankes, les deux antagonistes eussent été envoyés à la Tour. Sollicité d'interpréter la phrase qui lui était échappée, M. Brougham ne faisait que cette seule réponse : « Pas un mot. » L'obstination réciproque tint long-tems les esprits incertains. Le regret d'avoir manqué à la Chambre, dominait dans les expressions du ministre dont la position était plus délicate. Lancé hors des convenances de son urbanité naturelle, il suffit de l'avoir connu pour juger de l'embarras qu'il éprouvait. La grâce de son esprit, la richesse et l'éclat de son imagination, l'élégance habituelle de ses discours se trouvaient

comme éclipsés par cette réplique brutale et vulgaire. Violence avait été faite à son caractère; et sa physionomie noble, régulière et bienveillante en était altérée. Plus libre sur son banc, Brougham, s'il regrettait en silence l'injure qu'il s'était permise, songeait bien plus à se justifier près de la Chambre, qu'à s'excuser envers celui qu'il avait si grièvement blessé. M. Canning promit de déclarer qu'il s'était trompé, si son adversaire convenait de n'avoir pas eu l'intention de l'insulter personnellement. Il était impossible que M. Brougham se tût plus long-tems. Il s'embarrassa dans son début. Sa conviction luttait encore contre la nécessité de la dissimuler. Il prétendit ne plus se souvenir des termes qu'il avait employés; et séparant dans M. Canning, l'individu de l'homme politique, il se trouva conduit à avouer qu'il n'en savait rien que d'honorable. On sentit que, de part et d'autre, avec de tels hommes, l'explication ne pouvait aller plus loin, et ce différend n'eut aucune suite. Mais telle n'est pas toujours l'issue de semblables altercations. Souvent un combat singulier en décide. Le duel du célèbre Pitt avec M. Tierney en est un exemple.

Au reste le président a la police de l'assem-

blée. Sans imposer aucune gêne, il doit arrêter la liberté avant qu'elle dégénère en licence. Sa voix n'est jamais dédaignée, ni son autorité méconnue. Il dirige les débats; et l'on comprend que cette influence, lorsqu'il sait y mettre de l'adresse, peut lui donner une grande prépondérance dans les délibérations. Son vote d'ailleurs n'intervient qu'en cas de partage. Défenseur des priviléges de la Chambre et du respect qui lui est dû, il a le droit de réprimande et de censure envers celui qui y manque. Il peut même prescrire des excuses ou infliger la prison. Quant à l'exclusion d'un membre, elle est réservée à la Chambre elle-même, qui, à son tour, demeure juge de la conduite de son président. Il occupe dans le vieux palais, une partie des appartemens du rez-de-chaussée. La jouissance des jardins qui longent la Tamise lui est dévolue. Son rang élevé comporte une honorable représentation. A ce titre il reçoit une indemnité pécuniaire qui a aussi pour objet d'assurer son indépendance, comme si cette qualité, que j'appellerais une vertu, était susceptible de s'acquérir à prix d'or, et qu'on y dût compter lorsqu'elle n'est pas garantie par l'élévation des sentimens.

Avec la moindre protection, ou à l'aide de quelques schellings, on trouve place sur les bancs mêmes de la Chambre : les femmes seules en sont exclues. Il y a aussi des titres qui donnent le droit d'y pénétrer. Les deux tribunes latérales sont à la disposition de ses membres. Celle qui est en face du président est ouverte au public et aux journalistes. Pour y entrer, j'ai pris à un guichet voisin, tel qu'on en voit à la porte des spectacles, un billet qui m'a coûté deux schellings et demi. L'assemblée était peu nombreuse. On discutait sur une question coloniale d'un médiocre intérêt. A peine si celui qui parlait attirait l'attention. Sa voix grave et monotone, loin de parvenir jusqu'à moi, semblait presque n'être pas entendue de son plus proche voisin. La plupart des assistans, groupés de côté et d'autre, causaient haut et familièrement. Quelques-uns riaient des discours qu'ils s'adressaient. Il y en avait de couchés avec nonchalance, qui dormaient déjà, ou qui appelaient le sommeil, favorisés par la chaleur de l'atmosphère, l'obscurité naissante de la dernière heure du jour, ou les vapeurs d'un déjeuner copieux.

Le voilà donc ce forum de la nouvelle Car-

thage, plus heureuse contre nos aigles que ne le fut la Carthage africaine contre celles des Romains! Quels grands intérêts ces lambris enfumés n'ont-ils pas vu débattre? combien de fois les destinées du pays, celles de l'Europe, celles des Deux-Mondes n'y furent-elles pas agitées? N'est-ce point ici que l'Écosse et l'Irlande ont perdu leur nationalité; que l'esclavage imposé aux Indes-Orientales a compensé l'affranchissement de l'Amérique, jusqu'à ce qu'un noble ressentiment les venge de leur trop longue oppression; que la vassalité d'autres peuples épars à la surface des mers a été résolue, et se maintient au mépris des principes les plus vulgaires du juste et de l'injuste? Que de faits historiques se sont accomplis dans cette étroite enceinte! Cromwell a dû la parcourir plusieurs fois, lorsque, dupe de son propre fanatisme, il s'acharnait à la ruine des Stuarts qui étaient montés sur le trône d'Angleterre le jour même de sa naissance. Sur ces bancs siégeaient les ignobles mandataires du peuple, si dociles à la voix farouche d'un soldat, infatué de je ne sais quelle mission évangélique. Cette masse qui brille sur la table, n'est-elle point la même qu'il fit enlever par ses sbires, quand il chassa ces législateurs avilis,

ferma la porte de la salle et en emporta la clef? « Otez ce jouet, » avait-il dit; et les complices de son usurpation s'étaient enfuis aussitôt, à la voix de ce prétendu Messie politique. Ce jour-là, le pouvoir militaire réussit à faire illusion au peuple, et à lui persuader qu'il avait reconquis l'exercice de sa souveraineté. Plus tard, la monarchie devait ressaisir sa puissance dans cette même arène où elle avait été avilie et vaincue, pour en être ensuite dépouillée par l'aristocratie qu'on y voit triompher aujourd'hui, sinon sans des inquiétudes fondées sur la durée de son règne, du moins encore sans partage. De quels combats plus ou moins loyaux n'a-t-elle pas été témoin, entre les champions de ces divers partis, les uns n'invoquant que la raison publique, les autres s'adressant aux passions populaires, et tous s'efforçant de faire prévaloir leur opinion, ceux-ci par un zèle désintéressé pour le bien public, ceux-là par l'amour du pouvoir! Toutefois, et parmi les vainqueurs et parmi les vaincus, combien de grandes renommées se fondèrent! Chatham, Burke, Pitt, Fox, Shéridan, Erskine, et vous tous, orateurs célèbres de ce Parlement, venez me retracer les succès de votre éloquence. Je vois les places

que vous occupiez. Hélas! combien d'entre vous ne furent-ils point aveuglés par leur haine contre la France? C'était trop loin pousser le patriotisme. Partisans exclusifs de la liberté, pourquoi se montraient-ils envers nous si avares de ses bienfaits, ou si rigides censeurs des excès qui l'accompagnent trop souvent? Parce que nous en avions ensanglanté les prémices, ils n'avaient pas le droit de nous croire indignes d'elle. Que serait l'Angleterre maintenant, si la sienne n'eût été consolidée par le même crime, et par les mêmes fureurs? Ils étaient trop éclairés pour ignorer que les nations, comme les volcans, ne s'ébranlent pas sans répandre au loin la terreur, la désolation et la mort, ou, comme les eaux stagnantes, sans lancer à leur surface, le limon impur sur lequel elles dorment. L'ayant éprouvé eux-mêmes, pourquoi nous le reprocher avec tant d'amertume et de violence?

Parmi les antagonistes de notre révolution, Burke occupe le premier rang. Sévère pour nous seuls, en même tems qu'il employait toute l'emphase de sa faconde, toute la raideur de son caractère, tout l'emportement de son élocution ambitieuse, à inspirer au peuple anglais l'horreur de nos institutions naissantes, sous pré-

texte de le préserver de leur contagion, il réprouvait avec la même force, les mesures despotiques adoptées par le gouvernement anglais contre les colons de l'Amérique septentrionale, et il taxait de tyrannie l'administration de Hastings dans l'Inde. Contradiction surprenante dans un homme d'état si habile! Etrange partage d'opinions sur les droits des peuples, que peut seul expliquer un éloignement invincible pour la nation française! Qui sait si son génie ne lui montrait pas, dans un avenir prochain, le danger d'une rivalité puissante, dès que nous serions admis à nous mêler de nos affaires, et qu'une cour corrompue, vénale et prodigue, ne disposerait plus de notre patrie, de sa fortune et de son influence politique? Quoi qu'il en soit, cette préoccupation était telle en lui, qu'elle l'égara au point de désavouer en plein Parlement, l'amitié qu'il avait vouée à Fox.

A ce nom, une vive sympathie ne s'éveille-t-elle pas en vous? D'autres y ont part sans doute, et surtout les Lansdown et les Holland, qui se sont signalés dans la carrière libérale, le premier avec plus d'indécision, le second avec plus d'énergie. Mais Fox est pour moi le plus digne athlète des libertés publiques. En quel-

que lieu qu'elles fussent attaquées, loin de s'en montrer jaloux pour l'Angleterre, il eût voulu en faire jouir le genre humain. Tandis que Burke s'attachait à révéler les maux qu'elles peuvent produire, et la nécessité d'en modérer l'usage, il croyait que les propager était le plus sûr moyen d'empêcher qu'elles ne fussent corrompues par la licence. L'orgueil avec lequel son ancien ami dépréciait notre caractère, nos héros et notre nation, il le mettait à nous proposer l'exemple de son pays, et à nous conseiller de l'imiter, afin de parvenir au degré de prospérité qu'il avait atteint. J'aime à regarder la place qu'il occupa si glorieusement. Il ne la quitta peu de jours, que pour donner aux affaires du royaume, la direction qu'il avait toujours jugée la meilleure et la plus avantageuse. Soit ministre, soit chef des whigs, ses opinions et son langage ne changèrent point. Partout il porta la conviction qui dominait toutes ses pensées. Ses discours ne laissaient rien de caché ni d'obscur. Si quelque confusion venait à les embarrasser, elle naissait de la vivacité des sentimens, des émotions, des inspirations qui le pénétraient tout-à-coup, peut-être aussi d'une sorte d'abondance que je nommerais cicéronienne. Alternativement il

s'exprimait avec naïveté, ou cédait à des mouvemens d'enthousiasme; et son élocution, ses gestes, le genre de son éloquence, comme ses formes, ses traits et même ses goûts, avaient quelque chose de trivial et de vulgaire qui s'accordait merveilleusement avec les principes sociaux dont il s'était constitué le défenseur. Dans toutes les causes populaires, sa voix s'élevait aussitôt pour les défendre. C'est par lui que fut renversé le ministère qui avait déterminé la guerre d'Amérique. Dès 1792, il votait pour l'abolition de la traite des noirs et pour l'émancipation irlandaise. La souveraineté du peuple était le dogme essentiel de sa religion politique. Mais, ce qui me touche davantage, il eut constamment une prédilection marquée pour la France. Sans cesse on le vit insister en faveur de la reconnaissance de notre république. Il se fondait sur ce principe de morale, que les nations, comme les individus, s'efforcent de se rendre recommandables en raison de l'estime qu'on leur accorde. Il ne négligea aucune occasion de réprouver les coalitions formées contre nous. Son ame généreuse se révoltait à l'idée de la guerre d'extermination qui nous avait été déclarée. Aussi, lorsqu'il lui fut permis de visiter

la France, notre premier consul lui prouva-t-il par son accueil, l'admiration que nous avaient inspirée son noble caractère et son mâle génie. Il ne tint qu'à lui de recueillir partout sur son passage, des expressions de notre reconnaissance pour l'intérêt qu'il prenait à nous. Pourquoi de plus longs jours ne lui furent-ils pas comptés? Il pouvait arriver que plus tard il servît utilement notre cause devenue celle de tous les peuples; et qu'il nous épargnât des avanies, qui, pour retomber maintenant sur l'Angleterre, n'en ont pas été moins cruelles et n'en sont pas moins odieuses.

W. Pitt naquit à Hayes, dans le comté de Kent, le 28 mai 1759. Il atteignait à peine sa septième année, que son père, lord Chatham, lui donna pour précepteur le docteur Wilson qui dirigea ses études élémentaires. Dès l'âge de quatorze ans, il entra à Oxford dans le collége de Pembroke. Ses progrès furent prompts; et sa vocation politique se développa si rapidement qu'à vingt-trois ans il était chancelier de l'échiquier. Lors de sa première sortie du ministère, soit mécontentement, soit dégoût, soit orgueil blessé, il passa sur le continent, et vint habiter Rheims pour étudier le français ou s'y perfec-

tionner. En apprenant l'arrivée dans son diocèse, d'un étranger déjà célèbre, l'archevêque Talleyrand le reçut dans sa résidence de Saint-Thiéry, et le remit aux soins de son neveu l'abbé de Périgord. Quel instituteur, ou quel émule était plus propre à faire ressortir les richesses et l'élégance de notre langue? Au reste les leçons ne durèrent que six semaines. Je tiens indirectement ces détails du chevalier Wilson, fils du docteur Wilson lui-même; et je les rapporte pour leur singularité, et aussi parce qu'ils rectifient l'erreur de nos biographes qui font naître Pitt à Angers, le confondant sans doute avec un de ses cousins, son homonyme, qui fut depuis lord Camelford. J'ignore si l'abbé de Périgord réussit dans l'espèce d'éducation qui lui avait été confiée. Toujours est-il que le ministre anglais n'en conserva aucune reconnaissance; et qu'à deux reprises, son ingratitude se signala depuis par des procédés acerbes, comme on disait dans le tems auquel ils se rapportent. Pitt ne puisa non plus à l'école de son précepteur, aucune bienveillance pour la France. Loin de là, on dirait que son antipathie contre elle, l'emportait sur la juste sympathie qu'il éprouvait pour l'Angleterre : tant le besoin de nous nuire

dominait en lui la volonté fort honorable de servir ses compatriotes. Aussi long-tems qu'il dirigea le cabinet de Saint-James, nulle part nous ne rencontrâmes un ennemi qu'il ne nous l'eût suscité. Rien ne lui coûtait pour en assurer la solde, ni les impôts, ni les emprunts, immolant ainsi la prospérité future de l'état dont il tenait les rênes, à la satisfaction passagère d'une animosité implacable. Ses amis veulent qu'il n'ait agi que par soumission à la majorité du Parlement. S'il n'en eût pas partagé les vœux et les opinions, qui l'empêchait de se retirer? Déjà le tems a prononcé sur les systèmes qu'il fit prévaloir. Peut-être même le moment n'est-il pas éloigné, de voir leur danger, inaperçu alors, se résoudre en quelque grande catastrophe. Cependant de quelles illusions savait-il fasciner leurs esprits! La confiance qu'on avait en lui, ne connaissait aucune borne. A sa voix, tous les sacrifices étaient faciles. Chacun s'encourageait à y souscrire. Le bill contre les séditions, celui des étrangers, la suspension de la loi d'*habeas corpus*; toutes les restrictions des droits les plus sacrés, furent adoptées sous son patronage, par son entremise, je dirais presque imposées par la fermeté de sa volonté, que se-

condait une argumentation froide, puissante et presque impérieuse. Pour éviter l'abus de la liberté, il parvint à en supprimer l'usage. Traité comme la providence de cette époque critique, il obtenait en tout une aveugle soumission.

Les fastes du Parlement britannique citent après lui, peu de noms dignes d'une illustration véritable. Ce n'est pas moi qui y joindrais ni celui de lord Castlereagh, ni celui de lord Bathurst. Un Français ne peut voir en eux, que les persécuteurs sans foi comme sans honte, du plus grand homme des tems modernes; que les exécuteurs de la sentence portée par les rois de l'Europe, au mépris du droit des gens, contre celui qui seul était capable de justifier le pouvoir absolu. Vainement citera-t-on l'habileté diplomatique du premier, l'influence aristocratique du second, les actes publics plus ou moins utiles à leur pays, qui ont signalé l'administration de tous les deux. L'histoire les accusera d'avoir inventé la prison de Sainte-Hélène; d'y avoir fait languir et mourir un général, un souverain qui demandait l'hospitalité après avoir posé les armes; et d'en avoir protégé et récompensé l'infâme geôlier. Qui pourrait oublier le dédain dont ils aggravèrent les souffrances de

leur victime? L'humanité s'indigne d'un supplice si minutieux. L'un l'a payé de sa vie ; car je veux croire que l'aliénation qui en hâta le terme, naquit des remords d'une conscience bourrelée, plus que des embarras et des travaux d'un ministère dont le système était près d'échouer, ou de je ne sais quel accès de honte excité par une imputation aussi ignoble que calomnieuse : l'autre y a survécu, mais pour vivre sans doute obsédé par la présence de l'ombre imposante qui demande vengeance contre lui. Au reste aucun d'eux n'évitera le jugement de la postérité. N'est-il pas déjà prononcé? Elle a des piloris comme des colonnes triomphales, des stigmates flétrissans comme des palmes glorieuses. Pour elle, l'ère de Napoléon sera féconde en peines et en récompenses. Voyez combien de rangs elle a déjà assignés, et qui ne sont plus tels que les contemporains les avaient faits.

Mais laissons ces renommées flétries, en présence de celles qui s'élèvent, et qui promettent de mériter mieux du genre humain. Les Grey, les Huskisson, plusieurs autres sortent de la ligne commune. A leur tête, je placerai Canning qui marche à pas de géant dans la carrière qu'il s'est ouverte. Dès son apparition, il excita les

clameurs de l'envie. Si parfois il appuyait le ministère, les membres de cette opposition systématique, et qu'on devrait dire stupide, qui critique tout, avec ou sans raison, lui reprochaient de modifier ses principes pour arriver au pouvoir. Prenait-il parti pour la reine dans l'ignoble procès qui lui était intenté, la Cour ne voyait en lui qu'un novateur menaçant. Il était donné à son habileté, à son instruction variée, à l'empire de son éloquence, et à son élocution à la fois gracieuse et entraînante, de renverser tous les obstacles, de désarmer tous les soupçons, de recueillir enfin tous les suffrages. La portée de son esprit semble n'avoir point de bornes. Par lui commencent à mûrir plusieurs questions destinées à amener des changemens notables dans la constitution anglaise. Leur solution va devenir indispensable. Sont-ce des nécessités de l'époque ou seulement des essais? Dans l'une et l'autre hypothèse on éprouve le besoin de voir celui qui s'en est emparé consommer son œuvre. Unir toutes les puissances de l'Europe dans la seule vue d'une paix solide et durable, lancer le commerce dans de nouvelles voies, frapper à sa racine l'intolérance religieuse, purifier le système électoral, sont de

vastes desseins. Ils tiennent aux plus intimes fondemens de la société. Ce sont autant de remèdes héroïques, propres à guérir les maux dont elle paraît menacée, mais qui peuvent se changer en poisons mortels, si celui qui les a prescrits, n'en étudie et n'en règle pas les effets.

Après lui, et peut-être bientôt sur la même ligne, M. Brougham est l'un des hommes les plus marquans du nouveau régime qui se prépare. Ses plaidoyers en faveur de la reine Caroline auraient suffi pour révéler sa vaste instruction, l'élévation de ses sentimens, la fécondité et la souplesse de son esprit, et la courageuse énergie qui le distingue. Dans cette lutte, où la gloire ne resta pas au vainqueur, l'homme d'état se montra l'égal de l'avocat. Éclairé par des études profondes, assidues, infatigables; habile à rassembler, à s'approprier les élémens dont se compose l'opinion publique, il possède au plus haut degré l'art d'en seconder le développement, et de la faire triompher. Avant lui, nul ne sut si bien mettre à profit les leçons du passé, tirer un si grand parti du présent, ni pénétrer dans l'avenir avec plus de perspicacité. Sa logique est tellement pressante, qu'en donnant à ses partisans des motifs

nouveaux, inattendus, de persister dans les principes dont il embrasse la défense, rarement il manque d'ébranler la conviction de ses adversaires. Quelle que soit l'étendue de sa pensée, il l'expose, sinon toujours en peu de mots, du moins avec une netteté parfaite. Sobre de traits saillans et d'images, il se repose de l'effet de ses improvisations sur la force de ses argumens, la propriété de ses expressions, et la tournure variée de ses phrases. Son éloquence est empreinte d'une sorte de virilité dont ses détracteurs ont fait une hardiesse brutale. De toutes les figures de l'art oratoire le pathétique lui est seul étranger : dédaignant d'émouvoir le cœur, il ne s'adresse qu'à la raison. La rusticité de ses traits, sa physionomie méditative, la fermeté de sa contenance, ne permettraient pas qu'il descendît à un semblable artifice de la parole : et l'on en profite pour le taxer d'orgueil, et d'une sorte d'aigreur dans le caractère que ses vertus domestiques démentent. Ses exordes sont calmes, mesurés, presque froids. Il élève la voix à mesure que ses idées s'agrandissent. Aidé tour à tour des clartés surprenantes de son esprit, et des trésors d'une mémoire inépuisable, il excite, soutient, captive l'attention : et si quelque suf-

frage lui échappe, du moins recueille-t-il d'unanimes applaudissemens. Dès sa jeunesse, il montra pour les travaux intellectuels une sorte de passion. Ce besoin d'apprendre qui le possède, ne s'est amorti, ni par les progrès de l'âge, ni par la préoccupation des affaires, ni par la conscience d'une supériorité généralement reconnue. L'aptitude et la persévérance de son application, lui ont rendu familières les connaissances les plus variées. On s'étonne des sujets sans nombre qu'il a traités, sans jamais encourir quelque reproche de médiocrité. Quoique son penchant le porte de préférence vers la philosophie, l'histoire, la législation et la politique, il n'a point négligé les arts d'agrément. Aucune production littéraire, même des plus frivoles, ne se publie, sur laquelle il dédaigne d'asseoir et d'exprimer son jugement. On assure qu'il lit moins qu'il ne parcourt les pages d'un livre : et qu'après cet examen rapide, il en parle comme s'il l'avait lentement médité, distribuant avec goût et justesse, le blâme et la louange. Moore dit de lui que son génie est encyclopédique.

Le hasard a fait tomber entre mes mains, le discours qu'il prononça à l'occasion des mesu-

res d'intervention adoptées par le congrès de Vérone, contre le gouvernement constitutionnel de l'Espagne. La session parlementaire venait de s'ouvrir. Il fallait répondre au discours de la Couronne. Le ministère avait déclaré qu'il s'interdisait de participer aux remontrances et aux résolutions, consignées dans les notes diplomatiques que venaient de publier isolément, mais d'un commun accord, les membres de la Sainte-Alliance. Chacun des monarques qui la composent, feignant de trembler pour sa propre couronne, s'établissait protecteur de celle de Ferdinand. Seulement le même thême était fait de quatre façons. Au langage du Russe, on eût pu reconnaître le ton impérieux d'un maître accoutumé à être obéi servilement. Le Prussien laissait percer, dans ce qu'il appelait les conseils de sa sagesse, l'embarras d'avoir manqué envers ses propres sujets, aux engagemens qu'il avait pris en présence de l'Europe armée et victorieuse. La ruse et le patelinage de l'Autrichien se trahissaient jusque dans ses moindres expressions. Tous trois finissaient par la menace de traiter la Péninsule en ennemie, si elle ne rendait la liberté à son roi dont pour la première fois on alléguait la captivité. Il avait bien

fallu que Louis XVIII entrât aussi dans cette croisade anti-libérale. Aucune excuse de sa part n'eût été admise, si tant est qu'il eût essayé d'en présenter. Conscrit de la ligue du pouvoir absolu, on ne lui laissa aucune faculté de se faire remplacer. Toute sa finesse se borna dans cette circonstance critique de son règne, à dissimuler le moins mal possible, la violence à laquelle il lui convenait peut-être de céder. La motion de l'adresse était faite dans la Chambre des Communes. M. Brougham rendit d'abord hommage aux vues patriotiques exprimées par les ministres dans le discours du roi. Il se félicita d'avoir à émettre son opinion dans une conjoncture si importante pour l'Europe, pour l'Angleterre en particulier, et pour l'indépendance des peuples. Puis, après une esquisse rapide de la situation de la Grande-Bretagne, qui le conduisit à insister sur la nécessité de réduire toutes les dépenses publiques, pour donner à la marine anglaise une attitude formidable, il se crut autorisé à supposer que l'intervention des membres de la Sainte-Alliance dans les démêlés intérieurs de l'Espagne, forcerait l'Angleterre de venir au secours du Portugal, son ancien allié. Examinant ensuite les prétendues

raisons d'état sur lesquelles on fondait cette démarche armée, il démontra qu'elle était une infraction flagrante du droit des gens, et continua à peu près en ces termes :

« Pour juger les principes qu'on avoue maintenant, tâchez de lire avec patience, si vous le pouvez, les déclarations articulées dans les notes de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse : et avec tout le respect dû à ces grandes autorités, vous conviendrez qu'il n'y a point de chancellerie, ni de bureau ministériel qui pût produire, avec la meilleure volonté possible, une œuvre plus incohérente, plus absurde, plus extravagante, mieux combinée pour exciter à la fois le dégoût et la dérision. Je n'importunerai point la Chambre en me livrant à un examen détaillé de ce que contiennent ces productions remarquables de la légitimité : il me suffira d'en choisir quelques passages.

» Voici comment la note de Sa Majesté Prussienne parle du rétablissement des cortès en 1812 : « En confondant, dit-elle, tous les élémens » sociaux et tous les pouvoirs, et en organi» sant uniquement le principe d'une opposi» tion légale et permanente contre le gouver» nement, il a nécessairement détruit l'autorité

» centrale et tutélaire qui constitue l'essence » du système monarchique. » C'est ainsi que s'exprime le roi de Prusse, qui, pour n'en pas dire davantage, donne là une grande preuve des connaissances que son rédacteur possède sur la matière, et de la contradiction qui existe entre le système monarchique, comme il l'appelle, et la forme actuelle du gouvernement espagnol.

» Dans des termes non moins forts, l'empereur de Russie qualifie le gouvernement constitutionnel des cortès, de « lois que la raison publique de l'Europe, éclairée par l'expérience » de tous les siècles, a frappées de sa réprobation. » Où donc Sa Majesté Impériale, avec son caractère conservateur de la paix, a-t-elle trouvé que la constitution de l'Espagne fût réprouvée par la raison publique de l'Europe? La Chambre voudra bien remarquer que cette raison était aussi celle de Sa Majesté Impériale il y a dix ans; que, quoiqu'elle eût alors sous les yeux l'expérience de tous les siècles, elle ne fit pas moins en l'an 1812 un traité avec l'Espagne, sous les mêmes cortès, sous la même constitution qui n'a depuis, et jusqu'à cette heure, été nullement modifiée. Dans ce traité, Sa Majesté

l'empereur de toutes les Russies, parlant du gouvernement d'alors, employa la même expression dont lui et ses alliés se servent maintenant pour se désigner eux-mêmes, expression dont, par parenthèse, ils abusent étrangement : il qualifia du titre de légitime, le gouvernement des cortès, le même à la constitution duquel les Espagnols n'ont pas changé un seul mot, chose qui s'est rencontrée rarement dans de semblables circonstances : et à Dieu ne plaise qu'ils y changent seulement une lettre, pendant qu'ils auront sur la poitrine les baïonnettes étrangères! »

Ici l'orateur conseille aux cortès de persister dans leur résolution. Le traité d'Aix-la-Chapelle, où la Sainte-Alliance trace les règles de ses interventions éventuelles, lui fournit le texte d'une argumentation dont il ne néglige aucun avantage. Il cite l'exemple de la Pologne, immolée à l'abri des mêmes protestations qu'on prodigue aujourd'hui aux Espagnols; et passant à l'examen des documens officiels où elles sont répétées avec une affectation suspecte, il pense que tous les gouvernemens libres en doivent concevoir de l'ombrage.

« Je serais bien aise, dit-il, d'apprendre à

quelle hypothèse, d'après de telles maximes, cette doctrine de l'intervention ne serait pas susceptible de s'étendre. Qui pourrait ne pas s'arroger désormais l'autorité de commenter, de critiquer, ou de dicter des lois? La Chambre n'imagine peut-être pas quelle latitude comporte l'intervention de ces législateurs armés. L'un allègue la révolte des colonies; l'autre, la faiblesse de l'administration. Qui sait? La Russie est peut-être curieuse de voir Ferdinand environné de ceux qu'elle estime les plus éclairés et les plus fidèles sujets de cette couronne, c'est-à-dire d'hommes qui soient, de toutes manières, dignes de la confiance de son maître impérial; de sorte que, selon l'un des sages de Vérone, et selon tous (car ils paraissent d'accord sur ce point, et ceci est une considération importante), l'insuffisance, à leur sens, du gouvernement d'un pays serait pour eux un motif de se mêler de ses affaires. Où donc s'arrêterait cette prétention? N'est-on pas fondé à conclure qu'un royaume à qui des charges ruineuses sont imposées, sur qui pèse une dette énorme, et dont les impôts se renouvellent d'année en année sans éprouver une diminution sensible, pourrait aussi être mis au rang de ceux qu'il conviendrait

de secourir? Cette opinion n'a rien d'étrange. Elle prouve l'élasticité du principe de l'intervention ; peut-être encore, car il admet une marge d'une ampleur considérable, la misère de l'agriculture et la gêne du commerce sembleraient-elles à la sagesse de ces hautes puissances, un prétexte tout aussi plausible qu'un autre. »

Puis viennent l'histoire sommaire et l'apologie de la révolution espagnole.

« J'omets à dessein, reprend l'orateur, les diverses phrases de la Prusse, sur « la philosophie » perturbatrice, les rêves d'une fallacieuse li- » berté, les droits vénérables et sacrés des rois, » et le gouvernement impuissant et paralysé de » l'Espagne, » dont sa note est entièrement remplie. Je ne m'arrête pas non plus au reproche qu'elle fait aux Espagnols, d'ignorer les principes conservateurs de l'ordre social ou sans doute du pouvoir absolu, et de n'avoir point consacré les grandes vérités politiques, qui, bien que constamment dans la bouche des trois souverains, ne se trouvent cependant nulle part appliquées par aucun d'eux.

» De son côté l'Autriche a parlé « des droits » solides et respectables de l'Espagne à la pro- » tection de l'Europe. » Elle la prie d'adopter

une autre forme de gouvernement, et l'engage à répudier « de coupables illusions, et un ré-
» gime reconnu impraticable par ceux mêmes
» que l'égoïsme ou l'orgueil y tiennent encore
» attachés : » ce sont ses propres paroles.

» Il serait dégoûtant d'analyser avec détail des documens à la fois si odieux, si iniques et si abominables. Il n'y a eu qu'une opinion à leur égard hors de la Chambre ; et je vois bien qu'elle se manifeste également au dedans : encore, tout monstrueux, insolens et injustifiables qu'ils sont au même degré, celui de la Russie me paraît l'emporter sur les autres. La Russie ! une puissance qui n'est européenne qu'à moitié, dont les possessions s'étendent plus vers l'orient que vers l'occident, qui n'a de principes d'action que ceux du plus absolu despotisme, et dont la conduite s'inspira toujours plus de barbarie que de civilisation ! Comme ses alliés, elle met en avant des idées générales tant soit peu arbitraires, accompagnées, avec une affectation surprenante, de protestations d'honneur et de bonne foi : mais plus de vague et d'obscurité règne dans son style ; ou bien, quand les termes sont clairs et intelligibles, ils ne servent qu'à faire ressortir la difformité de la pensée, et à la

présenter sous un jour plus hideux et plus détestable. Toutefois la conclusion est la même. »

A la suite d'éloges donnés à la sage et magnanime réponse des cortès, M. Brougham ajoute :

« Quand les monarques alliés ont trouvé convenable d'adopter un système d'intervention dans la politique de l'Espagne, de descendre à un examen minutieux et détaillé de toutes les parties de son gouvernement intérieur ; quand toutes les sentences de leurs notes respectives sont une insulte personnelle et directe pour chaque individu de la Péninsule ; et quand les tentatives les plus évidentes sont faites dans leurs différens manifestes, pour exciter la rébellion dans le pays, et pour animer une classe de citoyens contre l'autre ; je ne m'étonne pas que, dans ses réponses, le gouvernement espagnol ait fait aussi quelques allusions à la politique et à l'administration des souverains alliés, ni que quelques-unes des imputations si imprudemment alléguées contre lui, aient été renvoyées avec mépris à ceux qui les avaient si faussement et si audacieusement lancées.

» Y avait-il rien de plus naturel de la part des cortès, que d'inviter Sa Majesté Prussienne, par exemple, qui a montré tant de sollicitude pour

le bien-être et l'organisation sociale des Espagnols, et qui s'est instituée critique si minutieuse des lois constitutionnelles qu'ils se sont données, à se souvenir plutôt des vœux nombreux de son propre peuple, et des promesses qu'elle lui a faites depuis plusieurs années? Y avait-il rien de plus naturel que de suggérer à ce roi, qu'il signalerait mieux la profondeur de son savoir, en accordant à ses sujets une forme de gouvernement représentatif, comme il en a pris l'engagement, qu'en entretenant à leurs dépens, et presque pour leur entière ruine, une armée disproportionnée, dans le but de ravager le territoire, ou d'anéantir les libertés de quelque état de son voisinage? L'Espagne avait le droit de faire cette représentation à Sa Majesté de Prusse : car Sa Majesté de Prusse doit beaucoup, et immensément, aux efforts de cette même Espagne. En effet, c'est la courageuse résistance des Espagnols à l'invasion de Bonaparte, qui créa une diversion en faveur de la Prusse, dans un tems où cette diversion était bien nécessaire aux intérêts de Sa Majesté, hélas! et même à son existence.

» Y avait-il rien de plus naturel encore de la part des cortès, que de demander à l'empereur

d'Autriche, si lui, qui se donnait maintenant comme un si grand exemple d'équité pour les intérêts de Ferdinand, avait toujours fait preuve d'une égale justice touchant les intérêts des autres? Y avait-il rien de plus simple, que de lui suggérer qu'avant de se montrer généreux envers Ferdinand, il fallait au moins s'acquitter envers Georges; et qu'il convenait de lui rendre en totalité, ou seulement en partie, les vingt millions qu'il lui a empruntés dans un tems de détresse, somme dont le non-paiement a diminué les ressources d'un allié de l'Espagne, et concourt en ce moment à affaiblir d'autant l'intensité de ses efforts? En supposant que le principe d'intervention dans les affaires intérieures des nations voisines soit admis, un peuple libre n'était-il pas en droit de s'informer comment il se faisait que les donjons de Sa Majesté fussent pleins de tout ce qu'il y a de noble, de recommandable, de vertueux et de patriote dans le Milanais; de la sommer de rendre compte de l'océan de sang qu'elle a versé dans ses propres possessions de l'Italie septentrionale; de réclamer d'elle quelques explications sur cette police de fer, à l'aide de laquelle elle a livré des hommes, des femmes, des enfans, non pas à

l'exil ou à la mort, mais à une détention impitoyable pour dix, vingt et trente ans, et même pour leur vie, sans qu'on puisse désigner le moins du monde le crime pour lequel ils ont été condamnés?

» L'empereur Alexandre lui-même, sensible et attendri comme il l'est « à la vue du sang ré- » pandu dans les avenues d'un palais royal, » aspect si horrible que, si l'on s'en rapporte à son langage, jamais encore on n'a rien vu de semblable dans l'histoire de l'univers, aurait pu recevoir une leçon qui peut-être ne lui eût pas semblé plaisante. Car l'empereur Alexandre, tout pur qu'on le suppose, tout innocens que puissent se dire ses agens, descend cependant de pères et de mères qui ont détrôné, confiné et assassiné des frères, des époux et des enfans. Dieu me préserve d'imputer les actes de violence exercés contre la personne des différens membres de la dynastie actuelle de Russie, à leurs proches parens! mais il est arrivé de façon ou d'autre, et par quelque fatalité inexplicable sans doute, que ces nobles parens ont invariablement recueilli le fruit des atrocités commises, et ont de même invariablement négligé d'en soumettre les auteurs à la rigueur

des lois. Dans de telles conjonctures, si j'avais eu l'honneur d'être admis dans les conseils de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, j'eusse été le premier à détourner mon maître impérial, de toucher un sujet si délicat. Je l'aurais supplié de réfléchir deux fois, trois fois, même une quatrième et une cinquième fois, avant de s'aventurer à faire la moindre allusion à un fait si épineux. Je l'aurais sollicité, avec tout le respect qui lui est dû, de chercher un tout autre expédient; je lui aurais exprimé le désir de le voir adopter tout autre argument. Je l'aurais engagé à employer plutôt ce qu'il pouvait dire touchant la Turquie, la Grèce, ou même sur Minorque, où depuis il a de tems en tems porté ses regards, avant d'adopter cette locution singulière de « sang répandu dans » les avenues d'un palais royal. » Et enfin, de toutes manières, je lui aurais conseillé de la cacher dans quelque endroit obscur, au lieu de la mettre, avec la prétention d'un habile rhéteur, dans le lieu le plus apparent du principal moyen de son éloquence.

» Je trouve aussi, dans les documens dont je vous entretiens, une allusion au sujet de laquelle, le gouvernement espagnol, s'il en avait

ressenti la velléité, aurait pu faire à la Sainte-Alliance une réprimande bien sévère. Je veux dire le ton léger dont les trois potentats ont parlé d'un individu, qui, quels que soient ses défauts, ou même ses crimes si l'on veut, n'en doit pas moins être regardé comme doué d'un grand et resplendissant caractère; qui, parce qu'il n'est plus maintenant ni sur le trône, ni en liberté, ni même vivant, a été signalé par eux, non-seulement comme un ambitieux aventurier, non-seulement comme un tyran, mais aussi comme un parvenu et un usurpateur. Ce n'était pas là le langage que tenaient autrefois les têtes couronnées. Ce n'était pas non plus ainsi qu'il leur était permis de s'exprimer touchant ce personnage illustre. Quelle que soit l'opinion que d'autres attachent à sa conduite, ils gardent du moins le silence : mais eux, ils n'avaient pas le droit de le nommer usurpateur, car dans plusieurs de ses usurpations ils ont été ses complices volontaires. Le roi de Prusse suivit sa fortune avec la servilité la plus déhontée, après la défaite complète qu'il essuya de sa part en l'an 1807 : on se souvient qu'il n'eut pas plus tôt recouvré la possibilité de se remettre sur ses pieds, qu'il saisit le premier moment favorable

pour se jeter aux genoux du vainqueur; et qu'après s'être bien traîné et avoir bien rampé dans la poussière, il ne demanda rien moins à Bonaparte, que les domaines étrangers de Sa Majesté Britannique, le royaume de Hanovre.

» L'empereur Alexandre aussi, après avoir subi la cérémonie d'une entière défaite, ne dédaigna pas de ramasser les miettes qui tombaient de la bouche de son rival plus fortuné; il ne dédaigna pas de prendre, plutôt que de ne rien avoir, plutôt que d'omettre le principe russe de toujours gagner quelque chose à tout, soit en Europe, soit en Asie, et dernièrement même jusqu'en Amérique. Afin de ne jamais négliger la politique kalmouque d'ajouter quelque chose à ce qui a déjà été pris, refusa-t-il de la main du vainqueur, quelques milles de territoire avec une population additionnelle de deux ou trois mille serfs seulement? Son cœur paternel, nourri de cette tendresse envers ses sujets, que sa grand'mère lui a transmise, n'eût pas été satisfait, s'il n'avait trouvé à s'épancher sur un plus vaste horizon : c'est pourquoi, quand l'occasion s'en est offerte, on l'a vu prêt à accepter, comme il l'a acceptée en effet, de la

munificence du même conquérant, une indemnité aussi forte en proportion que sa première part avait été modique.

» L'empereur d'Autriche enfin, qui était entré le premier dans cette arène de pillage et qui y est demeuré jusqu'à la fin, lui qui, sinon complice des jacobins de France dans l'occupation de Venise, a du moins été le recéleur des larcins politiques qui y furent commis, circonstance dans laquelle le recéleur fut aussi coupable que le voleur, comme dans le tems cela fut constaté dans cette enceinte; ce prince magnanime qui, après une alternative continuelle de soumission et de ruse d'une part, de faiblesse et d'audace de l'autre, a fini par s'imposer l'honneur de donner en mariage à Bonaparte, sa fille favorite, aurait dû apprendre que le nom d'usurpateur ne pouvait appartenir justement à celui du caprice duquel sa destinée et sa fortune avaient si souvent dépendu.

» Tout extraordinaire que cela soit, il n'est pas moins vrai, qu'après que le génie puissant de Bonaparte eut succombé à l'ardeur sans frein de son tempérament plus puissant encore; après que ses armées eurent péri par les rigueurs d'un hiver septentrional; après que son étoile

eut pâli devant celle des alliés; après que ces monarques eurent réussi dans leurs conquêtes, par l'appel qu'ils firent à l'énergie de leurs peuples, et par la bravoure avec laquelle leurs peuples répondirent à cet appel; après la victoire complète qu'ils durent au secours que leur prêtèrent les armes, le savoir et la valeur de l'Angleterre, sans laquelle ils n'eussent conjuré aucun orage, et aucun enthousiasme populaire n'eût englouti Bonaparte : il est extraordinaire, je le répète, et non moins vrai, que ces mêmes hommes sont les premiers à imiter la politique contre laquelle ils s'élevaient si violemment, et l'étendent même davantage dans ce qu'elle a de plus condamnable. Les choses sont telles que je les dis : car jamais Bonaparte n'a été accusé par ses flatteurs les plus insensés, d'actions aussi atroces que les spoliations de la Norwége, le partage de la Saxe, la livraison de Gênes et la cession de Raguse. C'en est trop véritablement pour les souverains alliés, après avoir commis des actes si iniques, si coupables; quand ils se sont soumis à une si longue suite d'hommages et de déférences envers Bonaparte, accompagnés de toute sorte de dégradations et d'humiliations personnelles, c'en est trop de

l'attaquer maintenant et de calomnier sa mémoire, pour des faits dont ils ont dans le tems tiré de grands avantages, et qu'ils ont depuis surpassés par leurs propres injustices.....

» Toutefois il me fait quelque peine de voir qu'un monarque, aussi avisé que le roi de France s'est montré l'être dans plusieurs circonstances, ait obéi, même un seul instant, aux injonctions arbitraires de la junte des tyrans. Je suis convaincu que cette aberration de sa part, des principes plus sûrs qui l'ont jusqu'à présent dirigé, ne sera que temporaire. Je me persuade que les hommes qui paraissent n'avoir surpris sa confiance que pour en abuser, la perdront prochainement; ou bien que la voix du pays dont ils sont sur le point de sacrifier les intérêts, dont ils paraissent empressés de détruire les libertés naissantes, les forcera bientôt de suivre une politique plus libérale, et plus digne de l'humanité. En effet, le roi de France a été induit par de vils adulateurs qui l'entourent maintenant, à aller même au-delà des principes de la Sainte-Alliance. On lui a insinué de dire au monde, qu'un peuple libre ne pouvait tenir une constitution que des mains d'un roi. Ce souverain accompli, et toute l'Europe se plaît

à reconnaître en lui à la fois, le prince le mieux élevé et le savant le plus érudit, ne peut pas ignorer que tous les hommes prudens et instruits de l'antiquité diffèrent avec lui d'opinion à ce sujet. Et si je lui rappelais une sentence que j'ai rencontrée dans un ouvrage nouvellement trouvé, d'un auteur dont l'éloquence égale à peine la science profonde, et dont les connaissances comme homme d'état ne peuvent se comparer qu'à la philosophie qui distingue ses écrits; si je rappelais au roi de France, une opinion de Cicéron en opposition directe avec les doctrines qu'il a récemment professées, j'ai la certitude qu'il la méditerait avec toute l'attention due à une telle autorité. Cicéron a dit : *Itaque nullâ aliâ in civitate, nisi in quâ populi potestas summa est, ullum domicilium libertas habet* [1]. Je recommande à Sa Majesté Très-Chrétienne de réfléchir, non seulement sur la sagesse d'un si grand philosophe, mais aussi sur l'expérience d'un si grand publiciste. Je l'invite à considérer que Cicéron était un des hommes les plus éclairés du monde ; que, comme

[1] Cic., *de la République*, liv. I, c. 31.

Il n'y a de véritable liberté que celle qui émane de la souveraineté du peuple.

lui, il vivait dans des tems d'un danger imminent et d'une extrême difficulté; qu'il eut à combattre la plus formidable conspiration à laquelle la vie et l'indépendance de la société aient jamais été exposées; que, dans des circonstances si critiques, il n'eut recours qu'à la constitution romaine; qu'il se confia uniquement au dévouement patriotique de ses concitoyens; qu'il n'en appela qu'à la puissance de son propre génie et à l'autorité de la loi, et qu'il ne lui tomba jamais dans l'esprit d'implorer le secours des Allobroges, des Teutons ou des Scythes d'alors. J'affirme donc que si le roi de France en vient à recourir soit aux modernes Teutons, soit aux modernes Scythes, pour le seconder dans cette guerre impie, un arrêt solennel frappera à la fois lui et sa famille, et la dynastie des Gaules sera changée sur-le-champ et pour toujours.

» Je vous le demande : sur quels motifs se fonde la nécessité de cette guerre? On a dit qu'elle était entreprise parce qu'une insurrection avait éclaté avec succès à Madrid. Je veux bien qu'il en soit ainsi. Mais ce qu'on a nommé une insurrection, n'était qu'un effort pour rétablir la constitution légale du pays, sa loi poli-

tique fondamentale jusqu'à l'époque où Ferdinand la détruisit à la suite d'une révolte militaire. Ainsi quand un effort semblable a donné aux amis de la liberté, les moyens de regagner ce qu'ils avaient perdu, c'est une erreur de langage que de taxer d'insurrection ce mode de recouvrer ses droits, et un abus de mots qui n'a pu être commis que pour tromper la raison, ou ménager les préjugés de la portion du genre humain qui n'a d'esprit public que le respect du pouvoir.

» Quel que soit au reste le prétexte de la guerre dont il s'agit, sa cause réelle n'est pas difficile à conjecturer. Ce n'est point par haine pour l'Espagne et le Portugal, considérés seulement en eux-mêmes, que les souverains alliés acheminent leurs hordes vers la Péninsule; ce n'est point contre la liberté sur l'Èbre, où la liberté sur le Minho qu'ils se préparent au combat : c'est contre la liberté elle-même, contre la liberté partout où elle se trouve; contre la liberté, quels que soient les hommes qui la possèdent; contre la liberté, quels que soient les remparts qui la défendent, quelles que soient les garanties qui la protègent. Elle est l'objet de leur aversion la plus invétérée; et contre elle,

ils sont prêts à employer toute espèce d'artifice, de fraude ou de violence. Ils craignent ses institutions. Son esprit leur est en horreur. Ils haïssent, avec toute la méchanceté des génies infernaux, les bienfaits qu'elle a répandus sur l'humanité, les monumens qui ont été érigés en son honneur, les miracles qu'a enfantés son saint enthousiasme; car ils ne peuvent s'empêcher de trembler et de craindre au seul bruit de son nom. C'est pour cela, quelque couleur qu'on y veuille donner, qu'ils ne portent point une amitié véritable à notre patrie. Aussi long-tems qu'elle conservera sa constitution; aussi long-tems que le Parlement sera un tribunal libre et ouvert, où toutes les nations qui sont sous le ciel, pourront citer leurs oppresseurs, quelque puissans, quelque élevés en dignité qu'ils soient; aussi long-tems, dis-je, l'Angleterre sera l'objet de leur haine, et de leurs machinations, quelquefois ourdies en secret, quelquefois se montrant à découvert, mais toujours avec une vigueur et une activité qui ne se démentent point.

» Il serait oiseux de supposer que ces censeurs armés pussent s'arrêter dans leurs projets, soit par le défaut de tems, soit par le genre de

délimitation des divers états. La Chambre croira-t-elle que, s'il se rencontrait dans le voisinage de l'empereur Alexandre, quelque portion de territoire qui parût s'accorder particulièrement avec ses intérêts; Sa Majesté Impériale ne saurait pas bientôt découvrir dans les institutions de ce pays, quelque défaut, quelque vice propre à nécessiter son intervention, quand même il serait question d'une partie de l'empire ottoman. Bien plus, si Sa Majesté Impériale se trouvait réunie à son consistoire de tyrans et de critiques armés, je pense que ce serait bien vainement que le mufti, avec toute sa tribu de savans ulémas, argumenterait contre elle de la sainteté de son vénérable gouvernement. Vainement lui dirait-il que ce gouvernement a l'ancienneté en sa faveur; qu'il est en pleine possession *du principe conservateur de l'ordre social;* qu'il est *fondé sur de grandes vérités;* qu'il n'est *ni impuissant, ni paralysé;* qu'il n'a jamais prêté l'oreille *aux funestes doctrines d'une philosophie désorganisatrice;* et que jamais il ne fut visité par rien de semblable *aux rêves d'une fallacieuse liberté :* mon avis est que lors même que le chef savant de la religion de Mahomet parlerait, comme s'il s'agissait du Coran, ces trois mes-

sieurs de Vérone ne se détourneraient pas avec dégoût comme je ferais moi, mais qu'ils chercheraient une avenue par où ils pussent pénétrer dans l'intérieur du territoire en question; que, s'ils n'en trouvaient pas, ils ne seraient pas fort scrupuleux à s'en ouvrir une : et pour tout résumer, le résultat serait que, dans trois mois à dater du jour de la délibération, l'empereur Alexandre arriverait à Constantinople... Cependant l'Autriche et la Prusse seraient invitées à chercher une indemnité quelconque dont l'Angleterre ou son roi pût les accommoder. »

Le reste de ce discours est une exhortation au ministère anglais de méditer sur les conséquences d'une intervention subversive des droits des nations, et de se tenir prêt à y opposer la généreuse résistance qui convient à l'honneur de la Grande-Bretagne, et aux principes sacrés de son gouvernement.

J'ai sans doute dépassé les bornes d'une citation, en plaçant ici une longue analyse, et souvent le texte entier d'un discours dont le sujet n'offre déjà plus un intérêt aussi vif[1]. Vous me

[1] Cet intérêt vient de renaître. La Belgique, l'Espagne, le Portugal, la Turquie, la Suisse ramènent chaque jour dans

le pardonnerez à cause des sentimens qui y dominent et que nous partageons tous.

N'est-ce pas qu'il y a loin de ce patriotisme éclairé, de cette philantropie universelle, de ce respect du droit des peuples, de toutes ces nobles inspirations qui doivent animer un homme d'état, aux argumentations étroites et fausses dont retentit notre Chambre des Députés? Voyez comme l'orateur s'empare des faits, avec quelle sagacité il en apprécie l'importance ou la futilité, et de quelle justesse sont les conséquences qu'il en déduit! Passons-nous aux formes de son discours? quel heureux mélange de raison et de sentiment, de gravité et d'ironie, de logique et de sarcasme! Voilà comment je voudrais entendre parler nos orateurs français. Mais hélas! à peu d'exceptions près que l'histoire recueillera sans doute, quelle différence! Trois partis plus ou moins tranchés les divisent[1] : celui du pouvoir absolu, celui du ministère et

les conseils des grandes puissances de l'Europe, cette question épineuse du droit d'intervention ; et il n'est pas indifférent de connaître l'opinion qu'en avait M. Brougham, avant de devenir membre du ministère anglais.

[1] Il est inutile de rappeler que ceci se rapporte à 1826.

celui de l'opposition. Le premier, impatient du peu de liberté qui nous reste, voudrait l'emporter de haute lutte. Son horreur pour la révolution ne peut se comparer qu'à la profonde ignorance dans laquelle il se tient des hommes et des choses. Aux principes de morale qui se sont développés, il cherche à substituer les pratiques du bigotisme catholique. Tous ses efforts tendent à remplacer par des liens superstitieux, ceux que l'amour de la patrie a déjà formés entre les Français; et à accréditer le droit divin au préjudice de l'autorité légale. Fidèles au mandat que la corruption leur a imposé, les ministériels veulent aussi soumettre la France au joug du pouvoir absolu. Mais la violence les inquiète. Ils préfèrent la ruse, et se confient à la marche du tems pour user les obstacles : ce sont des mineurs qui travaillent sous terre, dans les ténèbres, subordonnés à des chefs cauteleux, et guidés par la plus vile obéissance. Tel est déjà leur espoir de succès, qu'ils osent tirer avantage de la fraude qui les a élus, s'enorgueillir de leur pitoyable dévouement, et mettre de la gloire à braver l'opinion publique dont le mépris s'exhale par toutes les voies qui lui sont encore ouvertes. Puis viennent les défenseurs

des droits du peuple, des principes de l'ordre social, des réclamations et des conquêtes de 1789. Ceux-ci, irrités par l'emportement et l'hypocrisie de leurs adversaires, cèdent de leur côté à une juste indignation; mais de peur de négliger leurs avantages, ils les manquent souvent par une trop grande hâte, par une foi aveugle à la bonté de leur cause, contre laquelle des ennemis trop puissans et trop adroits sont aujourd'hui conjurés, pour les combattre avec d'autres armes que les leurs, et ailleurs que sur le terrain qu'ils ont choisi. De là ces attaques soudaines, ce manque de préparation à les soutenir, cette absence de dignité, ces notions superficielles émises avec une assurance qui en fait ressortir la nullité; ces citations hasardées, hors de propos et le plus souvent démenties; enfin tous ces débats rarement dépourvus de scandale et la plupart du tems inutiles, dans lesquels se passent nos sessions parlementaires. Si quelques voix plus imposantes s'élèvent dans le tumulte, on sent que la colère nuit à leur dignité. De tous les moyens oratoires, le dédain, le soupçon, l'injure même sont les plus familiers. L'habitude s'en prend à tel point, que la susceptibilité française, que nous nommons le

point d'honneur, en est comme détruite. On s'étonne en effet qu'après des séances où toutes les passions politiques se sont agitées avec violence, et exprimées dans des termes qu'au dehors personne ne souffrirait, les acteurs de ces scènes se traitent comme ceux de nos théâtres, sans rancune comme sans animosité. C'était leur rôle qui parlait, comme au barreau les avocats sont censés identifiés avec leurs cliens, et reprennent, après les plaidoiries, tous les égards, toute la déférence, toute la confraternité que leur inspirent les adversaires pour lesquels le métier les obligeait à ne montrer aucun ménagement. Puissent d'autres tems amener des discussions plus calmes! Alors des passions plus nobles appelant à la tribune, le langage s'en ressentira nécessairement. Les questions d'état seront plus approfondies. Ce ne sera point par accès ou par forfanterie, mais par conviction, que le patriotisme se manifestera. Nul ne se méfiera des argumens qui lui seront opposés. Tous lutteront de zèle pour le bien du pays. Vienne cet âge d'or politique inconnu jusqu'à ce jour, s'il est donné à la sagesse et au désintéressement, de l'emporter jamais sur l'ambition et sur la folie!

Près d'un café, dans la vieille cour du palais de Westminster, on voit la cave dont l'explosion devait anéantir d'un seul coup les trois pouvoirs du royaume. Ni le pair à qui cette conspiration fut mystérieusement signalée, ni les membres du Conseil n'avaient deviné le secret des conjurés. Il n'échappa point à Jacques Ier. L'idée lui vint sur-le-champ de quelque mine cachée, soit que les rois réfléchissent plus habituellement sur les dangers qui peuvent menacer la vie humaine, soit que les troubles au sein desquels il avait passé son enfance et sa jeunesse, l'eussent familiarisé davantage avec les conseils funestes que suggère la perversité des partis : destinée déplorable, quand un mâle courage ou un fatalisme aveugle ne distraient pas de ces tristes appréhensions ! Napoléon ne les avait pas. Son histoire est pleine de ces actes qu'on prendrait pour de l'imprévoyance ou de la témérité, s'ils ne tenaient simplement à la sécurité d'une ame à la fois généreuse et intrépide. Dans les combats, aux Tuileries, à Schœnbrunn, dans ses palais, il en donna des preuves fréquentes; et si l'intérêt de l'état n'eût pas placé près de lui des sentinelles vigilantes, quelque assassin aurait sans doute prévenu la mort lente mais cer-

taine qu'il a reçue du gouvernement anglais.

Il aimait passionnément une femme belle, spirituelle, aimable. Le mystère obligé de leur liaison le charmait. Étrangère à sa cour, il ne la voyait qu'à la dérobée, et lorsqu'il était sûr que rien ne pourrait troubler la solitude de leurs rendez-vous. Un soir d'hiver, il la reçut à Trianon. Quand ils se séparèrent, la nuit était fort avancée. Ivre d'amour et de plaisir, embellie par le bonheur d'une préférence si recherchée, enveloppée dans les fourrures que la rigueur de la saison rendait nécessaires, couverte d'un voile épais pour n'être pas reconnue, elle traversait lentement, sur la pointe du pied, attentive, inquiète, l'oreille au guet, les appartemens, les salons qui devaient la conduire à sa voiture. De loin à loin, une lampe, une bougie isolée éclairait ses pas. Partout régnait le plus profond silence. Elle arriva jusqu'à la première antichambre sans rencontrer personne. Un brasier ardent remplissait la cheminée. A la lueur des charbons, elle vit un homme étendu sur un canapé, vêtu du costume oriental, et dont les armes brillaient pendues à sa ceinture. Sa présence ne troubla point le sommeil dans lequel il était enseveli. A la porte extérieure, au-

cune sentinelle ne veillait. Au moment de s'éloigner de ce voluptueux palais où repose tout ce qu'elle aime, une terreur soudaine la saisit. Le crime lui semble si facile, il lui causerait tant de douleur, qu'elle revient à l'instant sur ses pas. Cette fois c'est sans précaution qu'elle se hâte. L'intérêt qui la presse lui fait craindre d'arriver trop tard. Son anxiété s'augmente du bruit de ses pas. La voilà près du lit. Déjà son amant sommeillait. Au désordre, à l'empressement de cette approche, il ouvre paisiblement les yeux. « Qu'est-ce? dit-il. Venez-vous voir si je vous aime encore? Vous le savez bien. Rassurez-vous. — Toutes les portes sont ouvertes. Il n'y a personne nulle part, ni domestiques, ni gardes. — En avions-nous besoin? Mais qu'est-ce? Vous paraissez agitée, inquiète? — Si l'on parvenait jusqu'à vous! — Ah! je le vois, vous avez peur. Calmez-vous. C'est singulier qu'on ait peur! Vous êtes-vous jamais demandé ce que c'est que la peur? Pour moi je n'en sais rien; et je n'ai jamais compris cet étrange sentiment. Le seul soupçon que j'en aie, c'est que dans l'aveuglement qu'il cause, il ne peut servir à rien. Désormais j'en penserai autrement, puisqu'il m'a donné le plaisir de vous revoir. Encore une fois,

calmez-vous. Que vous êtes émue! Revenez à vous. Appelez à votre secours cette raison qui vous manque si rarement, cet esprit à qui la gaîté sied si bien, cet amour qui donne à vos yeux une expression si vive, si douce, et porte le trouble dans tous les sens de celui qui a le bonheur de vous plaire. » Cet éloge était vrai. L'entretien se prolongea sans doute. Au langage caressant de celui que le courage n'abandonnait jamais, la belle peureuse se rassura, s'éloigna ensuite, et ne revint plus.

Au nord du palais de Westminster, sont situés les anciens bâtimens de l'abbaye de Saint-Pierre. Le cloître est entier. La maison du chapitre où les Communes tinrent leur première séance en 1377, et continuèrent de s'assembler jusqu'au jour qu'Édouard VI leur eût assigné la chapelle de Saint-Étienne, subsiste encore, quoique sa construction date du milieu du dixième siècle. Elle renferme maintenant les archives du royaume, et le grand terrier d'Angleterre fait par ordre de Guillaume-le-Conquérant, ouvrage en deux volumes in-4°, qui est parfaitement conservé. Le registre des arrêts de la fameuse Chambre étoilée y est aussi déposé, monument de tout ce que le pouvoir despotique

exerça d'autorité sur les peuples de la Grande-Bretagne jusqu'en l'an 1641, quand Charles Ier, forcé dans les retranchemens de ses prérogatives, ne put refuser sa sanction au bill qui l'abolissait. Puis viennent d'un côté ce que l'on nommait le sanctuaire, de l'autre l'aumônerie. Le premier de ces édifices fut jadis un asile pour les criminels. Dans le second, un marchand, William Caxton, protégé par l'abbé Islip, imprima en 1474, le premier livre qui ait paru en Angleterre. Ce fut un traité du Jeu des Échecs, traduit du français. D'autres traductions suivirent, car la littérature de cette époque se bornait presque à ce genre d'ouvrages. Les productions latines d'un petit nombre de prêtres annonçaient seules quelque érudition. Celles des laïques n'offraient aucun intérêt. Les facultés de l'entendement, absorbées par de vaines théories et des discussions oiseuses, s'appliquaient peu alors à des considérations sur l'amélioration de la vie sociale, et sur les moyens de lui procurer les avantages et les agrémens dont la recherche a depuis occupé toutes les générations qui se sont succédé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

ABBEVILLE, 25 juin 1826. — Départ de Bains. — Saint-Acheul. — Séminaire d'Amiens. — Souvenirs historiques. — Trappistes. — Abbeville.................... 1

CALAIS, 26 juin. — La route de Calais. — Nampont. — Montreuil-sur-Mer. — Boulogne-sur-Mer. — Souvenirs historiques. — Vimereux. — Ambleteuse. — Le Haut-Buisson. — Calais.......................... 15

LONDRES, 27 juin. — Le pic de Shakspeare. — Douvres. — Walmer. — Deal. — Sandwich. — Ile de Thanet. — Ramsgate. — Broadstairs. — Margate. — Ile de Sheppey. — Queenborough. — Sheerness. — Embouchure de la Tamise. — Southend. — Leigh. — Tilbury. — Souvenirs historiques. — Deptford. — Le port de Londres. — L'alien-bill. — La Douane. — Londres. — Mme des M***. 44

LONDRES, 28 juin. — Le matin à Londres. — Badauderie des passans. — Le consul général de France à Londres. — Le bureau des étrangers. — Souvenirs historiques de Londres. — Londres. — Whitehall. — Charing-Cross. Statue équestre de Charles Ier. — Souvenirs historiques. — Le Strand. — La rue de Wellington. — Le pont de Waterloo. — Place et hôtel de Somerset. — Eglise de Sainte-Marie du Strand. — Le Quadrant. — La rue

Pages.

du Régent.—L'église des Ames.—La rue d'Oxford.—Portland-place.—Le parc du Régent.—Comparaison de l'esprit d'entreprise en Angleterre et en France.. 87

LONDRES, 29 juin.—Bains publics.—Quelques usages.—Arcades de Burlington.—Piccadilly.—La rue d'Oxford.—Les Squares.—Les enfans.—Diverses statues.—Lincoln's-inn-fields.—Souvenirs historiques.—Temple-Bar.—Fleet-Street.—L'église de Saint-Paul.—Guildhall.—Lord Chatham.—Monument de Beckford.—Souvenirs historiques.—Bedlam.—Stock-Exchange.—L'hôtel de la Banque.—La Banque d'Angleterre et celle de France.—La Bourse.—L'orfèvre Rundell.—La Tour.—Les docks de Londres et des Indes.—Le pont de Londres.—Thames-Street.—Le monument.—Le pont de Southwark.—Le pont de Blackfriars.—Un accident.—Le Musée britannique.—Le Musée de lord Elgin.—Les salons de Mrs Linwood.—Le Muséum européen.—Hogarth.—Analyse de ses œuvres.—L'ambassade française.—Le parc du Régent...... 148

LONDRES, 30 juin.—Le quartier de Westminster.—Son pont.—Son palais.—La Chambre des Pairs et quelques-uns de ses usages.—La Chambre des Communes et les principales exigences de son réglement.—Souvenirs historiques.—Burke.—Fox.—Pitt.—Castlereagh et Bathurst.—Canning.—Brougham.—Souvenirs historiques.—Napoléon.—L'Abbaye de Saint-Pierre.................................... 311

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



